

Je vous  
car une

souhaite une vie  
vie heureuse cela tolérable

sera  
trop fort  
(Voltaire)

**DÉRAILLÉS  
ET  
DÉCLASSÉS :**

PAR  
**Alexis ROUSSET**  
**TOME 1<sup>er</sup>**

**PARIS ET LA PROVINCE .**

8072  
94542  
(1)

6738

*Seigneurie*  
D'après C.T.





**DÉRAILLÉS**  
ET  
**DÉCLASSÉS :**

PAR  
**Alexis ROUSSET**

**TOME 1<sup>er</sup>**

**PARIS ET LA PROVINCE.**

8072  
94542  
(1)

6138



# AVANT-PROPOS

Je me trouvais à Besançon pour affaires ; un ami que j'avais dans cette ville me dit un matin : Je suis invité à dîner à vingt kilomètres d'ici, venez avec moi, vous le pouvez sans crainte d'indiscrétion. Vous trouverez là une société très-aimable. – J'acceptai... et en effet j'y passai une journée délicieuse.

La nuit venue, nous prîmes pour le retour une voiture publique qui passait devant la maison. Mon compagnon trouva dans cette voiture deux amis intimes auxquels il me présenta. Ces messieurs qui revenaient de voyage ne devaient aller que jusqu'au village voisin où était leur résidence.

Arrivés à ce village on arrêta la voiture pour qu'ils descendissent. Une famille nombreuse, composée de deux messieurs âgés, de deux dames et de nombreux petits enfants des deux sexes, attendaient les voyageurs à la grille d'une maison de belle apparence. Quand ceux-ci se furent montrés, une scène ravissante eut lieu, tous les enfants criaient : Petit papa ! petit papa ! avec des gambades et des *enfin les voilà ! enfin les voilà !* qui n'en finissaient plus ; puis vinrent des embrassades également sans fin. Les deux voyageurs passaient des vieillards aux femmes et des femmes aux enfants pour recommencer bientôt. La lune éclairait cette scène et permettait de voir que les femmes étaient belles et de tournure très-élégante.

Des domestiques empressés vinrent saluer affectueusement leurs maîtres et emportèrent les malles. Epouses, pères et maris se divisèrent ensuite en deux groupes, et les enfants s'empalèrent, les uns des sacs de nuit, qu'ils traînaient avec peine, les autres des cannes et des parapluies ou des joujoux

apportés pour eux, et tout cela au milieu des sourires, des baisers et des cris d'allégresse : c'était vraiment l'image du bonheur. Le dernier paquet descendu, on nous dit cordialement adieu, puis la voiture reprit sa route.

– Quel ravissant tableau nous venons de voir ! dis-je à mon ami ; donnez-moi donc quelques détails sur ces époux, fils, pères et maîtres à qui tout ce bonheur est échu.

Je vous donnerai plus tard ces détails qui se raient un peu longs pour être complets, car il y a tout un roman dans l'histoire de ces deux amis, et un roman qui ne manque pas d'intérêt. J'ai habité Paris avec eux et j'en ai reçu en province, ayant quitté Paris avant eux, de curieux documents que j'ai complétés depuis. Cela forme un manuscrit assez volumineux que je vous confierai. Vous pourrez même l'emporter en nous quittant, pour le lire à votre aise ; mais il faudra me le renvoyer. Je tiens beaucoup à ce manuscrit où j'ai moi-même un petit rôle écrit.

Dès le lendemain, l'ouvrage me fut confié, et je l'emportai, au jour de départ, comme on me l'avait permis ; je le lus avec beaucoup d'intérêt ; ce n'était pas une œuvre d'imagination, c'était le récit (très-intime) de faits réels qui me semblèrent offrir, en une foule de points, une peinture exacte, sinon complète, de nos mœurs actuelles. Ma lecture finie, je fus pris d'un désir immodéré de livrer au public cette histoire véritable, non pour m'en former un titre littéraire, mais pour faire plaisir aux amateurs de ce genre de littérature vraie et leur offrir, comme dans un diorama, un défilé très-remarquable de types et d'originaux en grand nombre.

Je pensai qu'on pourrait voir facilement dans ce livre que tout y était copié d'après nature et pris sur le vif, genre de mérite que j'ai toujours beaucoup apprécié.

J'écrivis à M. Paul Beaucourt, mon ami de Besançon, et lui demandai la faveur de faire imprimer le manuscrit. Elle me fut accordée à la seule condition de changer les noms des personnages et de quelques localités.

Voilà la source des récits qui vont commencer, et des *Confessions du café des Deux-Pierrots* qui en sont une partie importante.

On n'y trouve ni trappes ni souterrains, pas un assassinat, peu de duels même ; il y a dans cet ouvrage absence complète de scènes violemment

dramatiques, et cependant quelquefois il s'y rencontre, je le crois du moins, des pages profondément tristes et émouvantes.



# LIVRE PREMIER

HER lecteur (pour parler à la mode du bon vieux temps, ce passé que chérit naturellement tout homme de mon âge), je vous ai fait connaître, par l'avant-propos de cet ouvrage, de quelle manière il était tombé en ma possession.

Vous avez vu que je n'en étais que l'éditeur, en d'autre ? termes, que le parrain.

N'importe, je l'aime en père bien pénétré des mérites de son enfant, et disposé à le défendre avec chaleur contre les moindres attaques.

Ce qui a pu contribuer à me le faire beaucoup aimer, c'est que son premier parrain – car je n'en suis que le second, comme l'a raconté mon avant-propos, – M. Paul Beaucourt, après m'avoir confié le manuscrit, et m'avoir autorisé à lui donner mon nom, a voulu revenir sur cette faveur.

– Rendez-moi l'ouvrage, m'a-t-il dit, lors d'un nouveau voyage que j'ai fait à Besançon ; vous êtes indulgent, et vous excuserez mon procédé un peu sans façon ; je suis décidé maintenant à faire imprimer le manuscrit moi-même.

Eh ! mon ami, ai-je répondu, j'ai déjà beaucoup travaillé à mettre tout en ordre dans vos notes éparses. et, tout en respectant le fond, à donner à la forme de l'œuvre un certain ensemble nécessaire. Il ne serait donc pas juste de me la retirer maintenant.

Eh bien ! reprit Paul Beaucourt, rendez-moi au moins les *Confessions du café des Deux – Pierrots* ; elles peuvent, à la rigueur, s'isoler du reste, et

elles m'appartiennent bien, puisque c'est moi qui les ai provoquées à Paris : de la sorte, nous publierons chacun notre ouvrage.

– Reprenez alors le manuscrit en entier, ai-je répondu vivement ; j'aime mieux tout abandonner que de voir l'œuvre, ainsi mutilée, perdre de son intérêt d'ensemble. Si vous en retranchez les *Confessions du café des Deux-Pierrots*, le livre offrira encore beaucoup de types et de scènes de mœurs sans doute, mais l'époque à laquelle tous ces tableaux, appartiennent, ne sera plus suffisamment personnifiée et le but auquel je visais sera manqué. Du reste, il en résulterait beaucoup de décousu dans l'ouvrage. Vous voulez le couper en deux, comme en fut menacé l'enfant de la légende ; je ne saurais le souffrir, et vous en cède ma part de collaboration, afin que l'œuvre puisse vivre.

Cette abnégation me sauva.

– Non, non, dit Paul Beaucourt, je ne ressemblerai pas plus longtemps à la mauvaise mère dont parle l'Écriture. Gardez le manuscrit, et que sa vie littéraire soit brillante et heureuse

Or, vous le savez, cher lecteur, on s'attache fortement à l'enfant qu'on a eu de la peine à conserver.

Toutefois, si je vous raconte ce petit incident, c'est surtout, j'en conviens, dans la pensée ingénieuse de vous faire connaître le dessein que je me suis proposé de rassembler dans une même narration, à l'aide de l'ouvrage qui m'a été confié, un nombre immense de types et de peintures de mœurs, empruntés à une même époque ; de même qu'un naturaliste prend plaisir à renfermer, dans un même herbier, tout ce qu'il a pu trouver de plantes et de fleurs ayant des rapports certains de nationalité.

Il me reste encore quelque chose à vous raconter, cher lecteur.

Une fois tout à fait en possession de l'ouvrage, j'ai été bien aise de le soumettre à quelques amis. Je l'ai donc envoyé, en Afrique, à mon vieux camarade Farine, magistrat plein d'expérience, écrivain distingué et artiste amateur maniant fort bien le crayon.

Il a loué le ton de vérité du livre, écrit sans prétention, et dont l'auteur évidemment s'est inspiré de faits réels.

Il m'a même proposé d'y joindre quelques dessins de sa façon, ainsi qu'il l'a fait pour divers ouvrages publiés par lui sur l'Algérie<sup>1</sup>), et j'ai accepté cette offre avec empressement.

Puis, j'ai soumis l'ouvrage à d'autres amis, et tous en ont apprécié la vérité des tableaux, mérite qui ne m'appartient nullement, j'en conviens.

Parmi ces Aristarques, se trouvait le peintre Louis Guy, qui a vu promptement, dans les tableaux variés du livre, de très-nombreux sujets de dessins à faire.

J'ai pris la balle au bond, et me suis entendu avec lui pour un grand nombre de dessins à la plume. M. Louis Guy est un artiste de Lyon plein de verve et d'originalité et qui dessine avec une facilité merveilleuse.

D'autres artistes, de mes amis, m'ont aussi fourni quelques croquis également à la plume.

C'était bien le genre de dessins qui convenait, comme le moins dispendieux, à un ouvrage publié en province, où tout éditeur est assuré de ne pas faire ses frais, son livre ne sortant pas de Paris, ce siège d'une centralisation littéraire qui est d'un avantage très-contestable.

Voilà les circonstances au milieu desquelles est éclos le roman des *Déraillés et Déclassés* (roman par la forme) et celles auxquelles j'ai dû de pouvoir l'illustrer d'un grand nombre de dessins.

Faites bon accueil à ce livre, cher lecteur ; vous y trouverez de nombreuses traces de ces mœurs dissolvantes qui viennent de nous conduire à une épouvantable catastrophe ; et, comme peinture morale, je crois qu'il vous *intéressera*.



DÉRAILLÉS ET DÉCLASSÉS

## LE COMMIS DE L'USURIER

C'était à Paris, quelques années après l'établissement du deuxième Empire.

Le choléra avait assombri la grande ville pendant tout l'hiver, en s'y montrant toutefois moins terrible qu'à d'autres époques. Il y faisait encore, de loin en loin, quelques victimes, comme pour lui laisser de sinistres adieux.

Cependant Paris, quand revint le mois d'avril, avait repris à peu près sa physionomie et sa gaîté ordinaires : Paris oublie vite.

Un jeune homme de vingt-huit à trente ans (on est encore jeune à cet âge) suivait, lentement et l'air soucieux, la rue Saint-Sauveur, tout près du boulevard Sébastopol, qu'on perceait alors à travers un dédale de ruelles, entre les rues Saint-Denis et Saint-Martin, véritable foyer des émeutes du règne précédent.

Une taille élevée et bien prise, une figure agréable et régulière, un grand front que couronnaient de longs cheveux blonds : tel était ce jeune homme. Tout dénotait en lui une nature douce et rêveuse, cependant quelques sillons

précoces, qui se creusaient légèrement sur son front et ses joues, indiquaient déjà les déceptions et de longues peines.

11 s'arrêta devant une maison d'assez bonne apparence et monta jusqu'au deuxième étage. Là, il poussa une porte sur laquelle étaient ces mots : *Entrez sans frapper* ; puis, ayant traversé un petit vestibule, il pénétra dans un cabinet d'affaires où travaillait un commis aux cheveux grisonnants et à la figure joviale.

Le cabinet, tout tapissé de cartons qu'ornait une grande variété d'étiquettes, était meublé d'une façon sévère, avec de vieux meubles tenus très-propres.

– Eh ! bonjour, monsieur Engler, ou plutôt monsieur Berville, dit le bureaucrate, sans se lever. Vous voyez que j'ai bonne mémoire, je me rappelle parfaitement votre personne et vos deux noms.

– J'en suis vraiment charmé. Et notre affaire ?

– Elle est en très-bonne voie Mais asseyez-vous donc, monsieur Berville ; non, monsieur Engler... Toutes les informations ont été prises et trouvées parfaitement conformes aux notes que vous avez données : monsieur votre père est bien propriétaire dans le Jura de terres excellentes. Il est riche et vous le serez vous-même un jour. Cependant monsieur votre père est jeune encore ; il jouit d'une magnifique santé. Vous avez une belle-mère et une sœur de second lit, que monsieur votre père aime beaucoup. D'autre part, vous n'êtes pas en très-bons termes avec ce père ; de sorte que votre fortune en espérances est encore très-problématique. Autre considération : poète, vous ne vous occupez guère de devenir riche par vous-même, et quoique jeune, bien portant, vous pouvez mourir. Il résulte de tout cela que le maître de céans, monsieur Gourdon, quelle que soit sa modération habituelle, en vous remettant les 2,000 francs demandés, est forcé de vous en faire souscrire 4,000, avec intérêts à 6 0/0 qui seront capitalisés faute de paiement, le tout remboursable au plus tard dans six ans. Cela vous va-t-il ? Du reste, croyez bien que si vous n'étiez l'ami de M. le marquis Jules d'Algue, que le patron estime beaucoup, il ne vous ferait pas d'aussi bonnes conditions.

– Les 2,000 francs demandés me sont entièrement nécessaires, et je consens à tout, mais il me faut la somme en espèces.

– Et vous l’aurez ainsi. Oh ! nous ne sommes pas de ces prêteurs justement appelés usuriers, et qui paient en coupons de draps ou en perroquets empaillés. Nous ne ressemblons pas à ce prêteur ingénieux qui donna, pour parfaire une somme importante, un dromadaire, qu’on pourrait, dit-il, faire promener avantageusement dans les rues de Paris. Cela est historique, Monsieur Engler. Le dromadaire fut coté 2,000 francs, est en rapporta 3 par jour à l’emprunteur qui payait 5 francs au cornac. Oh ! la bonne spéculation. Ah ! ah ! ah !...

Après ce petit accès de gaîté, le commis reprit son speech.

– Nous faisons notre commerce honnêtement, nous, Monsieur Engler ; nous calculons nos chances de perte et établissons en conséquence, selon le risque, le rapport entre la somme effective et la somme souscrite. Quoi de mieux ? quoi de plus logique ?

– Nous voilà bien d’accord ; quand pourrai-je recevoir la somme ?

– Aujourd’hui même, dès que le patron sera rentré ; mais de grâce, mon cher monsieur, ne jetez pas votre argent par les fenêtres ; j’aime les poètes, je les lis quelquefois, mais quelles têtes ! quelles têtes ! Ah ! ah !... A propos, le nom que vous portez habituellement n’est pas celui de Monsieur votre père : pourquoi vous appeler Paul Engler, lorsqu’il s’appelle Berville ? Pardon, je suis peut-être indiscret.

– J’ai fait comme la plupart des littérateurs ; peu certain de réussir dans la carrière que je choisissais, j’ai caché mon nom de famille sous un pseudonyme, l’abritant ainsi contre un insuccès.

– Excusez ma franchise, Monsieur Engler, l’état que vous avez choisi est brillant, mais que pouvez-vous en attendre ? Déjà vous en êtes aux emprunts. La gloire ne donne pas à dîner...

– Que voulez-vous, mon cher monsieur ; chacun a sa destinée. Poète, on agit en poète. J’ai fait un poème qui, je l’espère, aura plus de succès que d’autres que j’ai publiés déjà ; mais n’ayant pas trouvé d’éditeur, il faut bien que je le fasse imprimer moi-même. D’autre part, j’ai une dette que je veux

absolument acquitter : 500 francs à rembourser à un ami, chez qui j'ai besoin d'avoir mes entrées franches.

– Il y a de l'amour là-dessous, s'écria gaiement le commis, je le parierais. Oh ! je connais les poètes : les muses et les amours ; ils ne sortent pas de là... Mais voilà, je crois, le patron.



## MONSIEUR GOURDON

Nous qualifierons quelquefois M. Gourdon du titre *d'usurier* ; il mérite ce nom d'après la loi. Mais la loi n'est-elle pas un peu sévère ? La valeur de l'argent ne doit-elle pas augmenter selon le risque ? Décréter le contraire, c'est tuer l'emprunt dans les circonstances où il est le plus nécessaire.

Le commis ne s'était pas trompé ; M. Gourdon entra. C'était un homme de quarante ans environ, de taille moyenne, et de charpente robuste. Sa figure exprimait l'énergie, mais la grâce et la distinction en étaient absentes. Ses yeux, un peu petits, étaient vifs et avaient quelque chose de scrutateur. Son front, plutôt large qu'élevé, son nez gros, ses lèvres épaisses, un teint coloré, des cheveux qui tiraient un peu sur le roux, abondants, crépus et durs, tout dénotait en lui l'homme aux appétits vulgaires, en même temps que l'homme résolu et passionné. Le sens moral ne brillait pas sur sa

figure ; cependant un observateur eût compris que l'âme de Gourdon, livrée à mille combats, pouvait avoir de nobles instincts, d'heureux retours.

Il était vêtu ce jour-là tout à fait en homme du peuple, et non en bourgeois : une blouse, une cravate de coton. entortillée autour du cou, un chapeau rouge de vieillesse, un pantalon commun et de gros souliers composaient sa toilette.

Après avoir salué Engler, Gourdon dit à son commis ;

– Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

– Pas grand'chose. Mais voici M. Engler, ou plutôt M. Berville, sur le père de qui, dans le Jura, vous avez fait prendre des informations.

– C'est bien ; je vais revenir. Excusez-moi, monsieur. Et il sortit.

Le commis dit à Engler :

– Vous voyez comme le patron est vêtu ; vous ne le reconnaîtrez pas tout à l'heure. Il sort sans doute de la halle, où il a un comptoir important. Il en a un autre dans le quartier Mouffetard, le pays des chiffonniers, où il fait aussi de grandes affaires, et lorsqu'il y va, il se met volontiers comme ses clients, en véritable chiffonnier. Monsieur aime les métamorphoses. Il appelle cela de la mise en scène... Ce n'est pas un homme ordinaire que le patron ; non certes ; il est même très-fort... Cependant il a ses faiblesses. Oh ! je le connais bien... Je vous le dis tout bas, tout à fait entre nous, il aime les grandeurs, et... et... les femmes. Mais ne me trahissez pas !

Le commis continua encore quelques instants ses médisances sur le patron ; puis il se tut. M. Gourdon revenait.

Il avait en effet changé de costume ; il était alors vêtu comme tout le monde dans la classe aisée.

– Eh bien, dit-il à Engler, mon commis vous a mis au fait : je lui avais recommandé de le faire ; vous avez six ans pour me rembourser sans que je puisse rien contre vous. Tâchez de vous acquitter avant cette époque ; vous me ferez plaisir, et vous économiserez les intérêts. Je vous préviens en ami. On nous accuse souvent ; que faisons-nous pourtant ? Nous calculons le bénéfice sur la chance à courir ; quel marchand n'agit pas ainsi ? Ne faut-il pas qu'une bonne affaire couvre d'une mauvaise ; et Dieu sait si les mauvaises abondent ! Constamment utiles, nous sauvons même quelquefois

de pauvres diables du désespoir et de la mort, et sans que cela nous profite toujours.



## Gourdon, homme du peuple.

Après ce speech, qu'Engler avait approuvé à plusieurs reprises d'un signe de tête, Gourdon compta en billets de banque la somme promise, contre des billets à ordre qu'Engler fit dans la forme qui lui fut indiquée ; puis Gourdon l'accompagna poliment jusqu'à la porte. Près de quitter son client, l'usurier dit :

– Si nous nous rencontrons dans le monde – car j'y vais quelquefois – gardez-moi le secret sur notre opération, comme je vous le garderai ; cela doit se passer ainsi entre honnêtes gens.

– Vous pouvez compter sur ma discrétion, dit Engler, comme je compte sur la vôtre. Adieu, monsieur.

Gourdon le retint :

– Encore un mot. J'ai oublié de vous demander des nouvelles de l'ami à qui je dois le plaisir de vous connaître. Monsieur le marquis Jules d'Algue est-il de retour ?

– Non ; il m'a écrit de province qu'il allait se rendre à la noce d'un de ses cousins, près de Besançon : cela retardera son arrivée... Cependant je crois qu'il sera bientôt ici.

Engler et Gourdon se séparèrent ensuite, en se serrant cordialement la main.



# JULES D'ALGUE

– Engler, en sortant de chez Gourdon, se rendit dans la rue de Varennes, chez le marquis Jules d'Algue, alors absent de Paris, et dont il vient d'être question.

C'était un ami intime d'Engler. Ils avaient fait connaissance un jour où, dans une bagarre politique, le marquis, pour prix d'une franchise intempestive, allait devenir victime d'une brutale agression, sans le secours d'Engler. Celui-ci, doué d'une certaine force musculaire, avait promptement repoussé l'attaque. Le marquis, un peu contusionné, avait prié Engler de l'accompagner, et depuis ils s'étaient liés intimement. Leurs âmes sympathisaient : passionnés tous les deux, tous les deux l'âme ouverte au BEAU moral, il y avait entre eux cette différence que le marquis, d'origine méridionale, pouvait porter la passion jusqu'aux excès les plus dangereux, jusqu'au crime peut-être, sauf à succomber ensuite sous le poids du remords.

Comme il n'y avait point d'équilibre entre ses désirs et sa raison, il devait être fatalement exposé à de terribles orages. Engler était d'une nature bien moins violente : chacun d'eux portait l'empreinte de son pays natal.

Jeune, bien fait et quoique souvent taciturne, d'un caractère aimable, généreux et sans orgueil, le marquis laissait à tout le monde.

Il avait alors vingt-sept ans et jouissait depuis peu d'une modeste fortune, faible héritage laissé par son père, qu'avaient aux trois quarts ruiné de folles entreprises.

Jules d'Algue avait à peine connu sa mère, et voici les dernières paroles du vieux marquis au lit de mort :

« Mon cher fils, il te faudra vivre pauvre ; ton cœur « est passionné comme le fut le mien, plus encore peut-être !... conserve du moins toujours l'honneur, et meurs « plutôt que de vivre dans l'infamie. »

Le jeune marquis, établi à Paris depuis cette époque, était tout récemment retourné en province pour réaliser quelques débris d'héritage déjà nécessaires à sa position chancelante.

Il occupait à Paris, rue de Varennes, un modeste appartement au deuxième étage de la maison où se rendit Engler.

Aucun domestique n'y était resté : le jeune marquis avait eu le malheur de perdre depuis peu une espèce de factotum, le dernier serviteur de son père.



## LA TÉLÉGRAPHIE SENTIMENTALE

Engler prit la clef de l'appartement du marquis chez le concierge ; il y était autorisé.

Entré dans le salon, il en ouvrit les volets, et ses regards cherchèrent une personne aimée, une jeune fille qui demeurerait avec ses parents au premier étage de la maison en face.

Déjà la jeune fille était placée devant sa fenêtre, le front appuyé contre les vitres ; elle semblait rêver. Ses yeux se levèrent et sa figure rayonna de bonheur en voyant le poète qui la regardait avec amour.

Laurette – c'était son nom – pouvait avoir dix-huit ans au plus. Elle était de taille moyenne, blonde, fraîche, une véritable image du printemps ; mais un peu d'embonpoint précoce pouvait lui faire donner plus que son âge. Son air naïf et bon se transformait cependant quelquefois, en laissant entrevoir que la jeune fille ne manquerait au besoin ni de persistance ni d'énergie ; quoique bien plus jeune qu'Engler, elle l'aimait déjà profondément.

Une heure se passa sans autre incident que des regards et des sourires, une heure qui ne dura qu'une minute aux amants.

Cette charmante conversation muette fut interrompue soudain : une dame, trop jeune encore pour être la mère de la jeune fille, vint à pas de loup et surprit les tendres œillades qu'on échangeait.

Engler, en apercevant la dame, se jeta vivement de côté, et se mit en observation derrière les rideaux qu'il entr'ouvrit. Il crut alors reconnaître, aux gestes et à l'expression des figures, qu'une altercation s'élevait entre la nouvelle venue et la jeune fille, à qui les fenêtres du marquis étaient montrées avec un air de reproche ; cependant cette altercation assez vive était mêlée de quelques sourires, et les remontrances y semblaient tempérées par l'indulgence et l'amitié.

Enfin, cette petite scène ayant cessé, la dame se retira, faisant signe à la jeune fille de la suivre. Celle-ci jeta alors une dernière fois les yeux vers la fenêtre d'Engler, et l'ayant entrevu elle lui adressa, comme adieu, un regard plein de tendresse et de mélancolie.

Le jeune homme resta quelque temps immobile, en maudissant ce contre-temps fâcheux. Il espérait toujours une nouvelle apparition ; mais plus rien ne vint.



# INTERVENTION MATERNELLE

Il rêvait encore lorsque le concierge entra.

– Monsieur, voici une lettre qui, je crois, est pour vous.

Engler lut la suscription :

« A Monsieur l'inconnu qui est actuellement dans le » salon de M. le marquis d'Algue. »

Fort ému, il ouvrit la lettre.

« Monsieur,

« Il est sans doute permis de chercher, avec des intentions honorables, à se faire remarquer d'une jeune personne ; mais à la condition de s'adresser bien vite à ses parents, afin de ne compromettre ni son repos, ni son honneur. Veuillez donc, Monsieur, si vous êtes un galant homme, vous faire connaître et déclarer vos » intentions.

« Votre servante,

Comtesse de TOLLY. »

Impressionnable comme un poète, Engler demeura anéanti : ses intentions étaient pures. Il eût été le plus heureux des hommes qu'on voulût lui accorder la main de celle qu'il aimait, fût-elle pauvre. Mais pouvait-il demander cette main ? Sans fortune présente, sans état, toujours aux expédients pour vivre, comment prétendre à la fille d'un comte ? Oh ! qu'il avait mal agi en cherchant à s'en faire aimer sans se préoccuper des suites de cette intrigue ! Hélas ! il avait compromis le repos de cette jeune fille, comme le sien à lui, et pour toujours peut-être

Voilà bien l'amour ; il nous jette dans mille entreprises dangereuses, dont nous ne voyons que trop tard les périls.

Cédant à un premier mouvement, trop prompt sans doute, Engler prit une plume et écrivit :

« Madame,

« Je rougis de moi-même. J'ai cherché à me faire aimer d'une jeune personne que j'adore, quoique étant dans l'impossibilité de prétendre à sa main. Mon père, qui habite le Jura, a d'assez grandes propriétés ; mais moi, pour le moment, je suis pauvre, sans état, sans avenir bien certain, sans moyen sûr de faire vivre une compagne....

« Votre lettre a fait tomber le bandeau : je vais fuir celle dont la vue seule faisait mon bonheur... Ne me méprisez point, ni vous, ni elle, et plaignez-moi.

Paul ENGLER. »

Il remit cette lettre au concierge, et le pria de la porter à madame la comtesse de Tolly.

Il remonta, jeta un triste et dernier regard sur la fenêtre abandonnée de celle qu'il aimait, puis il quitta la place ; mais avant de s'éloigner pour toujours peut-être, il mit les 500 francs qu'il devait au marquis dans une lettre où il annonçait à son ami une absence de quelques mois, pour des affaires à régler dans son pays.

Il confia sa lettre au concierge, qu'il savait être un homme sûr ; puis il se retira chez lui, plongé dans un profond découragement.

Le jour suivant, un peu de courage lui revint : l'esprit du poète est toujours accessible aux illusions et ouvert à l'espérance !

– Publiions mon poème, dit Engler, et un jour de gloire effacera peut-être la distance qui me sépare de celle que j'aime

Il avait des amis à Tours, et croyait savoir qu'on y imprimait à meilleur marché qu'à Paris. Il résolut de s'y fixer momentanément ; et il partit avec l'espérance que l'éloignement adoucissait ses peines.



## LE RETOUR DU MARQUIS.

Le marquis arriva quelque temps après.

C'était – pour compléter ce que nous avons dit – un jeune homme de taille un peu au-dessus de la moyenne, brun, aux allures vives, à la figure un peu pâle, mais qu'éclairaient des yeux d'un noir velouté, des yeux doux comme une caresse, et tels qu'on en trouve souvent dans les types de nos contrées méridionales.

Le marquis n'était pas seul en descendant de voiture : une femme très-jeune, belle et distinguée le suivait. Elle était en costume de voyage et paraissait plongée dans une sombre tristesse.

Jules d'Algue prit la clef chez le concierge et monta rapidement chez lui pour y introduire sa compagne.

– Nous. voilà chez moi, chère Emilie, séchez vos pleurs. Vous avez fait une grande perte, et vous m'avez montré une confiance dont je vous remercie. Ne fallait-il pas vous séparer de votre mère morte, puisque le mal terrible qui l'a frappée pouvait vous atteindre ? Ma mère, à moi, est absente ; mais elle ne peut tarder longtemps, et vous êtes chez un ami aussi respectueux que tendre.

– Oh ! mon Dieu, répondit la jeune femme ; quelle imprudence j'ai commise ! Votre mère est absente, dites-vous ; cela ne dévoile-t-il pas un

premier mensonge de votre part. Fatal voyage, où vous nous avez entraînés, ma mère et moi ; hélas ! pourquoi vous ai-je aidé de toutes mes forces à décider ma mère ? Je suis la cause de sa mort. Ah ! de grâce, ramenez-moi à l'hôtel où elle a succombé, je vous en supplie. J'aime mieux mourir auprès d'elle, que rester ici... seule avec un homme que j'avais trop bien jugé, peut-être.

Jules se jeta aux pieds d'Emilie, la supplia de ne pas exposer sa vie, en bravant le choléra qui avait tué sa mère. Il lui fit les plus chaleureuses protestations d'amour et de respect.... Il allait, sur-le-champ, se procurer une femme de chambre pour elle. Elle ne serait plus seule ; elle ne pourrait plus se croire exposée à des dangers imaginaires.

Emilie se laissa persuader à demi. On croit facilement l'homme qu'on aime. Jules la conduisit dans sa chambre à lui.

– En attendant ma mère, voici votre chambre. Nul ne viendra vous y troubler. Je vais vous y laisser seule, une heure au plus, pour vous trouver une femme de chambre, que vous installerez auprès de vous. A bientôt, chère Emilie ; si vous saviez combien je vous aime et quel respect j'ai pour vous !....

Il prit sa main et la baisa tendrement... à vingt reprises différentes.

Le marquis, ses mensonges à part – car, comme nous l'avons dit, sa mère n'existait plus depuis longtemps – était sincère. Il aimait véritablement, profondément Emilie ; mais la réalité d'un amour ne le rend que plus dangereux, surtout quand il est partagé, et quand le cœur de l'amant n'est pas absolument le sanctuaire de la probité.

Emilie ne connaissait Jules que depuis un mois, et elle l'aimait déjà de toutes les forces de son âme.



# LA FEMME DE CHAMBRE

Jules, après quelques informations prises, se rendit dans un bureau de placement pour les servantes. Il y avait là, au bout d'un corridor, deux pièces, l'une à droite où se tenait un commis chargé du travail du bureau et l'autre à gauche pour les domestiques-à placer.

– Je voudrais, dit Jules, une femme de chambre jeune et douce pour ma femme dont un malheur récent a gravement compromis la santé.

Ces mots furent légèrement balbutiés et dits en rougissant un peu.

– Monsieur, répondit le commis, j'ai plusieurs femmes de chambre dans la pièce voisine ; je vais les faire venir, et vous vous entendrez avec celle qui vous conviendra.

En effet, sur l'invitation du commis, plusieurs bonnes entrèrent successivement. Tels des soldats de bonne volonté sont passés en revue par un général qui a une mission spéciale à confier.

A la quatrième bonne, ayant remarqué en elle un air simple, joint à beaucoup de douceur, Jules lui dit :

– Mademoiselle, vous convient-il d'entrer à mon service ? La place est bonne et je crois que vous en seriez satisfaite.

La bonne ayant accepté de confiance, le marquis mit sur un registre son nom et son adresse. Il n'oublia pas son titre, ce qui lui valut, à sa sortie, de la part du commis, de grandes démonstrations de politesse.

– Nous allons, dit le marquis, prendre la voiture qui m'a amené.

Et ils partirent.

Jules n'était pas ce qu'on peut appeler un séducteur, un Lovelace ; mais aimant Emilie avec passion, la pensée de s'en séparer et de courir toutes sortes de chances de la perdre à jamais, lui avait été insupportable. Il avait voulu le bonheur à tout prix.

Dans la voiture, il resta quelques instants silencieux ; enfin, il crut avoir trouvé le roman dont il avait besoin.

– Mademoiselle, dit-il, vous aurez une tâche très-délicate à remplir. Ma femme, madame la marquise, a momentanément un peu de dérangement dans l'esprit ; c'est le résultat de la mort de sa mère, frappée la nuit dernière par le choléra. Ne la contrariez en rien, appelez-la seulement du nom de madame, sans y joindre un titre qui semble aujourd'hui lui déplaire. Si elle vous dit des choses incohérentes, n'y prenez pas garde, et si elle vous remet des lettres à jeter à la poste, apportez-les-moi. Je ne veux pas que personne s'aperçoive du dérangement passager de son esprit. Voici, par anticipation, une première étrenne. Si vous êtes fidèle, je serai très-généreux ; dans le cas contraire, il me serait impossible de vous garder.

Et il glissa une pièce d'or dans la main de la bonne. Celle-ci promit de se conformer exactement aux instructions de monsieur le marquis, qui semblait si bon, qui était si libéral.



Emilie, (*Marquise d'Algue*)

## CHUTE D'UN ANGE

Ils arrivèrent bientôt, et Jules conduisit la jeune fille auprès d'Emilie, qu'ils trouvèrent en larmes.

– Voici votre femme de chambre, dit-il ; elle ne vous quittera que sur votre ordre, et désormais vous n'éprouverez ni la crainte, ni l'ennui.

Il fit dresser à la bonne un lit pour elle, auprès de sa maîtresse ; sa chambre à lui serait celle qu'avait occupée le serviteur qu'il avait perdu.

Il conduisit ensuite Emilie au salon, où ils pourraient causer plus à leur aise, mais où il se garda bien d'alarmer sa captive. Ils y restèrent longtemps dans un délicieux tête-à-tête, mêlé de larmes et de douces paroles et où l'amour triomphait graduellement des angoisses et des scrupules d'Emilie.

– Le lendemain, le surlendemain, la mère de Jules, toujours attendue, n'arrivait pas : mais Jules avait appris que sa mère était légèrement indisposée, ce qui retarderait son retour.

Nouvelles craintes exprimées, nouvelles larmes et nouvelles protestations.

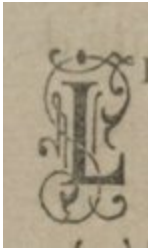
Huit jours se passèrent de la sorte.

Pour abréger, Jules vainqueur à la fin, à force de promesses, de serments, de sollicitations incessantes et de marques d'amour, fit oublier à Emilie la raison et son père, la prudence et le devoir. Dès lors, elle souffrit que son entourage l'appelât madame la marquise, et un soir la jeune bonne remplaça le marquis dans la chambre qu'il occupait Pauvre Emilie !

O fragilité de la vertu, ô puissance de l'amour !



# LIVRE DEUX



ES moralités d'un livre n'y sont pas toujours entièrement exprimées. Souvent elles sont sous-entendues, et, dans ce cas, le lecteur intelligent et sérieux les pénètre facilement, et en dégage le côté utile et pratique.

Mais souvent il est convenable qu'un auteur vienne en aide à la légèreté et à l'indifférence, et que sa plume exprime positivement et développe les moralités de son livre, afin qu'elles n'échappent à personne.

D'autre part, semer son ouvrage de réflexions et de digressions est un plaisir qu'on ne saurait refuser à un auteur ! Quel artiste n'est charmé de faire ressortir les moindres parties de l'œuvre qu'il a mise au jour ? Fielding, l'auteur de *Tom Jones*, vieux roman qui est et restera un chef-d'œuvre, Fielding disait dans une préface, en parlant de ses lecteurs : « Je veux bien les avertir que j'aime » les réflexions et même les digressions, et que je compte » en faire, dans cet ouvrage, autant de fois que j'en serai » tenté. Messieurs les critiques pourront, peut-être, le » trouver mauvais ; mais j'ai mon but et je crois être ici » meilleur juge qu'eux tous ensemble. »

Nous sommes de l'avis et de l'humeur de Fielding, et nous comptons causer quelquefois avec le lecteur assez bien inspiré – selon nous – pour lire cet ouvrage consciencieux, et véritablement tiré de la vie humaine. De telles causeries – qui ne sont guère plus d'usage – pourront paraître un peu

vieillotes ; mais nous nous en moquons, tellement la mode nous est indifférente.

Nous aurons quelque plaisir à nous poser en moraliste, et nous croirons apporter ainsi plus de variété à notre œuvre, si ce n'est plus d'utilité.

Cela dit, nous ne prolongerons pas davantage cette préface, qui n'est peut-être pas d'un intérêt bien vif.

Nous craignons même, en la relisant, qu'elle ne semble pas au lecteur suffisamment respectueuse ; car nous y mettons en doute la gravité de son esprit et la solidité de son jugement : il voudra bien nous le pardonner.



## LE RÉCIT

L'impression du poème d'Engler était terminée. 11 avait mis au jour un charmant volume, écrit en vers gracieux, bien imprimé, sur papier de choix. Mais, hélas ! déjà la mode n'était plus aux vers.

Il fallait trouver un éditeur qui voulût bien se charger de vendre cette œuvre, et pour cela revenir à Paris. Il y connaissait un libraire qui lui avait donné quelques marques d'intérêt : il quitta Tours et revint à Paris avec une vive émotion dont son amour était la cause, on l'a deviné.

Sa première visite fut pour la rue de Varennes. D'une rue transversale, en se mettant à l'angle, on apercevait fort bien les fenêtres du comte de Tolly, et même on pouvait y reconnaître facilement une personne placée près d'une croisée.

Engler, sans consulter sa raison, courut à cette place, et bientôt il aperçut les blonds cheveux de Laurette. Un voile de tristesse enveloppait ses traits, et ses yeux semblaient en se levant chercher machinalement quelque chose dans la maison en face.

Engler, ravi, ne voulut cependant pas se laisser voir. Il s'éloigna plus amoureux que jamais, et le lendemain il frappait à la porte du marquis.

Une jeune fille vint lui ouvrir.

– Monsieur le marquis d'Algue, s'il vous plaît ?

– Il y est ; veuillez entrer, monsieur.

Engler, tout étonné, fut introduit au salon. Laissé seul un instant, il remarqua sur un fauteuil des vêtements de femme, d'une certaine élégance, et il ne savait que penser. Enfin, le marquis parut.

Les jeunes gens s'embrassèrent cordialement ; mais le marquis se taisait, et paraissait profondément préoccupé.

– 1 Qu'avez-vous, mon ami ? dit Engler. Que signifie cette jeune fille qui m'a ouvert et ces vêtements de femme que je vois là ?

– Cela vous annonce, mon cher ami, les choses les plus ravissantes et en même temps les plus douloureuses. Vous avez toute mon affection, je ne saurais avoir rien de caché pour vous ; d'ailleurs, j'ai besoin de m'épancher ; mon secret déborde. Vous allez connaître mon bonheur et mon crime : ce sera une première expiation.

Les jeunes gens s'assirent et Jules commença son récit.

– Comme je vous l'ai écrit de province, je me suis rendu à la noce d'un cousin, qui en outre avait été mon camarade de collège à Lyon, où j'ai fait mes études. J'y trouvai une nombreuse société et, entre autres, deux dames ravissantes, venues d'un bourg éloigné et parentes de l'épousée. L'une, dans l'été de la vie, mais belle encore ; l'autre, sa fille, Emilie, très-jeune et de la plus éclatante beauté. Dès le premier jour, je m'épris d'Emilie, et mettant à profit le laisser aller et les facilités des fêtes nuptiales, je lui fis la cour la

plus assidue. Je déclarai mon amour, et bientôt je pus le croire partagé. Je n'avais pas négligé la mère, que mon titre de marquis avait flattée. Bref, j'étais au mieux avec ces dames.

Les fêtes de la noce finies, je leur proposai en secret de faire un voyage de plaisir à Paris. On disait bien que le choléra y était encore, mais je leur persuadai qu'il n'y faisait plus de victimes ; et Emilie, se mettant avec moi contre sa mère, nous la décidâmes à faire cette folie, à l'insu d'un père et d'un époux... Hélas ! les conséquences devaient en être fatales.

Pour ne point partir ensemble et cacher notre projet, nous nous donnâmes rendez-vous à Dijon, à l'hôtel d'Angleterre, et nous y étant rejoints, nous partîmes de là pour Paris. Je fis descendre ces dames dans un petit hôtel que j'avais habité au Marais. Je les y inscrivis moi-même comme étant ma mère et ma sœur, et me réservai un petit appartement tout près d'elles.

Hélas ! dès la première nuit de notre arrivée, la mère fut atteinte par l'épidémie, trop meurtrière encore.

J'accourus aux cris d'Emilie, et fis venir sur-le-champ un médecin. Mais tous les soins furent inutiles, et le jour n'avait pas reparu qu'Emilie n'avait plus de mère.

Le malheur bien constaté, et tous les ordres donnés par moi pour l'ensevelissement, je conjurai la pauvre enfant, ma prétendue sœur, de s'arracher à cet affreux spectacle. Je la suppliai de venir recevoir les consolations de ma mère ; c'était un nouveau mensonge, un premier crime ; car vous savez que ma mère est morte.

Emilie m'aimait : elle eut confiance en moi ; elle vint ici... Vous devinez le reste. Au bout de peu de jours, Emilie était à moi, grâce à des tromperies et des mensonges incessants.

Ainsi, j'ai entraîné, j'ai séduit, j'ai arraché à son père une jeune fille qui est à peine majeure ; et, quoique adorant toujours Emilie, que j'ai présentée partout comme ma femme, et que je désire de toute mon âme épouser, je suis sans cesse en proie à la crainte et au regret.

Je sais que beaucoup de jeunes gens se glorifieraient de cette intrigue menée à bonne fin ; mais je ne saurais le faire. Je n'ai pas entièrement perdu

le sens moral, et l'état de nos mœurs m'excuse en vain. L'action que j'ai commise est mauvaise ; vous le penserez comme moi, j'en suis sûr.

Mais j'entends Emilie

' Vous allez la voir, la plaindre et m'accuser

Du moins sa beauté servira un peu d'excuse à mes torts je devrais dire à mon crime.



## ÉMILIE

Une femme ravissante et d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, s'approcha des deux amis. Toute sa personne respirait la grâce, la distinction et la bienveillance. Sa figure était parfaite de régularité, et sa taille ronde et fine laissait deviner les formes les plus exquises. Ses yeux bleus, pleins de douceur, formaient avec des cheveux d'un châtain brun un contraste piquant. Rien ne manquait à l'ensemble, qu'embellissait encore une toilette très-simple, mais du meilleur goût.

Tout, chez cette jeune femme, annonçait le plus heureux caractère. Le seul défaut qu'un observateur eût pu redouter chez Emilie, c'était un peu de faiblesse morale, une absence d'énergie, que trahissait son doux visage. Hélas ! les dangers et les grandes peines que laissaient déjà entrevoir ses

relations avec le marquis, devaient, en effet, rencontrer bien peu de force pour les combattre.

Emilie, dit Jules, je vous présente l'un de mes meilleurs amis ; je devrais dire mon meilleur ami. Vous l'aimerez comme moi ; c'est un cœur loyal, un homme distingué, un poète. Il n'a qu'un défaut ; hélas ! c'est aussi le mien, et c'est le plus grand de tous aux yeux du monde : Engler n'est pas riche ; les poètes riches sont rares.

– Le manque de richesse est un défaut bien faible à mes yeux, dit Emilie.

Elle tendit la main à Engler.

– Jules m'avait souvent parlé de vous. Il ne m'avait pas trompé, et vous vous recommandez beaucoup par vous-même. Vous serez toujours ici le bienvenu, comme ami, comme poète.

Engler s'inclina pour toute réponse, charmé de cet accueil gracieux ; ses yeux étaient pleins d'admiration et de respect.

– Pardonnez-moi si je vous quitte, dit Emilie. J'ai rendez-vous à heure fixe chez une modiste qui me tourmente pour changer de coiffure : vous voyez qu'il s'agit d'une chose sérieuse. J'espère vous retrouver à mon retour.

– Ne restez pas trop longtemps dehors, dit Jules ; vous savez combien je suis impatient loin de vous. Engler me pardonnera ce mot, qu'il comprendra.

– Oui, mon ami ; je reviendrai bientôt.

Et elle sortit, après un gracieux salut.



Le retour du marquis.



*JJules, aux pieds d'Emilie, la de ne pas exposer sa vie en bravant le choléra qui avant tue sa mere.*

## REMORDS ET PROJETS

– Quelle adorable créature, dit Jules en la suivant des yeux ! Que m'en dites-vous, Engler ?

– Elle est ravissante. Mais comment n'avez-vous pas songé à l'épouser, puisque vous l'aimiez ardemment ? Pourquoi ne l'avoir pas demandée à son père ?

Hélas ! vous le savez, je suis aux trois quarts ruiné. J'ai voulu, en Provence, réaliser les restes de mon héritage, quelques lambeaux de terre : je n'en ai presque rien tiré. De deux choses l'une : ou son père m'eût refusé Emilie, et alors je serais mort de chagrin, ou il me l'eût accordée sans objection, et je l'eusse attachée éternellement à ma misère. Bientôt, cette misère éclatera au grand jour. Si Emilie m'abandonne, oh ! j'en souffrirai horriblement ; j'en mourrai peut-être. Mais elle pourra m'oublier, être heureuse encore. Vous le dirai-je ? Je la voulais à tout prix, même au prix du crime, et la crainte de ne pas la posséder l'emportait sur tout le reste.

– Oh ! sophisme de la passion, qui ne sait pas attendre, dit Engler ! Vous avez condamné Emilie à un malheur inévitable, éternel, sans lui donner pour excuse la légitimité de son amour.

– Vous avez mille fois raison, dit Jules. Je suis un misérable, et je connais déjà toute l'horreur des remords. Quelquefois je serre Emilie dans mes bras : je l'embrasse et je pleure. Je pleure de joie et de douleur en même temps, et chaque jour je vois s'approcher la catastrophe qui va nous séparer sans doute.

– Mon ami, dit Engler ; il nous faut faire un grand effort tous les deux. Vous, renoncer à votre oisiveté ; et moi, à mes rêveries de poète ; avec le même courage, chassons, l'un les préjugés attachés à ce qu'on appelle une haute naissance, et l'autre l'appât d'une gloire insaisissable. L'industrie

seule peut donner le bonheur par la fortune : cherchons à nous créer des ressources, travaillons, vous, pour conserver Emilie, moi, pour obtenir celle que j'aime. Oh ! que de bonheur nous pouvons encore goûter !

– Hélas ! dit Jules, je voudrais bien me rendre à vos désirs ; mais je suis l'homme le plus impropre au travail, le plus incapable de faire quelque chose d'utile. Quel fruit ai-je tiré de mon éducation ? un peu de littérature ! et, mieux que moi, vous savez ce que rapportent les lettres !

Cependant, si vous pouvez me caser quelque part ! oh ! j'y consens de grand cœur. J'y ferai de mon mieux, je vous le promets : la plus humble condition avec Emilie, me sera bien chère encore.

Engler allait répondre, quand Juliette (c'est le nom de la femme de chambre) ouvrit la porte du salon, et annonça Monsieur Gourdon.

La figure de chacun des deux amis se rembrunit instantanément : mais elle reprit bientôt son expression ordinaire.



## L'HOMME A REDOUTER

Gourdon entra.... Il était mis très-convenablement, sans grande recherche d'élégance, mais de manière à pouvoir se présenter partout.

– Bonjour, monsieur le marquis, bonjour, monsieur Engler. Je passais dans votre rue ; je n’ai pas voulu manquer cette occasion de vous voir ; j’ai fait arrêter ma voiture et me voici.

– C’est fort aimable à vous, dit Jules, en lui serrant la main.

– Et madame la marquise, comment va-t-elle ?

– Très-bien : elle est sortie ; elle est chez sa modiste, qui soutient que sa coiffure n’est pas irréprochable ; vous le voyez, l’affaire est grave.

– Que ne puis-je attendre le retour de madame la marquise, pour avoir l’honneur de la saluer !... C’est la femme la plus distinguée et la plus aimable que je connaisse.... Mais les affaires ! J’en ai de si nombreuses !... après tout, c’est ma vie. J’ai une activité dévorante.

– Vous y joignez beaucoup d’intelligence ; les affaires vous réussissent.

– C’est vrai, je n’ai pas sujet de m’en plaindre.

On parla ensuite de la pluie et du beau temps, de la pièce nouvelle, de l’anecdote du jour.... Enfin Gourdon se leva :

– Vous m’excuserez, j’ai rendez-vous avec un agent de change. Adieu, messieurs ; mes respects à madame la marquise, s’il vous plaît.

Jules et Engler l’accompagnèrent poliment.

– Que pensez-vous de cet homme ? dit Jules, dès qu’ils furent rentrés au salon.

– Cet homme est comme le feu, répondit Engler ; utile souvent, mais bien dangereux, je le crois.

– Cette image est juste, et je crains bien qu’un jour ce feu n’embrase ma maison.

– Comment cela ?

– Je suis le débiteur de Gourdon, vous le savez, et pour d’assez fortes sommes. Je ne puis le payer, ni lui fermer ma porte, et cependant j’ai surpris des regards pleins d’ardente convoitise. Je crains qu’il n’aime Emilie.

– Impossible ; cet homme est tout à la passion de l’or.

– L’amour a des yeux de lynx, même dans le bonheur.

– Pourriez-vous, en être jaloux ? cet homme a-t-il quelque chance de plaire ?

Non ; je suis sans inquiétude sur les sentiments d'Emilie. Mais si Gourdon l'aimait jusqu'aux illusions jusqu'à l'espérance. Ce serait une grande complication de plus dans mes rapports avec lui.

– Laissez-le se consumer d'amour, s'il en est capable, et ne songeons qu'à nous créer une position indépendante.

– Ah ! si cela était possible !

– Je m'en occuperai sérieusement.

Jules alla s'asseoir et rêver dans un fauteuil. Engler prit un livre et dit :

– Me permettez-vous de lire ce livre un moment... près de la fenêtre.

– Faites, mon ami, vous êtes chez vous ; mais je doute que ce livre captive toute votre attention.

Engler, sans répondre à cette malice, s'assit auprès de la fenêtre ; il sembla lire un moment, puis ses regards descendirent jusqu'au premier de la maison en face ; et bientôt sa figure s'illumina et rayonna de bonheur. Il avait revu Laurette Elle avait tressailli de joie : ses yeux exprimaient toujours la même tendresse.

Engler fut retenu à dîner par Jules et Emilie, qui faisaient venir leurs repas de l'hôtel voisin, car ils n'avaient pas de cuisinière ; et plusieurs fois dans la journée, Engler revint continuer sa lecture devant la fenêtre

On sait que résolutions d'amoureux ne valent guère mieux que serments d'ivrognes.



## LE CHAMP DE LA CROIX

Cependant la position du marquis empirait chaque jour. Il ne pouvait plus songer à recourir à Gourdon, soit à cause des sommes qu'il lui devait déjà, soit à cause de la passion qu'il lui supposait pour Emilie.

Malgré toute sa courtoisie habituelle, il eut à subir des scènes violentes de la part de plusieurs de ses fournisseurs dont il n'acquittait pas les mémoires, et qui le menacèrent de poursuites.

Il rêvait de quitter Paris et d'emmener Emilie. Mais où fuir ? Toutes ses propriétés étaient vendues, et nul lieu n'est un refuge pour un homme qui n'a ni argent, ni industrie !

Il cachait sa position à sa compagne, et quelquefois quittait la maison pour rêver au loin, et se livrer à ses chagrins qui allaient jusqu'au désespoir.

Un jour, fuyant la foule, il alla, plongé dans ses rêveries, jusqu'en dehors de l'enceinte de Paris, du côté de Meudon.

Tout en marchant, il aperçut, dans un champ qui bordait le chemin, et près d'un bouquet d'arbres, un homme à genoux au pied d'une croix, et qui semblait prier avec une grande ferveur : son attitude décelait une profonde mélancolie.

Le malheur rend compatissant. Cette scène ayant fixé l'attention de Jules, il ne put s'empêcher d'interroger un ouvrier qui passait avec ses outils sur l'épaule.

– Connaissez-vous cet homme qui prie là-bas ? demanda-t-il.

– Oh ! c'est une espèce de toqué qui habite une chaumière près d'ici. Il a été riche, dit-on, et a fait bien des extravagances. C'est lui qui a planté cette croix ; et on la respecte à cause de lui, car il est inoffensif, et fait volontiers l'aumône. On dit qu'une femme est morte dans ce lieu, par sa faute. C'est une longue histoire que je ne connais pas bien. A chacun sa peine en ce monde. Et l'ouvrier s'éloigna.

L'image de l'homme qui priait, poursuivit Jules en dépit de ses préoccupations personnelles, et le lendemain, il dirigea sa promenade du même côté.

Il arriva au champ de la Croix, un peu plus tard que la veille ; la nuit approchait.

L'homme était là priant à la même place que la veille.

Le marquis l'observait avec sympathie, et remarquait, sous des traits flétris par la souffrance ou les passions, une physionomie distinguée, que ne parvenaient pas à effacer une certaine négligence dans l'ensemble de sa tenue, et des vêtements grossiers.

Il le vit se lever péniblement et s'éloigner en chancelant un peu, à ce point que son pied ayant rencontré une racine, il trébucha et roula à terre.

Jules courut à lui et l'aida à se relever :

– Monsieur, lui dit-il, vous paraissez faible ; veuillez prendre mon bras, et me permettre de vous accompagner.

– J'accepte, en vous remerciant, Monsieur ; en effet, mes forces ne sont pas grandes, j'ai pris, il y a peu de jours, un refroidissement ; j'aurais dû garder encore la chambre ; mais je n'ai pu m'empêcher, dès hier, de revenir ici, où est toute mon âme.

– Monsieur, dit Jules, vous semblez éprouver de grandes peines, et je ne puis m'empêcher d'y compatir vivement, moi qui suis malheureux aussi.

– Oui, Monsieur j'ai beaucoup souffert, et je souffre beaucoup encore ; mais je n'ai pas le droit de me plaindre : c'est le résultat de grandes fautes.

– Je suis le marquis d'Algue, reprit Jules, j'ai lieu de croire, sans avoir l'honneur de vous connaître, que nous avons vécu dans le même monde. Vous m'inspirez un véritable intérêt, et j'avoue que je serais heureux de pouvoir faire naître votre confiance. Mais, de grâce, voyez dans ces paroles toute autre chose qu'une banale curiosité.

– Venez donc chez moi, Monsieur, je vous raconterai mes fautes et mes malheurs. Ce sera un soulagement à ma douleur, et un enseignement pour vous qui êtes jeune encore.

Et le marquis accompagna l'inconnu jusqu'à sa demeure, une chaumière en avant du village, et au fond d'un petit jardin, planté de rosiers et de légumes.

Ils traversèrent le jardin et entrèrent dans la maison. La nuit était venue et l'inconnu s'empressa d'allumer une bougie. L'intérieur de l'habitation était propre, mais ne contenait que le plus modeste mobilier.,

Contre la muraille blanchie à la chaux, était fixée sur un carton l'image gracieuse d'une jeune femme. Ses traits, d'une régularité parfaite et

dessinés au crayon avec assez d'habileté, exprimaient la douceur et la distinction.

Au dessous de l'image, il y avait ces mots écrits à la main, et un peu tremblés : *Mon Adèle*.

Rien de plus à dire du mobilier ; nulle originalité ; le strict nécessaire, et c'est tout. Sur une table, quelques débris d'un repas d'anachorète, sans doute apporté du village.

L'inconnu fit asseoir le marquis, et commença bientôt son histoire.

## LE JOUEUR

– Comme vous, monsieur le marquis, j'appartenais à une famille qui n'était pas sans distinction. Vous me permettrez de taire mon nom et le titre que j'ai portés autrefois dans le monde.

J'eus, très-jeune encore, le malheur de perdre mon père ; et à vingt-un ans, je fus mis en possession de sa fortune par ma mère qui ne voulait pas se remarier. J'avais déjà la passion du jeu ; et elle ne fit que s'accroître, dès qu'il me fut permis de disposer de capitaux importants. Je m'abandonnai à cette passion avec fureur, et je fis des pertes considérables.

Cependant ma mère, qui ne connaissait pas mes désordres, demanda pour moi la main d'une jeune personne, fille d'une de ses amies morte depuis quelques mois, et dont la famille portait encore le deuil. Sa demande fut bien accueillie, et ma mère me la fit agréer. Le mariage fut remis à la fin du deuil. Dès lors, je vis souvent Adèle, ma future. Je l'aimai ardemment, car elle était belle, bonne, distinguée, et bientôt j'en fus aimé de même. Mais malgré mes pertes, malgré mon amour, ma passion pour le jeu existait encore. J'espérais toujours ramener la fortune et je ne fis qu'accroître mes désastres, qui attirèrent l'attention. On en parla dans plusieurs cercles, et le père de ma future en eut connaissance dans le sien. Il écrivit aussitôt à ma mère qu'il était décidé à retirer sa parole, ne voulant pas donner sa fille à un

joueur, à un homme dont la ruine était imminente, et la vouer ainsi à la misère.

Ma mère fut désespérée. Elle était d'une santé délicate ; elle tomba malade et mourut bientôt. Voilà le premier malheur, je pourrais dire le premier crime, que causa ma funeste passion du jeu.

Adèle m'écrivit pour me prodiguer ses consolations, Elle me dit qu'elle m'aimait toujours, et n'aimerait jamais que moi. Elle accompagna cette douce promesse de vives exhortations pour me faire changer de vie.

Hélas ! rien n'y fit. Ma ruine devint complète. Outre mes pertes effectives, j'avais des dettes sur parole pour des sommes considérables.

J'écrivis à Adèle que ruiné, déshonoré, j'étais forcé de fuir, de quitter la France. Je la suppliais d'oublier un malheureux qui ne voulait pas l'entraîner dans sa ruine, et qui faisait des vœux sincères pour son bonheur.

Elle était jeune, romanesque, ardente et m'aimait avec passion. Elle voulut me voir pour me faire changer de résolution, et chercher avec moi s'il n'existerait pas quelque remède à nos malheurs.

Elle se trouvait alors, quoique nous fussions en hiver, auprès d'une vieille tante riche et infirme, qui habitait un petit château que vous avez sans doute aperçu tout près d'ici.

Elle me donna rendez-vous à ce bouquet de bois, près duquel vous m'avez vu agenouillé, et qui, quoique alors dépouillé de feuilles, pouvait nous abriter un peu.

Je la rencontrai là plusieurs fois, et nous décidâmes que nous passerions en Angleterre. J'y avais un parent attaché d'ambassade. Nous pourrions nous y marier, la loi anglaise offrant de grandes facilités pour cela ; et mon parent, sans doute, nous y procurerait des moyens d'existence. Oui, j'eus la faiblesse ou plutôt la lâcheté de la décider à me suivre ; mais je l'aimais ardemment, et j'avais pris la ferme résolution de changer de vie, de ne plus jouer. Voilà mon excuse, insuffisante, j'en conviens.

Il fut convenu qu'à un jour que nous désignâmes je viendrais chercher Adèle vers minuit, auprès du petit bois, avec une voiture, et que nous prendrions un train de nuit qui nous conduirait à Boulogne, pour passer immédiatement en Angleterre.

Je rassemblai mes dernières ressources pour notre voyage et notre installation à Londres.

Le jour convenu, mes malles étaient faites, et envoyées à la gare.

J'avais encore devant moi plusieurs heures à attendre, avant de prendre ma voiture pour aller rejoindre Adèle. Je portais tout mon argent sur moi, et, en passant devant un tripot où j'avais été quelquefois plus heureux qu'au cercle, il me vint une idée infernale : celle d'y tenter la fortune, afin d'augmenter mes ressources pour notre installation à l'étranger.

Ce tripot, assez distingué, était exploité par une veuve sur le retour, mais encore belle, qui avait appartenu à la haute société, avant d'être ruinée par son mari. On y jouait gros jeu.

La dame tenait pension et se montrait toujours fort aimable, surtout pour les joueurs heureux. La société y était assez mêlée. On y voyait, comme dans beaucoup de tripots de même catégorie, des veuves de colonels morts en Afrique, des majors Prussiens, des généraux Polonais, quelques jeunes gens du monde, fourvoyés au milieu de femmes très-équivoques, et enfin des étrangers riches et titrés, attirés là je ne sais comment : tout un monde de dupes et de dupeurs.

Je fus très-bien accueilli, et m'excusai de n'être pas arrivé avant le dîner qui venait de finir.

Le café pris, on se mit au jeu.

Ma chance fut d'abord tellement favorable, que toutes mes pensées furent concentrées sur mon gain. J'avais des monceaux d'or devant moi ; mais la chance tourna, et dans le désir ardent de rattraper ce que je perdais, j'oubliai de nouveau les heures, et la malheureuse Adèle qui devait m'attendre. Enfin, j'entendis dire, auprès de moi, qu'il était quatre heures du matin. Ces mots firent sur moi l'effet d'une secousse électrique. Je rassemblai à la hâte les débris de ma fortune, et je pris la fuite.



## LE CHATIMENT

Dans la rue, je m'aperçus avec effroi que le temps avait changé, et que la température, assez douce la veille, s'était sensiblement abaissée pendant la nuit : le froid avait dû descendre à 10 ou 12 degrés.

Je trouvai une voiture attardée, et, à prix d'or, je décidai le cocher à faire marcher son cheval avec la plus grande vitesse.

Au moment où j'arrivai près du petit bois, je vis quelques personnes groupées qui portaient un fardeau. Plein d'un sombre pressentiment, je descendis de voiture et m'approchai du groupe....

C'était Adèle, Adèle mourante qu'on emportait. Une crise, éprouvée par sa tante malade, avait fait remarquer son absence. On s'était mis à sa recherche, et on l'avait retrouvée évanouie sur la neige.

Vous imaginez ma douleur. Je congédiai la voiture, et je suivis de loin le cortège que je vis disparaître dans le château. Je couchai dans le village, espérant que des soins donnés à temps sauveraient Adèle, qu'elle ne mourrait pas de cette nuit affreuse, passée dans la neige à m'attendre.

Hélas ! cette espérance fut trompée. Le froid avait glacé le sang dans ses veines. Elle mourut le surlendemain. Mon désespoir alla jusqu'au délire,

jusqu'à la folie furieuse. Je dus passer une année entière dans une maison d'aliénés.

En sortant de ce triste asile, à demi-guéri, je suis venu dans ce village. J'y ai vainement cherché la tombe d'Adèle ; j'ai su qu'elle avait été enterrée au loin, chez son père, dans un tombeau de famille.

Alors, j'ai loué la maison où nous sommes, et muni de la permission d'un propriétaire bienveillant, j'ai planté une croix dans ce pli de terrain où Adèle a été trouvée évanouie.

Un oncle riche dont je devais hériter, mais qui me savait joueur, a changé ses dispositions, et cependant m'a laissé en mourant 1,200 francs de rente viagère, inaliénable et à toucher mois par mois. Grâce à cette rente, bien suffisante, je puis vivre ici. Tous les jours je viens prier auprès de la croix élevée à celle que j'aimais. J'y retrouve plus vivante l'image de cette femme adorée. Il me semble que son âme voltige autour de moi ; je crois l'entendre qui m'adresse des paroles de miséricorde, et me prodigue des consolations ; enfin, je suis moins malheureux là qu'ailleurs.

Après une pause d'un instant, l'inconnu ajouta : – J'ai ici l'image d'Adèle ; regardez, voyez combien elle était belle et devait être bonne !...

Mais, de grâce, ne cherchez point à me revoir. Je n'ai plus que peu d'années à vivre, je le sens ; et je veux les passer loin du monde, seul, c'est-à-dire avec l'ombre de mon Adèle chérie.

Le marquis, très-ému de ce récit, prit congé de l'inconnu. Il s'éloigna et retourna à Paris en se disant que cet homme, qui avait la mort de sa fiancée à se reprocher, était encore plus malheureux que lui.

## LE PORTEFEUILLE.

Les menaces des fournisseurs de Jules, se réalisèrent bientôt.

Un jugement fut rendu contre lui, et lui fut signifié : on allait saisir ses meubles.

A la date fatale indiquée pour la saisie, il se leva de grand matin sans éveiller Emilie, et il sortit, comme un fou, sans savoir ce qu'il faisait, ni où il allait.

Il se mit à errer au hasard, cherchant en vain à quelle planche de salut s'accrocher. La nuit était froide et pluvieuse ; mais le marquis ne s'en apercevait pas, et comme il passait devant le cercle du Jockey-Club, son pied heurta quelque chose d'un certain volume qu'il mit en mouvement.

Jules se baissa machinalement pour examiner cet objet : c'était un portefeuille, dont les flancs arrondis annonçaient un volumineux contenu.

Le jour commençait à poindre. Jules regarda de tous côtés s'il apercevrait quelqu'un à qui le portefeuille pût appartenir : il ne découvrit personne. Il jeta les yeux sur la maison du cercle ; nulle lumière n'y brillait, les persiennes en étaient fermées. Alors, il mit le portefeuille dans sa poche, avec l'intention de le rendre, et il poursuivit sa route. Mais, en marchant, il lui vint une pensée coupable.

« – Mon salut, dit-il, est peut-être dans ce portefeuille. Il contient sans doute des valeurs qui me sauveraient de la ruine. Je pourrais m'en servir et les rendre plus tard. »

Un combat terrible se livra dans son cœur ; il comprit que ce qu'il voulait faire serait un crime que punissent les lois. Il se rappela les dernières paroles de son père : « Meurs plutôt que de vivre dans l'infamie. » Cette lutte se prolongea quelque temps ; mais la victoire penchait toujours du côté de l'honneur. Il rentra chez lui. Emilie, inquiète, était levée :

– Qu'avez-vous, mon ami ; et pourquoi êtes-vous sorti si matin ?

– J'avais un mal de tête affreux. Vous le savez, Emilie, j'y suis sujet depuis quelque temps. Mais, de grâce, permettez-moi de vous quitter ; j'ai une lettre pressée à écrire. Je vous en prie, ne soyez pas inquiète.

Emilie rentra chez elle, sans être bien rassurée, et Jules écrivit sur-le-champ à Engler en le priant de venir à l'instant même : il avait un conseil important à lui demander.

Comme il était de bonne heure encore, Engler devait être chez lui. Jules fit recommander au commissionnaire la plus grande diligence, et il se mit à rêver en attendant.

Il n'avait fait qu'entr'ouvrir le portefeuille qu'aucune serrure ne fermait, et il avait aperçu de nombreux billets de banque

– Non, dit-il, je ne commettrai pas une bassesse ; mon père me l'a défendu.... Nous partirons avec Emilie ; je la rendrai à son père ; je me jetterai à ses pieds. Peut-être me pardonnera-t-il ; peut-être consentira-t-il à notre hymen ! nous gardera-t-il auprès de lui ?.... oh ! que je serais heureux alors.!....

Engler entra dans ce moment.

## LA SAISIE

Le poète, en entrant, vit la figure du marquis qui rayonnait de bonheur.

– Enfin, je vous revois moins sombre ; que s'est-il passé d'heureux ? racontez-le moi.

– Mon ami, dit Jules, j'y suis bien décidé ! Je pars avec Emilie ; nous nous jetterons aux pieds de son père, et il nous pardonnera, je l'espère.

– Et d'où vous est venue cette sage et si prompte résolution ?

Jules lui fit part alors de tous les embarras de sa position, de la saisie imminente de ses meubles, de sa course matinale, et enfin de sa trouvaille. Mais il était bien décidé à rendre le portefeuille, à se laisser saisir et à partir ensuite.

– Oh ! oui, mon ami, dit Engler, rendez bien vite ce portefeuille. Mieux vaut mille fois la misère que les remords ; ouvrons-le et cherchons. Il est impossible que nous n'y trouvions pas le nom de celui qui l'a perdu.

Ils ouvrirent le portefeuille, et mirent sur le piano d'Emilie, d'un côté les billets de banque, et de l'autre divers papiers et des lettres dont ils allaient lire la suscription, lorsque, sans être annoncé, parut un homme suivi de plusieurs acolytes ; sa figure assez grotesque n'avait rien de sinistre, mais ses acolytes étaient moins rassurants.

Monsieur le marquis ? dit-il en saluant. – C'est moi, répondit Jules, d'une voix émue. – Monsieur le marquis, j'ai un devoir pénible à remplir ; en

vertu du jugement dont vous avez reçu la signification, suivie de commandement, je viens saisir vos meubles.

Jules et Engler restèrent comme pétrifiés ; après un instant de silence, Engler s'approcha de l'huissier et demanda le nom de l'avoué des créanciers, puis il dit à Jules :

– Je cours demander du temps ; nous verrons ensuite ce que nous avons à faire ; nous rassemblerons toutes nos ressources.

Et il partit aussitôt.

Jules, sans grande espérance sur le résultat de la démarche d'Engler, fit à l'huissier un signe de résignation qui semblait dire : Remplissez votre office.



## LE MAUVAIS ANGE.

Et comme l'huissier et ses gens commençaient à inventorier les meubles, Gourdon entra. Il avait vaguement entendu parler du jugement rendu contre le marquis, et dans un but intéressé peut-être, il venait voir ce qu'il y avait de mieux à faire.

– Qu'est ceci, dit-il bientôt à Jules, en jetant un coup d'œil sur le piano ; on saisit vos meubles et ce piano est couvert de billets de banque !

– Ils ne sont pas à nous, dit le marquis à voix basse ; je les ai trouvés : je dois les rendre.

– Où, comment les avez-vous trouvés ?

– Ce matin, près du cercle du Jokey-Club, comme j’errais avant le jour dans les rues de Paris.

– Nous rendrons ces billets plus tard. Il faut s’en servir d’abord.

Et sans attendre de réponse, Gourdon prit les billet et dit à l’huissier :

– Combien vous doit-on ?

– 15,300 francs avec les frais.

– Voici la somme, dit Gourdon.

– Et voici les pièces en échange, Monsieur, répondit l’huissier.

Et il partit avec tout son monde.

Jules, devant cette solution rapide, n’avait pas trouvé un seul mot à dire.

Le feu que Juliette avait allumé à la rentrée de Jules au logis, brillait dans la cheminée ; Gourdon, après un rapide examen des lettres étalées sur le piano, les jeta dans le foyer ; puis il remit dans le portefeuille ce qui restait des billets de banque, et le rendant à Jules, il lui dit :

– Nous avons du temps devant nous ; ne nous inquiétons pas trop vite.

Sur ces entrefaites, Engler rentra. Il n’avait trouvé personne à qui parler à l’étude de l’avoué, et ne revoyant pas l’huissier, il demanda des explications qui lui furent données en quelques mots, balbutiés par le marquis, malgré les signes que lui faisait Gourdon de garder le silence.



# LES CAPITULATIONS DE CONSCIENCE

Engler resta muet quelques instants, rêvant à la situation que faisait à son ami ce qu'il venait d'apprendre.

Rompant le silence, il dit à Gourdon :

– Vous avez commis là une méchante action ; vous avez disposé de ce qui ne nous appartenait pas. Dans quelle position avez-vous mis Jules ? La loi peut le frapper et le perdre.

– J'ignorais, dit Gourdon qui ne voulait pas se compromettre., d'où venaient ces valeurs. Le marquis vient seulement de me l'apprendre. J'ai vu des banknotes sur le piano, et j'ai songé d'abord à tirer mon ami d'affaire. Eh ! que diable ! ne suis-je pas bon personnellement pour 15,300 francs ? Quand il n'en serait pas ainsi, quel grand mal aurions-nous fait ? Voici un portefeuille, trouvé à la porte d'un cercle, bourré de billets de banque qui proviennent évidemment du jeu. Est-ce une source bien pure ? Nous disposons d'une partie de la somme pour acquitter une dette pressante ; mais avec l'intention de rendre le tout dès que nous connaîtrons le propriétaire du portefeuille, qui se révélera par les journaux. Alors, si vous m'en croyez, enrichis à l'aide' des billets de banque qui nous restent, et par le moyen que je vais vous indiquer, nous acquitterons notre dette ; nous payerons même les intérêts. Avez-vous confiance en moi ? Me regardez-vous comme un homme habile, un honnête homme ? Il y a en ce moment des actions d'un chemin de fer nouveau qui doivent doubler, tripler de valeur avant un mois, j'en suis certain. Que reste-t-il dans ce portefeuille ? Comptons Il y reste 18,500 francs. Eh bien, marquis, prenez 2,000 francs pour vos besoins les plus pressants ; je me charge de faire produire au reste 40,000 francs, avant un mois. Alors, nous rembourserons le tout en gardant l'incognito, si vous le voulez. M'autorisez-vous à suivre cette

voie ? m'autorisez-vous à vous sauver ? moi qui me suis intéressé à votre salut.

Le marquis et Engler restaient pensifs. Il y avait dans la voix de Gourdon un véritable accent de conviction. L'usurier passait pour très-habile et pour avoir une probité relative. Il avait certainement un intérêt à sauver son débiteur et aucun à le perdre. Ils se turent, et *qui ne dit mot consent*.

Sans insister davantage, Gourdon prit une plume, du papier et écrivit :

« Reçu de monsieur le marquis d'Algue la somme de « 18,500 francs à convertir en valeurs industrielles, dont « je lui remettrai les titres. »

» Signé : GOURDON. »

– Prenez ceci ; nous voici en règle, allons, du courage ! La vie est pleine de traverses : ce n'est qu'à l'aide de beaucoup d'énergie qu'on parvient à surmonter les circonstances difficiles. Adieu ; j'irai ce matin à la Bourse, et dès ce soir je vous remettrai les titres qui doivent vous sauver.

Gourdon prit son chapeau et sortit.

Jules et Engler, presque subjugués, se renfermaient dans un silence douloureux. Il y avait dans le projet de Gourdon une dernière chance de salut, contre laquelle ils ne trouvaient point d'objection. On croit facilement ce qu'on désire avec ardeur.

Engler serra tristement la main de Jules, et quitta le salon, toutefois après avoir regardé à la croisée, mais vainement cette fois.

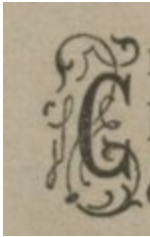
Jules passa dans l'appartement d'Emilie à qui il cacha ses angoisses...

Et le soir même, il reçut des mains de Gourdon les actions de chemin de fer sur lesquelles se fondaient toutes ses espérances. Gourdon lui avait dit :

– Nous revendrons cela avant un mois ; car alors vos titres auront triplé de valeur.



# LIVRE TROIS



HER lecteur, vous avez vu dans les deux premiers livres le marquis d'Algues commettre bien des fautes. C'est cependant le héros de mon roman. Permettez-moi de prendre sa défense, en plaidant les circonstances atténuantes. L'amour exalté, l'extrême misère, voilà les excuses que j'invoquerai. Je sais bien que le moraliste, que le juge sévère, que le bourgeois sans passions et à qui rien ne manque des douceurs de la vie, ne trouveront pas mes raisons suffisantes ; mais jeune, j'ai été délaissé, malheureux, sans conseil, et plus d'une fois j'ai entrevu les périls de cette situation. Si le moraliste ou le juge ou le bourgeois, se transportant par la pensée à l'âge des folles équipées et des tempêtes, consentait à être sincère, il dirait, j'en suis sûr, qu'il a quelquefois senti l'attraction du gouffre et que peut-être il y fût tombé sans quelque incident fortuit et heureux, ou quelque main protectrice.

Je suis un vieil écrivain de province ; par conséquent bien inconnu hors d'un cercle d'intimes. J'ai écrit de la prose et des vers et, parmi les fables que j'ai faites, en très – grand nombre (il y en a quatre volumes), il s'en trouve une sur l' *Indulgence*, que vous me permettrez, cher lecteur, de ' ter ici.

Un roman, chose légère, se lit un peu partout, et *Dérailés et Déclassés*, roman par la forme, se liront peut-être hors de ma cité ; je me hâte donc de profiter de l'occasion qui se présente, pour me poser en fabuliste dans ce nouvel ouvrage.

Voici ma fable qui, fort heureusement pour vous, cher lecteur, n'est pas trop longue.

#### LE VIEUX ROI ET LE SAGE.

Un vieux roi reçut à sa cour  
Un homme de grande sagesse,  
Et ce maître lui dit un jour :  
– Ami, quelle est dans la vieillesse  
La plus louable des vertus ?  
– C'est l'indulgence, dit le sage,  
A mesure que l'on vit plus,  
L'esprit s'éclairant avec l'âge,  
On doit pardonner davantage.



## COMBINAISON ÉGOISTE

Le marquis était livré aux plus vives inquiétudes. Cependant les promesses de Gourdon se réalisaient ; les actions de chemin de fer, qu'il avait prises, augmentaient sans cesse de valeur. Jules attendait avec une grande impatience qu'il y eût possibilité de rembourser les valeurs du portefeuille dont le propriétaire s'était fait connaître par les journaux. Grâce à la somme que Gourdon avait détachée du capital trouvé et remise sur le

produit éventuel de l'opération, l'aisance était revenue au logis. Mais Emilie ignorait tout ce qui s'était passé, et elle cherchait en vain à se rendre compte des nuages qu'elle voyait souvent assombrir le front du marquis.

Un matin Gourdon parut.

– Mon ami, dit-il à Jules, chargé de vos intérêts, j'ai cru devoir faire pour vous ce que j'aurais fait pour moi. Nos actions de chemin de fer ayant atteint leur apogée de hausse (selon mon appréciation, du moins), j'ai dit : « *il faut réaliser*, » et j'ai vendu. Le capital que vous m'avez confié s'élevait à 16,500 francs. J'en ai tiré 35,000 francs environ ; vous voyez que je ne vous avais pas trompé : nos profits ont doublé le capital.

– Oh ! mon ami, quel bonheur ! s'écria Jules. Nous allons pouvoir rendre les valeurs du portefeuille. Ah ! faisons-le bien vite, et ma conscience sera déchargée d'un énorme poids.

– Mon cher marquis, cela n'est pas encore possible, et en voici la raison. Je vous ai prêté, il y a quelques années, 10,000 francs qui, avec les intérêts, calculés sur le risque, en font quinze mille aujourd'hui. Vos billets vont arriver à échéance et je suis forcé de vous en demander le remboursement. Je viens de prêter 50,000 francs à un de mes amis le comte de... ; cette circonstance, jointe à d'autres prêts que j'ai faits, m'a mis dans une grande gêne. Il m'est impossible de ne pas me rembourser de vos quinze mille francs. Il ne vous restera donc que 20,000 francs ; le portefeuille en contenait, si j'ai bonne mémoire, 33,800 : 2,000 francs à vous remis, 15,300 à l'huissier et 16,500 placés en actions. Or, offrir au propriétaire du portefeuille 20,000 francs contre 33,800 c'est absolument impossible : ici, il faut tout ou rien.

Mais consolez-vous. Il vient de se former, pour la navigation au long cours, une compagnie par actions, dont les résultats doivent être merveilleux. Recevez de nouveau 2,000 francs pour vos besoins journaliers ; car il faut vivre ; et laissez-moi placer le reste de votre capital en actions de cette compagnie. Je vous promets de vous rapporter avant un mois 50,000 francs au moins, et nous rembourserons alors. Nous pouvons même prendre de ces actions pour une somme beaucoup plus forte que

vosre capital, car nous n'avons qu'un tiers à déboursier immédiatement, et dix-huit mois pour payer le reste ; nous revendrons avant.

Jules était atterré. Pouvait-il empêcher Gourdon de se rembourser du montant des billets échus ? Et, comme l'avait dit l'usurier, il fallait rendre tout ou rien des valeurs du portefeuille.

Le désespoir dans le cœur, il laissa faire Gourdon, qui bientôt lui apporta des titres pour 54,000 francs d'actions achetées contre 18,000 déboursés, c'est-à-dire pour le tiers de la valeur totale.

Gourdon était peut-être de bonne foi dans ses calculs ; mais il n'était pas infaillible, et le marquis tremblait...

D'autre part, Jules soupçonnait la passion de Gourdon pour Emilie, ce qui augmentait sa crainte de n'avoir en lui qu'un conseiller bien dangereux. Ce n'est peut-être, se disait-il, qu'un faux ami !... Cependant le caractère de Gourdon, dans l'opinion générale, ne comportait pas tant de machiavélisme. En dehors de son commerce d'argent, il s'était montré plusieurs fois honnête, obligeant et presque généreux. Ces souvenirs rassuraient un peu le marquis.

A tout considérer, cette appréciation bienveillante du caractère de Gourdon pouvait être juste. Quel homme est entièrement bon ou entièrement mauvais ? Les cœurs les plus viciés ont encore de bons recoins et de nobles retours. Du reste, Gourdon avait peut-être plus de chance de se faire aimer d'Emilie, en se rendant utile au marquis, qu'il n'en avait en le perdant. Il devait sans doute penser mieux réussir par de bons offices que par la ruine de Jules.

Nous penchons donc à absoudre Gourdon pour le moment.



## LA VOISINE D'ÉMILIE

Emilie songeait souvent à son père, à la maison paternelle abandonnée, à ses amies d'enfance, à tous ses devoirs trahis. Elle pleurait en secret ; mais son amour pour le marquis finissait toujours par étouffer ses regrets et ses remords.

Elle lui disait quelquefois :

– Pourquoi ne pas mettre fin à nos angoisses en allant nous jeter aux pieds de mon père ? il nous pardonnerait, et rien ne manquerait à notre bonheur.

– C'est impossible à présent, répondait Jules ; il existe, pour le moment, des obstacles insurmontables que je vous ferai connaître plus tard : une affaire importante qui touche à l'honneur et dont j'attends la solution. Mais croyez bien, chère Emilie, que mon désir le plus vif est de m'unir à vous éternellement, et qu'il ne dépend pas de moi que cela ne se réalise bientôt.

Et le marquis semblait si sincère et si plein d'amour, qu'Emilie n'insistait pas et attendait avec des alternatives de crainte et d'espérance.

Un jour, comme Emilie allait sortir pour quelque emplette, Juliette, sa femme de chambre, annonça madame la comtesse de Tolly.

C'était une femme de trente ans environ, blonde, très-jolie, la figure toujours souriante. Elle devait sembler plus étourdie que capable de

profondes combinaisons ; mais la physionomie d'une jolie femme ne trahit jamais toute son âme.

Elle s'avança gracieusement :

– C'est à madame la marquise d'Algue que j'ai l'honneur de parler ?

Evitant une réponse directe, Emilie lui dit :

– Madame, veuillez vous asseoir, je vous prie. Qu'est ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

– Une affaire bien délicate. Mais d'abord, me connaissez-vous ?

– Non, madame.

– Je suis votre voisine : vos fenêtres regardent les nôtres ; nous demeurons presque en face l'une de l'autre, vous au deuxième, moi au premier.

– J'y suis à présent.

– Nous avons une fille, madame.

– J'ai quelquefois remarqué cette charmante personne.

– Et l'un de vos amis l'a remarquée beaucoup aussi.

– Cela est assez naturel.

– Tenez, madame, je vais vous parler à cœur ouvert. Comme j'éprouve infiniment de sympathie pour vous, j'ai toujours désiré faire votre connaissance, et j'espère, quel que soit le résultat de ma démarche, que rien ne nous empêchera de former une liaison qui me serait très-agréable.

– Je l'espère aussi, madame, quoique j'aie des goûts bien solitaires.

– Oh ! je le sais ; vous voyez peu de dames, et quelquefois je n'ai pu m'empêcher d'en chercher les raisons. Mais ce ne sont pas mes affaires... Je reviens à l'objet de ma visite ; la fille de monsieur le comte de Tolly, – car ce n'est pas la mienne, elle est née d'une première union, – Laurette (c'est son nom) a beaucoup remarqué l'ami de votre mari trop, certainement. J'ai pris le parti d'écrire à ce jeune homme, et il m'a répondu en se faisant connaître. C'est un poète, sans fortune !... Cependant j'ai besoin de nouveaux renseignements, car le cœur de Laurette est sérieusement atteint, et c'est à sa demande que je suis venue..... Quelle est la famille de votre ami ? N'a-t-il point d'espérance d'héritage, de fortune à venir ? Vous le

recevez intimement : donc, il est digne d'une certaine considération. Veuillez me renseigner plus complètement à son égard.

– L'ami dont vous parlez est un homme distingué, que j'aime presque comme un frère. J'ignore quelle est sa famille, car il se tait toujours là-dessus. C'est un poète d'un mérite incontestable. Je crois bien qu'il n'a pas beaucoup de fortune ; cependant son père, m'a dit Jules, lui laissera un jour des propriétés assez importantes.

– Hélas ! rien que de vagues espérances ! Il faudrait quelque chose de mieux ici. Là, franchement, pensez-vous que ce jeune homme puisse songer à s'établir ?

– On peut y songer sans grande fortune, et je ne crois pas que richesse et bonheur marchent toujours de compagnie. Engler, par son affection, rendrait sa femme la plus heureuse du monde.

– Le bonheur que peut donner l'amour n'est pas suffisant. Il y a d'autres nécessités dans la vie. Monsieur le comte lui-même n'est pas absolument ce qu'on appelle un homme riche ; j'aime beaucoup Laurette et je ne voudrais pas qu'à un moment quelconque de sa vie elle éprouvât des embarras de position.

– C'est juste ; cependant à l'âge d'Engler...

– Ah ! que j'aurais de plaisir, reprit la dame en interrompant Emilie, à vous expliquer franchement notre position à tous, à me concerter avec vous ! Je le pourrais, si j'en crois certaine rumeur... Cependant, je n'ose parler ; je crains de me tromper et de vous offenser.

– Vous piquez un peu ma curiosité, madame, et par intérêt pour Engler, peut-être ne serais-je point fâchée...

– Non décidément, je me tairai. Plus tard sans doute je vous ferai mes confidences... quand je serai mieux renseignée sur certaines choses. Pour le moment, je me bornerai à vous dire que j'aime véritablement Laurette, et que je voudrais la voir heureuse. J'y contribuerai le plus possible dans les limites de la raison et des convenances.

– Je vous remercie pour notre ami Engler de ces bonnes paroles qui me laissent quelque espérance. Ces jeunes gens s'aiment, et l'amour peut tenir lieu de bien d'autres avantages.

– Oh ! que vous êtes jeune et aimable ! Il est facile de deviner quel grand rôle l’amour a dû jouer dans votre existence. Permettez-moi de revenir vous voir ; tout pourra peut-être s’arranger un jour.

– Votre présence me sera toujours très-agréable ; mais Jules veut que nous vivions en solitaires. Excusez-moi ; je ne reçois jamais que les personnes que Jules m’autorise à voir.

– Eh bien ! je lui ferai la cour pour obtenir cette autorisation.

– Je suivrai docilement ses ordres.

– Grand merci. Adieu, madame la marquise.

– Adieu, madame la comtesse.

.....

Nous allons suivre la comtesse de Tolly pour la faire connaître davantage, sous le nom de Dorothée.



## COMTESSE DOROTHÉE

Née en Picardie, dans un humble village, Dorothée était venue à Paris pour y entrer dans un magasin -de lingerie où se trouvait déjà une jeune fille de son pays.

A Paris, sa première liaison de cœur fut un étudiant que lui présenta l’ami de son amie. Elle fut aimée ; mais de cet amour ardent et passionné de la

jeunesse qui ne cherche que le plaisir, ou qui rêve un idéal introuvable et quand son jeune amant, ses examens passés, retourna dans sa province, – assez gaïement peut-être, – Dorothée se promit, après les larmes d’usage, de ne former à l’avenir que des liaisons plus sérieuses et surtout plus lucratives.

Le hasard lui fit bientôt connaître le comte de Tolly ; elle s’en fit aimer et lui devint promptement nécessaire. Le comte était veuf : resté peu riche à la suite de circonstances qu’il serait trop long de raconter, et naturellement taciturne, il vivait seul ; sa jeune fille, son unique enfant, ayant été recueillie par une sœur de province. Dorothée vint animer sa retraite, et, en dirigeant la maison, son ambition s’éveilla.

Elle se paraît volontiers, en riant, du titre de comtesse, l’exigeait de l’entourage, et le comte, dans l’intimité même, finit par le lui donner, tantôt gaïement, tantôt sans sourire. L’habitude en était prise quand Laurette revint à la maison, sa tante étant morte ; et le comte alors manquant de courage, garda sa maîtresse sous le même toit que sa fille, mais en la faisant décidément passer pour sa femme, ce qui sembla tout concilier.

Dorothée se fit aimer de Laurette, autant que du comte. Douée d’un esprit fin et ingénieux, de beaucoup de gaieté ; toujours caressante, quoique griffant volontiers, comme si elle eût appartenu à la race féline, elle animait et rendait véritablement agréable la demeure du comte.

La chronique dit bien qu’une fidélité sévère ne fut pas absolument sa vertu ; mais douée d’une prudence extrême, elle ne se compromit jamais, et le comte eut le bonheur de croire à sa constance. Cependant l’ambition de Dorothée n’était pas satisfaite. Heureuse du titre de comtesse, elle voulait obtenir par un mariage le droit de le porter ; et, visant toujours à ce but, elle assistait sans trop de déplaisir à la ruine croissante de M. de Tolly, dont les dépenses dépassaient les ressources. Peut-être même aidait-elle à cette ruine, en la faisant tourner à son profit. « Une fois sous ma dépendance, disait-elle, il faudra bien que le comte sache vaincre les scrupules d’un orgueil insensé. »



## DOROTHÉE A LAURETTE

En sortant de chez Emilie, Dorothée rentra chez elle.

Elle appela Laurette.

– Hélas ! ma pauvre enfant, je n'ai pas grande espérance à vous donner. J'ai vu la marquise. Ce monsieur Engler, que vous avez fait la folie d'aimer, n'a que de lointaines espérances de fortune, et encore, il n'y a rien à cet égard de bien clair. Franchement, le parti le meilleur à prendre, ce serait de ne plus penser à lui.

– C'est bien difficile à présent.

– Mais, chère enfant, il faut vivre, dans le mariage ; l'amour ne saurait suffire à tout. Si votre père était riche, encore ; mais nous vendons tous les jours quelques parcelles de son bien pour soutenir notre rang à Paris. Et, bientôt, il ne lui restera plus rien. Que fera-t-il alors ? Que ferons-nous ? Et comment votre mari, si vous épousez ce monsieur Engler, qui d'ailleurs est bien âgé pour vous...

– Que dites-vous, maman ! Il est jeune.

– Oui, de la seconde jeunesse... Pourrez-vous vivre de ses poésies ?

– Il cherchera un emploi.

– Le trouvera-t-il ?

– Hélas ! il est bien tard maintenant pour me dire tout cela.

Et des larmes coulaient sur les joues fraîches de Laurette.

– Pauvre enfant ! dit Dorothée, elle me touche vraiment. Enfin, si tout se passe comme je l'espère, si mes propres espérances se réalisent, j'emploierai mon influence auprès du comte...



Laurette.

Allons, ne broyons plus du noir... Voici monsieur votre père, il n'est pas nécessaire qu'il sache rien de nos complots.

Et Dorothée ainsi que Laurette coururent embrasser l'heureux comte.



## AUX TUILERIES

Quelques jours après, Emilie traversait le jardin des Tuileries, pour rentrer chez elle.

Sous la douce chaleur d'un soleil de mai, les arbres se couvraient d'un vert tendre, les fleurs éclosaient de toutes parts ; les lilas embaumaient l'air. Les femmes, parées de leurs plus fraîches toilettes, ressemblaient à d'autres fleurs, et les enfants venaient jouer, en poussant des cris de joie, jusque dans les jambes des promeneurs.

La naïve Emilie jouissait de ce riant spectacle. Un rayon de bonheur illuminait sa figure qui souriait doucement ; jamais elle n'avait été si fraîche et si jolie.

Tout à coup elle vit Dorothée, assise dans une allée auprès d'un monsieur, et causant avec lui.

Dorothée, qui l'aperçut, se leva vivement.

– Venez vous asseoir auprès de nous, chère marquise. Le jardin est très-animé aujourd'hui : nous en jouirons ensemble. Venez, de grâce.

– Impossible... Jules m’attend. J’avais une emplette à faire rue St-Honoré, et, en revenant, j’ai traversé ce jardin qui est charmant. Mais, encore une fois, Jules m’attend.

– Jules ! Jules ! toujours votre Jules ! vous en parlez trop ; il faut varier un peu. Allons, venez.

– C’est impossible. J’ai promis de rentrer bien vite. Un autre jour, oui... Veuillez m’excuser.

– Allons, puisque vous êtes bien décidée...

Les deux dames se serrèrent la main, et Emilie s’éloigna.

## LE VICOMTE LUCIEN DE VIGNÉ

– Quelle est donc cette ravissante personne ? dit le monsieur près de qui Dorothée était revenue s’asseoir.

– Une dame de province, une marquise... de nom du moins, si ce n’est de fait. On l’appelle la marquise d’Al gue : c’est ma voisine. Le marquis est un jeune homme, tantôt sombre comme Hamlet, tantôt plein de grâce, et quelquefois, dit-on, d’une gaieté folle. Ils vivent très-solitairement et ne reçoivent guère que des jeunes gens, artistes ou poètes. On dirait amant et maîtresse, bien plutôt que jeunes époux, d’autant mieux qu’ils s’adorent...

– Cette dernière remarque est décisive, dit le monsieur. En vérité, cette jeune femme est admirable : élégance de formes, grâce, figure, distinction, son de voix, tout en elle ravit, parle au cœur. Oh ! que je serais reconnaissant si vous vouliez me la faire connaître !

– Je ne suis pas jalouse, répondit Dorothée, et je suis habituée à votre humeur volage, cher vicomte. Cependant cette jeune femme, dont l’attrait est si puissant, ne vous détacherait-elle pas entièrement de moi ?

Non ; l’amour ne nuit pas à l’amitié. La nôtre est solide. D’autres sentiments ont existé entre nous, il y a quelques années ; mais, vous vous le rappelez, et ce fut une grande douleur pour moi, un de mes amis que je vous avais présenté, me remplaça dans votre cœur : je le sus et je pardonnai.

Maintenant, pleins d'indulgence l'un pour l'autre, nous avons à jamais banni de notre liaison ce sentiment cruel : la jalousie. Servez donc ma passion naissante, et je ne serai pas ingrat.

– Hélas ! dit Dorothée, il faut, je le vois, me résigner à ne plus voir en vous qu'un tiède ami, très-généreux, il est vrai, ce qui le rend encore fort aimable, j'en conviens. Eh bien ! je servirai votre nouvelle passion ; mais je dois vous le dire : à moins de circonstances très-extraordinaires, très-imprévues, nous échouerons, car Emilie adore le marquis.

– Ne désespérons pas, répondit le vicomte ; le mulet chargé d'or de Philippe passe partout, et, vous le savez, je suis très-riche.

– Vous avez raison ; mais il faudra beaucoup d'art et de patience, sans parler du mulet de Philippe

Ils se séparèrent bientôt.

Deux mots seulement sur le vicomte Lucien de Vigné.

Aimable, généreux, distingué, célibataire, dans l'été de la vie, il était deux fois millionnaire. Avec cette dernière qualité, on a des succès faciles.

Grand amateur de tableaux, de vieilles gravures, d'objets d'art de toutes sortes, il recherchait encore plus volontiers, malgré ses quarante-cinq ans, les femmes jeunes et belles, non pas prises parmi celles qui font métier de leurs charmes, il dédaignait celles-là, mais choisies parmi celles qu'on n'obtient qu'à force de soins et d'amour, et qui pleurent sur leur défaite : ce ne sont pas toujours les moins difficiles ni les moins coûteuses à obtenir.

Depuis cette rencontre aux Tuileries, Dorothée fit plusieurs visites à sa voisine Emilie, dans le dessein évident de se lier intimement avec elle, et dans l'intention cachée de servir les intérêts du vicomte. Mais Emilie parlait toujours du désir qu'avait Jules qu'elle reçût peu de monde.

Dorothée ne se décourageait pas, et un jour elle trouva le marquis seul.

## LE MARQUIS ET LA VOISINE

– Monsieur le marquis, je suis votre voisine, la comtesse de Tolly, et je viens vous faire ma cour.

– C’est fort aimable à vous, madame.

– J’ai une grâce à vous demander.

– Comme il ne peut s’agir de l’impossible, vous êtes bien sûre du succès.

– Il y a ici quelqu’un que j’aime de toute mon âme.

– De grâce, madame, expliquez-vous bien vite. Ne faites pas naître en moi de folles espérances.

– Mais ce n’est pas vous que j’aime, croyez-le bien.

– Avais-je tort de me récrier ?

– C’est de madame la marquise que je veux parler.

– Je vous remercie ; c’est du moins encore d’une part de moi-même.

– Elle est trop timide, trop soumise. Elle ne veut recevoir personne sans votre autorisation, et je viens vous demander cette faveur.

– Emilie est tout à fait libre de recevoir qui bon lui semble, et vous, madame, plus que toute autre. Mais notre position de fortune nous oblige à vivre beaucoup en tête-à-tête, à décliner toute invitation, afin de n’avoir point à en faire nous-mêmes. Une solitude presque absolue nous est une fatale nécessité.

– Monsieur le comte de Tolly est dans une position analogue à la vôtre. Ainsi, ce que je vous demande, c’est l’union de deux noblesses qui sont presque *deux misères*, en prenant à la lettre ce que vous venez de me dire.

Du reste, moi seule vous importunerai, et l’un de vos amis, M. Engler, me verra certainement ici avec plaisir. Il regarde souvent chez nous, votre ami ; là, dans la maison qui est en face, au premier.

– C’est vrai, et je ne saurais l’en blâmer. Que d’objets charmants s’y trouvent réunis ! Venez librement ici, madame ; vous causerez avec lui, et votre présence y charmera tout le monde.

– Ma cause est gagnée ; prévenez-en madame la marquise, qui n’en appellera pas, je l’espère. Adieu, monsieur le marquis.

– Adieu, madame la comtesse.

Et le marquis lui prit la main, et la baisa : Un peu de familiarité naît quelquefois sans qu’on puisse bien en comprendre la cause.

Huit jours s'écoulèrent.



## DIPLOMATIE FÉMININE

Dorothée revint... Emilie était seule.

– Le marquis a été fort aimable, dit Dorothée ; je l'ai vu il y a quelques jours, il m'a donné carte blanche. Je puis venir vous voir quand bon me semblera. Cette permission m'est bien précieuse, car vous me plaisez infiniment. Vous me recevrez avec plaisir, n'est-ce pas ?

– Vous n'en sauriez douter...

On parla de choses et d'autres : de la pluie et du beau temps ; de la mode du jour, de la pièce nouvelle qu'Emilie ne connaissait pas, car elle allait très-rarement au spectacle.

Enfin Dorothée : – Vous ne savez pas ? j'allais l'oublier ! Vous avez fait une conquête.

– Moi ! comment donc ?

– Eh ! oui, aux Tuileries ; il y a quelque temps, quand je vous ai rencontrée : cherchez bien... un monsieur qui était assis auprès de moi.

– Je ne l'ai pas remarqué.

– Il vous a beaucoup regardée, lui. – Quelle est donc cette ravissante personne ? m'a-t-il dit. – Une marquise, ma voisine, ai-je répondu. – Je n'ai jamais vu de figure plus sympathique, a-t-il repris. Oh ! que je serais heureux de mettre mes hommages à ses pieds... hommages bien respectueux ! J'adore toutes les jolies femmes, vous le savez, mais en artiste

seulement et pour les admirer, pour proclamer leur mérite... C'est un original, ma chère, poursuit Dorothée ; il nous aime toutes en effet, mais d'un amour entièrement platonique. Ah ! il n'est pas dangereux. celui-là. Du reste, c'est l'homme le plus distingué, et d'une générosité qui va jusqu'à la prodigalité folle. On ne saurait l'en blâmer beaucoup, il est très-riche. C'est un ami de M. le comte de Tolly ; il se nomme Lucien de Vigné. Pour en finir sur ce chapitre, le vicomte de Vigné, c'est son titre, brûle de l'envie d'être présenté au marquis ainsi qu'à vous, et franchement je crois bien que c'est particulièrement pour vous.

– Ce qu'il désire est impossible, dit Emilie ; à part quelques jeunes gens artistes ou littérateurs que le marquis reçoit sans cérémonie, il ne veut voir personne. Notre position de fortune en est le motif ; nos revenus sont faibles, et nous avons besoin de la plus grande économie.

– Mais Lucien de Vigné est un artiste aussi, lui, et simple, sans façon ; c'est un grand amateur de vieux tableaux, d'assiettes, de plats fêlés, et de meubles du temps du roi Dagobert. Je crois même qu'il se mêle d'écrire. Sa fortune ne gêne rien. Il ne s'en prévaut jamais, et il s'en sert volontiers pour raffermir les positions chancelantes. Oh ! j'en suis sûre, ce serait une connaissance très-agréable pour le marquis ; et qui sait ? utile peut-être un jour.

– Jules serait sans doute très-honoré de cette connaissance ; mais, j'en suis certaine, il ne consentira pas à la faire. Il fuit le monde pour lui et pour moi. Il pense qu'il ne faut pas y avoir une position trop secondaire. Les amis qu'il voit appartiennent tous à la vie de garçon, et il m'a dit souvent qu'il n'en voulait pas d'autres. Je crois vraiment qu'il serait inutile d'insister.

– Je le regrette vivement, pour vous tous et surtout pour le vicomte, dit Dorothée visiblement contrariée ; et lui, si bon, si aimable, si généreux, il le regrettera beaucoup aussi ; mais, puisque vous le voulez, changeons de conversation.....

Il ne fut plus question du vicomte ; mais Dorothée pensa qu'un jour viendrait où, dans ce ménage si mystérieux et déjà dans la gêne, on serait bien aise de faire bon accueil au mulet chargé d'or de Philippe.....



## LE BILLET DOUX

C'était la fête d'Emilie.

Le marquis avait invité quelques jeunes gens, amis de la maison, tous grands admirateurs d'Emilie. Ils la croyaient légitimement unie à Jules, et respectaient leur bonheur.

M. Gourdon, l'un des familiers du logis, n'avait pas été oublié. Il était de ces gens dont on a besoin, et qu'on ne saurait délaier, quoique ne leur accordant pas une grande considération.

Il vint le premier. Il portait un énorme bouquet. Le marquis était absent.

Gourdon fut introduit par Juliette, à laquelle il mit dix francs dans la main. Il savait, dans l'occasion, être suffisamment généreux, et voulait se créer des intelligences dans la place, car il aimait Emilie passionnément, mais d'un amour un peu grossier, ressenti par les sens fougueux, plutôt que par l'âme attendrie. Gourdon ne croyait pas à la vertu des femmes ; il avait eu un assez grand nombre de bonnes fortunes, dues, non pas certainement à sa bonne mine, ni à sa distinction, mais à sa réputation d'homme riche ; et ces succès faciles lui avaient donné un peu de fatuité et beaucoup d'audace. Actif et énergique, il pensait qu'une femme pouvait s'attacher à lui, comme le lierre au chêne. L'amour-propre est ingénieux à se flatter. 11 voyait dans

sa force morale un équivalent à la beauté, et souvent il avait pris l'affabilité d'Emilie pour une disposition à accueillir son amour. D'après mille indices, il avait soupçonné qu'Emilie n'était pas véritablement marquise, et plusieurs fois, il avait risqué des déclarations équivoques, qui, n'ayant pas été comprises, n'avaient excité aucun ressentiment. Il eut enfin l'idée et l'audace de s'exprimer plus clairement dans une lettre qu'il avait glissée au milieu de son bouquet.

Emilie, prévenue par Juliette, vint au salon ; elle avait une toilette charmante, et Gourdon fut ravi.

– Madame, dit-il, je suis, croyez-le bien, votre ami le plus sincère, le plus ardent, – trop ardent peut-être, – et comme tel j'ai voulu me montrer le plus empressé à venir souhaiter votre fête. Recevez tous mes souhaits de bonheur. Si jamais de sombres nuages – de ceux que la fortune peut dissiper – venaient assombrir votre ciel, veuillez vous rappeler que vous avez en moi un ami tout prêt à les dissiper, un ami qui, malgré son extérieur modeste, vulgaire peut-être, aura le pouvoir et sera toujours heureux de vous être utile.

– Oh ! je sais combien est grande votre amitié pour Jules, et je vous en remercie vivement. Vous pouvez beaucoup, je le sais, et je suis bien heureuse de vos excellentes dispositions à notre égard.

Gourdon répondit : – Elles partent d'une âme trop sensible, malgré ma rudesse apparente. Avec un cœur ardent, et en présence de tant de charmes, l'amitié se transforme facilement en amour. Mais vous êtes aussi bonne que belle, et j'espère bien ne jamais vous offenser.

Emilie comprit à demi et eut presque peur ; elle se leva en disant :

– Vous m'excuserez, monsieur, si je vous laisse un moment seul ; Jules va venir. Il veut que nous offrions, à l'occasion de ma fête, un modeste dîner à tous ses amis, au nombre desquels vous êtes, et j'ai quelques ordres à donner.

– Vous vous éloignez déjà, madame !... Du moins votre image me restera, sans que rien puisse m'en distraire.

Emilie rêveuse se retira lentement, le bouquet de Gourdon à la main. Comme elle le regardait par contenance, elle aperçut le billet blanc parmi

les fleurs. Ses regards s'y attachèrent ; mais elle n'osa y toucher en présence de Gourdon, qui la suivait des yeux.

– Bon, dit-il, elle a vu mon billet.

Le billet contenait ces mots :

– « Je vous aime, madame, non pas seulement d'une vive amitié, mais malgré moi, du plus violent amour. Oh ! que je serais heureux, si vous me permettiez de vous le prouver en vous faisant une existence toute rayonnante de joie et de fête ; en vous consacrant une vie jusqu'à ce jour inutile ; en mettant à vos pieds une fortune – plus grande qu'on ne le pense – et qui ne saurait trop payer un pareil bonheur !

Votre admirateur passionné. »



## LES LACHES INSINUATIONS

Emilie n'avait pas encore refermé la porte de sa chambre que Jules entra dans le salon. Il courut serrer la main à Gourdon, en lui disant :

– Allons, vous êtes exact au rendez-vous de fête. Je vous en remercie.

Emilie, à la voix de Jules, resta comme indécise à la porte et écouta la conversation. Elle venait d'apprendre à tout craindre de Gourdon.

– Eli bien ! mon ami, dit Jules, comment vont nos opérations de Bourse ?

– Il faut bien en convenir, répondit Gourdon, elles vont mal ; il y a une baisse sur les valeurs que je vous ai fait prendre. Je crains de m'être

trompé ; cependant ne nous effrayons pas trop. Une réaction peut se produire ; malheureux aujourd'hui à la Bourse, heureux demain.... Ce qui m'inquiète davantage, c'est que l'histoire du portefeuille est à demi connue.

– Est-il possible ?

– Je vous en parle parce *qu'un bon averti en vaut deux*. On dit vaguement que le portefeuille a été trouvé par un homme du monde et qu'il s'en est servi pour rétablir ses affaires.

– Oh ! mon Dieu !

– Heureusement qu'on ne prononce aucun nom et que les preuves manquent. Mais il faut que quelqu'un ait parlé, nous ait trahis... Engler, peut-être.

– Impossible. Il en est incapable. Je ne connais pas de cœur plus noble... l'huissier plutôt.

– Oui, l'huissier peut-être... Cependant, Engler... Dé fiez- vous de ce jeune homme. Je l'ai suivi des yeux. Je suis sûr qu'il aime votre femme, et l'on ne sait pas jusqu'où...

Emilie ne voulut pas en entendre davantage ; elle rentra sans bruit chez elle, en se disant : « Oh ! que ce Gourdon est infâme. »

Elle n'avait pas bien compris l'histoire du portefeuille dont elle ne connaissait rien. Mais profondément blessée des insinuations de l'usurier, elle arracha le billet du milieu des fleurs, et le lut avec l'intention bien arrêtée de dévoiler le lâche Gourdon.

Les soupçons de celui-ci étaient sincères, mais bien mal fondés : la jalousie l'égarait. Emilie et Engler avaient beaucoup de sympathie l'un pour l'autre, mais, bien entendu, sans amour, et Gourdon avait mal vu... De là sa sortie contre Engler.

La conversation se poursuivit entre Jules et l'usurier.

– Oh ! pourquoi ne m'avez-vous pas laissé rembourser les funestes valeurs du portefeuille, quand nous le pouvions ? Maintenant j'éprouve de mortelles angoisses.

– La chance nous reviendra, j'en suis certain. Voici vos amis : chassons les idées sombres et ne nous occupons que du plaisir de fêter votre Emilie.



## LES INVITÉS

Les amis de Jules arrivèrent successivement. C'étaient, pour la plupart, de jeunes avocats, des artistes : peintres, musiciens, sculpteurs ; des littérateurs, romanciers ou poètes, car Jules aimait beaucoup la littérature et les arts qu'il cultivait même un peu. Il ne tirait aucune vanité de sa noblesse, dont il ne pouvait, du reste, soutenir l'éclat par sa fortune. Il s'était habitué à ne voir de véritable distinction que dans le mérite et le talent.

Emilie l'aidait admirablement à bien recevoir ses amis et à leur rendre sa maison agréable. Constamment gracieuse et bienveillante, familière sans manquer de dignité, elle était adorée de tous et accablée de dessins, de statuettes, de romances à elle dédiés, témoignages sincères d'estime, d'amitié et de reconnaissance pour son aimable accueil. Nous ne dirons rien de bien particulier sur le rôle, dans cette fête, des divers invités. Le propre des salons, c'est d'effacer toute originalité. L'esprit quelquefois s'y fait une place à part, mais presque jamais le caractère. Les habitués de ce qu'on appelle le monde ressemblent à ces cailloux qui, roulés pêle-mêle dans un fleuve, y arrondissent par le frottement leurs mutuelles aspérités, et ne conservent d'autres différences entre eux que celles résultant de la masse et de leurs couleurs variées.

Gourdon faisait bien un peu tache au milieu de ces jeunes gens, en qui brillaient l'intelligence et le savoir-vivre. Cependant il était fort bien mis, portait la cravate blanche, et ne manquait ni d'instruction, ni de verve, ni surtout de bon sens. Il se mêlait volontiers à la conversation et y tenait une place très-convenable. On disait bien quelquefois : « Comment diable le marquis s'est-il lié avec cet homme à la tournure lourde et vulgaire et à la position équivoque ! On le voit dans les divers quartiers de Paris avec des costumes tout différents les uns des autres. C'est un faiseur, qui a sans doute des affaires d'intérêt avec le marquis. – C'est un usurier, dit un sculpteur nommé André ; ne tombez jamais dans ses griffes. »

Il avait eu, quelques mois avant, des démêlés avec Gourdon pour de l'argent prêté et fort irrégulièrement remboursé. Gourdon l'avait poursuivi à outrance, et il en conservait du ressentiment.

On emprunte volontiers, mais l'on devrait rembourser avec le même empressement. En dépit de la loi, si l'emprunteur n'a pas été trop écorché, le rôle du prêteur n'a rien de déshonorant. L'emprunteur se grise quelquefois du succès espéré. Ce succès ne se réalise pas ; et quand l'échéance arrive, traînant à sa suite le cortège peu aimable des frais judiciaires, il se récrie et se montre injuste et violent.

Dans toute cette jeune société, on était poli pour Gourdon, mais un peu froid.

Le marquis avait fait venir de l'hôtel un dîner modeste, composé de peu de plats, mais qui devaient être copieusement arrosés.

D'un caractère léger et mobile, Jules oubliait vite les peines les plus vivement ressenties ainsi que de pressants embarras. Du reste, pour ce jour-là, il s'était promis de se livrer sans arrière-pensée au plaisir et à la gaieté.

## LES COUPLETS DE LA FETE

On souhaita la fête à Emilie ; chacun lui présenta, qui des fleurs, qui un dessin, ou quelque autre hommage. Elle fut très-gracieuse. On dîna, et tout

se passa au mieux.

Quand vint le dessert, on demanda à Engler s'il n'avait point fait de chanson pour la circonstance.

– Hélas ! non, dit-il ; j'ai craint que mes vers ne fussent trop indignes du sujet.

Ce fut une réclamation générale ; on avait compté sur lui, et, puisqu'il n'avait rien fait d'avance, il fallait qu'il improvisât une chanson pour la fête, avec un refrain que répéterait toute la société.

Engler eut beau s'en défendre, en accusant la paresse de son esprit ; on lui donna un crayon et du papier, et il fallut qu'il se mit à l'œuvre.

– Faites ce que vous pourrez, dit le marquis ; pour moi, je vais composer un refrain qui s'adaptera bien ou mal à votre chanson, mais que nous répéterons tous en chœur.

Emilie approuva la proposition. Aimable comme toujours, mais très-préoccupée de la fausse accusation de Gourdon contre Engler et de son insolent billet, Emilie songeait à en finir promptement avec lui, en lui ôtant tout espoir de réussir jamais.

Engler se mit à l'œuvre, en s'inspirant surtout de la position précaire d'Emilie, et bientôt il dit :

– Messieurs, voici ma chanson ; vous en excuserez la faiblesse. J'y mets un air au hasard, et vous en accompagnerez en chœur le refrain, qui est l'œuvre de Jules :

Le marquis nous appelle :  
Amis, dit-il, accourez tous ;  
Soudain, à tire d'aile,  
L'amitié vole au rendez-vous.  
Elle y trouve la grâce  
Et l'élégance et la bonté ;  
Chaque instant qu'on y passe  
Est par le cœur longtemps fêté.

– Très-bien, très-bien ! s'écrièrent les convives.

– Messieurs, dit Jules, voici maintenant mon refrain, un peu banal, je l'avoue :

Amis, à ce banquet oublions, dans la joie,  
Les vains calculs, le noir chagrin,

Tous les maux dont notre âme est trop souvent la proie.  
Noyons les peines dans le vin !

Et toute l'assemblée, dont les verres se remplirent, répéta gaiement le refrain.

Puis Engler reprit sa chanson.

Ici sont en partage  
Tous les biens chers à nos beaux jours ;  
Ici font bon ménage  
Le sage hymen et les amours.  
On y fête Emilie,  
En qui chacun trouve une sœur ;  
Et près d'elle on oublie  
Soucis amers, peines de cœur.

– Messieurs, s'écria le marquis, j'ai fait à mon refrain une variante qui ne s'applique pas mal au deuxième couplet d'Engler. Remplissez vos verres de nouveau, puis vous chanterez avec moi :

Chassons le vague ennui dont notre âme est remplie,  
Et les regrets, et le chagrin ;  
Ne songeons qu'au plaisir de fêter Emilie ;  
Noyons nos peines dans le vin !

Après le refrain, chanté par tous avec enthousiasme, Engler poursuivit :

Mais, ainsi qu'un nuage  
Vient du ciel assombrir l'azur,  
De même un jour l'orage  
Pourra pâlir son front si pur ;  
Et pour vœux, à sa fête,  
Nous disons tous, émus, charmés :  
Sois clémente, ô tempête !  
Et respecte ses jours aimés.

Puis le chœur :

Amis, à ce banquet, oublions dans la joie, etc.

– Ma foi, messieurs, dit Engler, quoique les pensées m'assaillissent en foule, voilà tout ce que mon esprit a pu me fournir.

Selon l'usage, en pareil cas, on trouva la chanson charmante. Elle fut répétée plusieurs fois, et le refrain loué particulièrement. Quel amphytrion n'a pas toujours beaucoup d'esprit ?



## LA GLACE ROMPUE

Les libations étaient abondantes, et Emilie, qui ne pouvait se refuser à en prendre une certaine part, y puisa la force nécessaire à son dessein de dévoiler Gourdon.

– Mille remerciements, dit-elle, pour le bon Engler que j’aime avec les sentiments d’une sœur ; mille remerciements à vous, messieurs, qui me montrez une affection qui m’est bien douce. Je n’excepte des témoignages de ma gratitude qu’une personne, un faux ami de Jules, qui m’a écrit l’insolent billet que voici.

Et en disant ces dernières paroles, Emilie fixait Gourdon, sur qui tous les regards se portèrent aussitôt.

Le marquis ramassa vivement le billet resté sur la table, il le lut, le froissa et le jeta violemment par terre ; puis il se leva, et, à l’imitation de Jules, tout le monde quitta la table.

Emilie comprit alors qu’elle avait fait une sottise. Elle courut à Jules pour le contenir ; mais il l’écarta doucement et dit à Gourdon qui, dans une attitude impassible, baissait cependant les yeux :

Je ne vous ferai point l’honneur de vous demander raison de cette offense.

Elle ne mérite que le mépris. Retirez-vous, misérable ! mais tremblez d’exciter de nouveau mon ressentiment.

– C’est à vous à trembler peut-être, répondit fièrement Gourdon.

– Sortez, sortez à l’instant, s’écria le marquis.

André, le sculpteur dont nous avons parlé, était particulièrement sous l’influence des libations du dîner. Poussé par la haine, il avait ramassé le billet et, après l’avoir lu, l’avait fait passer de main en main.

Perdant toute mesure, et pour faire chorus avec le marquis, il s’écria : – A la porte le faiseur, l’usurier, le suborneur !

Ce fut comme le signal d’un chef d’orchestre.

Tous les convives, encouragés par l’attitude de Jules et semblables à des écoliers en liberté, crièrent d’une seule voix : – A la porte le faiseur, le vampire, le suborneur !

Gourdon, en s’éloignant devant ce concert formidable, se retourna, et avec des regards pleins de raillerie haineuse, il dit, en imitant sans y songer, une phrase célèbre :

– Mon dédain est au-dessus de vos clameurs, vile engeance d’artistes, plats et rampants quand vous avez besoin d’un écu, lâches et insolents quand la fortune vous sourit !

– A la porte, à la porte ! lui répondit-on. Et lui répliqua : – Il y a ici quelqu’un qui payera pour tous.

Comme un loup assailli par la meute aboyante, il sortit lentement, assourdi du cri incessamment répété : A la porte le vampire, l’usurier, le suborneur !



# LE CALME APRÈS L'ORAGE

L'unanimité de la réprobation dont Gourdon avait été l'objet empêcha que cette scène n'assombrît trop la compagnie.

Emilie était heureuse d'être à jamais débarrassée de Gourdon, qui lui avait toujours été très-antipathique. Le marquis s'applaudissait de la modération qu'il avait montrée ; et l'excitation produite par le vin, de même que sa légèreté naturelle, l'empêchaient de calculer les suites que pouvait avoir sa rupture avec Gourdon.

Tous les invités se trouvaient à l'aise, comme débarrassés d'un faux frère, comme dégagés d'un alliage impur.

On dressa des tables d'écarté et une table de baccarat, et l'on se mit à jouer, mais un jeu très-modeste. Les artistes sont rarement de grands joueurs et n'ont guère d'argent à exposer. D'ailleurs le marquis donnait le bon-exemple, et Emilie avait recommandé beaucoup de modération. Engler et Emilie s'excusèrent de ne pas jouer et se mirent à causer à l'écart, sans que personne songeât à en tirer la moindre induction malveillante.

– Nous avons un ennemi de plus, dit Emilie ; mais aussi de bons amis pour nous soutenir. Je compte sur vous surtout, Engler ; Jules n'a pas, j'en suis sûre, d'ami plus sincère.

– Vous avez raison de compter sur mon affection fidèle, madame. J'aime véritablement Jules, et dès que je vous ai vue, j'ai éprouvé pour vous la plus vive sympathie ; il me semblait trouver une sœur. Je n'en ai été que plus peiné, je l'avoue, de l'imprudence que vous avez commise en dénonçant Gourdon. Le marquis est lié d'affaires avec lui, et je ne puis m'empêcher de redouter son ressentiment.

– Ce que vous dites est juste sans doute, Engler ; j'aurais peut-être mieux fait de me taire. Cependant, je ne sais si, pour notre repos à tous, l'amitié de Gourdon n'était pas à redouter plus que sa haine.

Engler ne répondit rien ; à quoi pouvait servir d'en dire davantage ? La conversation changea d'objet et l'on parla de choses indifférentes.

Le reste de la soirée se passa bien. On se disposa à se séparer vers minuit. Avant de congédier ses convives, Jules leur dit : Emilie et moi, nous avons un petit voyage à faire, d'ici à peu de jours, et Emilie vient de me dire qu'elle désirerait vivement nous rendre la petite fête charmante d'aujourd'hui, avant de partir. Voulez-vous venir passer la journée ici lundi prochain, c'est-à-dire dans trois jours ? Après déjeuner, nous ferons de la musique, nous jouerons ; nous emploierons le temps le plus agréablement possible. Ceux qui ne pourraient pas disposer de la journée entière, viendraient du moins pour le dîner.

On accepta avec force remerciements, puis l'on se sépara...



# LIVRE QUATRE

Le beau temps de la vie, me disait un vieil ami, est celui où l'on a le plus à souffrir des exigences et de la fourberie des femmes. Il voulait sans doute parler du temps où on les fréquente le plus. Il se trompait, selon moi. Nos jours les plus riants sont ceux où les femmes nous apparaissent toutes belles et pures comme des anges ; où l'on croit au règne des vertus privées et publiques ; où le vice et le crime ne nous semblent que de rares exceptions : c'est le temps des illusions, le printemps de la vie.

Cependant, dans la donnée du caractère de mon ami, son mot a quelque justesse. Célibataire, léger, indépendant, philosophe, peu susceptible de découragement et de désespoir, tous les coups, plus ou moins cruels, qu'il recevait de gracieuses mains, n'excitaient en lui que le sourire. S'il rencontrait une Dorothée, comme celle du livre précédent (et de telles Dorothées ne sont pas rares dans le monde), il prenait plaisir à suivre leurs trames, à observer leurs ruses, dût-il en être l'objectif.

Hélas ! je lui ai quelquefois ressemblé dans ma jeunesse, par la légèreté du moins... Cependant l'amour m'a souvent causé de véritables et noignantes douleurs.

Mais que sont les peines d'une affection brisée par l'infidélité d'une maîtresse ou la trahison d'un ami, auprès de celles qu'entraîne une position difficile et fausse, créée par les fautes commises ?

Ces mots nous ramènent à notre sujet. L'heure des plaisirs et des amours est passée. Voici venir les trahisons, les altercations violentes, l'intervention

de la police et des gendarmes, la prison, les juges et les geôliers : tout un monde nouveau et une succession de chagrins terribles.



## CURIOSITÉ BIENVEILLANTE

Le lundi suivant, tous les invités de Jules furent exacts au rendez-vous. On déjeuna gaiement en évitant de parler de Gourdon, afin de ne pas ramener des souvenirs pénibles ; on se mit ensuite au piano.

Emilie, très-bonne musicienne, fit entendre sa voix sympathique et charmante, puis on organisa quelques tables de jeu, mais en s'astreignant toujours à une grande modération.

De même qu'à la réunion précédente, Emilie et Engler, qui ne jouaient pas, se tinrent à l'écart et se mirent à causer.

Un repas agréable, où le bon vin a coulé abondamment, dispose toujours à la bienveillance et aux épanchements, et même fait naître plus de familiarité qu'à l'ordinaire. De sorte que, après quelques témoignages d'affection échangés entre Emilie et Engler, qui réellement ressentaient beaucoup d'amitié l'un pour l'autre, Emilie dit au poète :

– Vous êtes souvent mélancolique ; cela tient peut-être à vos travaux ordinaires ; ou plutôt, je le crois, à des peines de cœur anciennes ou récentes.

– Vous dites vrai, Madame. Oui, je souffre par le cœur. D’anciennes amours m’ont brouillé avec mon père ; ces peines tendent à disparaître, mais j’en éprouve de nouvelles, vivement ressenties.

– Racontez-moi, de grâce, votre histoire, si celà ne vous contrarie pas ; vous êtes bien sûr que j’y prendrai beaucoup d’intérêt. Jules m’a dit que vous n’aviez plus de relations avec votre famille.

– Je vais tout vous conter, Madame, cela soulagera ma douleur.

Ils rapprochèrent leurs deux fauteuils, et Engler fit le récit qui va suivre, pendant que Jules et ses amis se livraient aux émotions de l’écarté et du baccarat.



## LE PÈRE ET LE FILS RIVAUX

– J’avais perdu depuis nombre d’années ma mère, et j’étais sorti depuis peu de temps du collège. Je ne savais trop encore quelle carrière je suivrais ; mais je penchais beaucoup pour les lettres, quoique rarement elles donnent une existence bien assurée. Mon père, du reste, passait pour riche.

Je voyais souvent, dans une petite ville voisine de notre bourg, une cousine de ma mère. Fort belle et restée fille à cause de son peu de fortune, elle pouvait avoir cinq ou six ans de plus que moi. Un jeune homme s'éprend facilement d'une femme plus âgée que lui. Je devins passionnément amoureux de ma cousine et je le lui dis ; mais elle ne fit que rire de mon amour et me traita comme un grand enfant.

J'étais désolé ; et ce qui mit le comble à mon désespoir, c'est que j'appris que mon père aimait aussi ma cousine et était décidé à l'épouser.

La douleur extrême donne du courage, et j'allai trouver mon père. – J'ai appris, lui dis-je, que vous alliez vous remarier. Je n'ai pas le droit de vous faire aucune observation à cet égard ; mais des sentiments que je ne puis avouer me rendent très-pénible le choix que vous avez fait. Souffrez que je n'assiste pas à votre mariage. J'ai rêvé de me créer une existence indépendante à Paris ; je crois en avoir les moyens, permettez que je vous quitte. Je reviendrai auprès de vous quand la blessure de mon cœur sera guérie.

– Cher fils, répondit mon père, je devine votre mal. Il me serait bien doux, sans doute, d'y porter remède et pour le faire, aucun sacrifice ne me coûterait ; malheureusement, c'est trop tard. Je ne saurais m'expliquer ; mais ce qui pourrait vous rendre heureux, malgré des différences d'âge assez importantes, est d'une réalisation maintenant impossible. Plus tard vous vous rendrez compte de cela, et vous comprendrez, pour mon excuse, que les passions et les fautes sont de tous les âges. Je ne m'oppose donc point à votre résolution... Mais, avant de nous séparer, je vous dois compte de la fortune de votre mère, et je vais m'acquitter de ce devoir. Cette fortune n'était pas bien considérable, et je vous la remettrai tout entière, en vous donnant l'assurance qu'il ne vous sera jamais rien retranché des droits que vous avez sur la mienne.

Mon père me donna ensuite, avec des actes et comptes à l'appui, une soixantaine de mille francs, en m'engageant à ménager cette somme, qui ne pouvait me mener loin... Et bientôt, comme l'époque de son mariage approchait, nous nous séparâmes, non sans quelques larmes.

J'appris, plus tard, que mon père avait depuis longtemps de tendres relations avec ma cousine, et que, de leur amour, il était né une fille déjà grande à mon départ, et à laquelle, avant tout, mon père avait voulu donner son nom.

Je voyageai au loin pendant deux ans pour distraire ma douleur et en prodiguant trop mon capital ; puis je vins à Paris, et soit fausse honte, soit amour-propre blessé, crainte du ridicule, que sais-je ! je n'entretins aucune correspondance avec mon père. Je demandai, sous un nom d'emprunt, à la littérature, et particulièrement à la poésie, la gloire et la fortune qu'elle ne donne pas souvent.

Depuis dix ans, j'ai éprouvé à Paris bien des déceptions, bien des traverses ; j'y suis pauvre, et, malgré quelques travaux littéraires couronnés de succès, j'y vis sans gloire éclatante ; faute sans doute d'un talent hors ligne, et faute aussi, je le crois, de ce qu'on appelle le savoir-faire. Mais, du moins, mon cœur y est devenu libre. On n'aime qu'une fois dans la vie, dit-on. C'est, je crois, une grande erreur ; surtout si le mot s'applique à de certaines âmes. J'aime maintenant une jeune fille, un ange, que je serais trop heureux d'épouser. Mais, hélas ! j'ai peu d'espoir. Je crois cette jeune fille riche ; je la sais titrée, et je suis sans grand nom et sans fortune.

Emilie allait faire part à Engler des réflexions que lui suggérait son récit, quand la porte du salon s'ouvrit et donna entrée à un monsieur grave, en habit noir et bou tonné jusqu'au menton. Il était suivi d'hommes à l'aspect commun et sinistre, et tous portaient des insignes qui annonçaient l'apparition de la police.

Introduits par la bonne, qui semblait trembler, ils s'avancèrent dans le salon sans se découvrir.



## L'ARRESTATION

La vue de ces hommes, par je ne sais quel pressentiment, jeta l'effroi dans toute la compagnie. Leur entrée avait réellement quelque chose de mystérieux et de solennel.

Le marquis s'avança vivement.

– Que voulez-vous ? messieurs, leur dit-il.

– C'est vous qui êtes le marquis d'Algue ? dit le chef de la troupe.

– Oui, c'est moi.

– Au nom de la loi, je vous arrête.

– Vous m'arrêtez !

– Voici le mandat d'amener.

– Qu'ai-je fait ? Quel est mon crime ? dit le marquis.

– Vous avez trouvé un portefeuille contenant des valeurs, et vous en avez disposé, malgré la publicité donnée au nom du propriétaire de ces valeurs.

A ce coup, qui venait évidemment de Gourdon, le marquis resta foudroyé.

Emilie éperdue courut à lui et l'étreignit comme pour le défendre.

Mais le marquis se dégagea de ses bras.

– Suivez-nous, dit le chef de la bande.

- De grâce, faites venir une voiture, dit Jules, qui d'un mouvement de colère promptement réprimé avait passé à la résignation.
- Une voiture est en bas.

L'arrestation.



– *C'est vous qui êtes le marquis d'Algue,*

– *Oui c'est met.*

– *Au nom de la loi je vous arrête.*

– Adieu, chère Emilie ! dit le marquis. Engler, je vous la recommande.  
Adieu, messieurs, plaignez-moi, sans trop me mépriser.

Et il sortit, suivi des hommes de la justice.

Emilie était sans mouvement ; elle semblait clouée au fauteuil qu'avait quitté le marquis. Heureusement les larmes se firent jour ; elles coulèrent abondantes, et empêchèrent une crise fatale.

Les joueurs chuchotaient entre eux, se disant qu'il convenait de se retirer. Ils le firent poliment, et non comme des comparses de théâtre. S'approchant d'Emilie, ils lui prodiguèrent des paroles d'espérance, et après s'être excusés de se retirer si promptement par la crainte de la gêner dans un pareil moment, ils saluèrent respectueusement et sortirent.

Emilie n'avait pu répondre que par un faible et douloureux sourire et une inclination de tête. Elle fit signe à Engler de rester, et quand ils furent seuls :

– Oh ! je vous en prie, courez ; sachez où Jules est conduit ; rapportez-moi de ses nouvelles, et vous me direz ensuite ce qu'il y a de mieux à faire.

– Comptez sur moi, madame ; et Engler sortit à l'instant.

Alors vint Juliette qui, bonne fille, donna à sa maîtresse les consolations que lui suggérait sa pitié ; mais Emilie ne l'écoutait pas et continuait à fondre en larmes.



# LES CONSOLATIONS PERFIDES

Le bruit d'un malheur est prompt à se répandre. A peine Engler était-il sorti de la maison que Dorothée y entra : elle monta rapidement chez le marquis et alla droit à Emilie.

– Que viens-je d'apprendre ? dit-elle ; le marquis a été arrêté pour avoir trouvé un portefeuille et ne ravoit pas rendu ! Quel grand crime y a-t-il à cela ? Il l'aurait rendu plus tard. Dans tous les cas, la peine ne saurait être forte. Il ne faut pas vous désoler ; il vous reste des amis qui ne vous abandonneront pas.

– Hélas ! dit Emilie, ce pauvre Jules pourra-t-il survivre à son déshonneur ? Je le connais, et je tremble qu'il ne s'abandonne à quelque fatale détermination. Oh ! mon Dieu, quel malheur ! quel malheur !

– Le marquis est aimable. Il vous aimait beaucoup et je comprends votre douleur. Cependant quel caractère ! comme il était sombre parfois ! un véritable Hamlet ! L'existence devait être bien souvent triste et pénible pour vous, qui ne devriez marcher que sur des fleurs.

– J'étais heureuse, parfaitement heureuse ; et je ne demande au ciel que la continuation de ce bonheur, qui est peut-être à jamais perdu pour moi.

– Ne désespérez pas... Je connais quelqu'un, ajouta Dorothée enhardie par la circonstance, un homme jeune encore, riche, très-aimable, qui mettrait, sur un seul mot de vous, toute sa fortune à vos pieds, et qui serait le plus heureux des hommes, s'il pouvait vous rendre le repos et le bonheur. Ne vous ai-je pas déjà parlé de lui, du vicomte de Vigné, ne vous ai-je pas fait connaître sa grande fortune, vanté sa générosité, sa délicatesse ? Oh ! vos peines seraient vite finies...

– Je ne saurais rien recevoir que de Jules. De grâce, laissez-moi à ma douleur, et cessez de me parler de choses qui ne pourraient que l'accroître.

Dorothée comprit que ce n'était pas le moment de poursuivre ses insinuations. Elle s'éloigna, mais avec l'intention de revenir bientôt à la

charge.

Nous allons suivre Jules, que le commissaire de police a conduit chez le juge d'instruction.



## LE JUGE D'INSTRUCTION

Le marquis fut introduit dans le cabinet du magistrat par le commissaire de police, qui se retira ensuite dans une pièce voisine.

Le juge d'instruction était un homme de quarante ans environ, bien de figure, d'une taille élevée, et droite jusqu'à la raideur. Il devait être très-gracieux dans un salon : là, chacun se transforme ; mais dans son cabinet, sa figure exprimait la sévérité, avec un peu d'orgueil natif, compliqué de l'orgueil du juge.

Il avait de l'ambition et faisait volontiers preuve de grand zèle.

Le vent n'était pas alors à l'aristocratie de naissance. On montrait peu de sympathie pour la vieille noblesse, dédaignée à l'égal des supériorités intellectuelles. Le dévoilement aveugle, fils de l'ambition, était seul en grande faveur.

Cependant l'aspect distingué du marquis obligea le juge à un peu de politesse.

– Asseyez-vous, monsieur, lui dit-il, en montrant un fauteuil, et non l’escabeau de bois à l’usage des inculpés.

Après quelques informations d’usage sur les noms, l’âge, la condition sociale, le lieu de naissance du marquis, dont les réponses furent immédiatement transcrites sur un registre, le juge l’interrogea sur le fait incriminé.

– Dans une rue de Paris, le..... vous avez trouvé un portefeuille et avez sur le champ fait usage des valeurs qu’il contenait ?

– Ce n’est point moi qui ai fait cela. C’est un faux ami ; celui qui m’a dénoncé sans doute : on allait saisir chez moi, il s’est trouvé là ; il a vu les valeurs étalées sur un meuble et il s’en est servi pour payer l’huissier.

– Vous pouviez intervenir.

– J’étais dans un trouble extrême. Absorbé dans ma douleur et presque étranger à ce qui se passait, je n’ai rien vu d’abord ; et quand, revenu à moi, j’ai voulu ou plutôt pu parler, l’acte était consommé.

– Votre intervention négative est venue tard ; sincèrement exprimée, elle pouvait être encore efficace.

Le marquis baissa les yeux et se tut.

– Plus tard vous vous êtes servi du reste des valeurs pour des opérations de bourse, et alors que vous connaissiez le nom du propriétaire du portefeuille.

– J’ignorais ce nom quand les opérations de bourse ont commencé. Ce fut, je crois, le même jour que le paiement de l’huissier. Du reste, je n’ai consenti à ces opérations, qui m’étaient présentées par le même faux ami comme tout à fait sûres, et je ne les ai poursuivies que dans l’espoir bien arrêté de rembourser la totalité des valeurs du portefeuille.

– L’enfer est pavé de bonnes intentions, répondit le magistrat.

L’interrogatoire se prolongea encore un peu ; puis le juge appela le commissaire de police ; et lui dit froidement : Emmenez monsieur à Mazas ; voici le mandat de dépôt, allez. Il se remit ensuite à écrire.

Et le pauvre marquis, plus accablé que jamais, remonta dans la fatale voiture.

# A MAZAS

La voiture se rendit dans la .rue de Lyon, s'arrêta près du chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée ; et le marquis ayant alors regardé par la portière, vit un vaste bâtiment, entouré d'un chemin de ronde et de hautes murailles, le tout d'un aspect sombre et menaçant.

On passa sous une sorte de tunnel, puis on mit pied à terre, et Jules, qui entendit se refermer derrière lui d'énormes grilles ne put s'empêcher de répéter ce vers du Dante :

*Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate.*

Après avoir traversé la cour où se tient le poste, on entra dans le premier bâtiment où se trouvent le greffe et le logement du directeur. Le marquis eut alors à décliner son nom, son âge et sa demeure, et le tout fut inscrit sur le livre des prévenus, puis Jules fut remis aux mains d'un guichetier. L'agent du directeur, par une bizarrerie du sort, se trouvait être un amateur poète, aux sentiments généreux et élevés, et dont la figure vive et franche contrastait avec ses tristes fonctions et l'horreur du lieu ; il avait remarqué l'air de distinction du prisonnier, le titre qui accompagnait son nom, et il le recommanda par quelques mots chaleureux au porte-clefs.

Jules et son guide traversèrent une nouvelle cour, passèrent de nouvelles grilles et, entrant dans l'immense prison par le guichet central, arrivèrent à un rond-point qui est le noyau d'une vaste demi-lune, où, semblables aux branches d'un éventail ouvert, se trouvent les couloirs sur lesquels donnent les préaux.

Ces parties diverses du système cellulaire de Mazas forment trois étages, disposés comme les loges d'un théâtre, et que, d'un coup d'œil, parti du rond point, on peut embrasser tout entières.

Là, veillent nuit et jour les guichetiers de garde.

Dans l'un des couloirs, un verrou fut tiré, et le marquis entra dans sa cellule.

C'était une chambre de quatre mètres de long sur deux de large, blanchie à la chaux et qui recevait son jour pâle d'une fenêtre d'un demi-mètre de largeur, et que protégeaient de solides barreaux.

Le mobilier s'y composait d'un lit de fer garni de son matelas, et se relevant le jour pour ne servir que la nuit ; d'une table fixée au mur, d'un escabeau et d'un siège d'aisance inodore, qui, par un nouveau système emprunté à l'Amérique, sert en même temps de ventilateur.

Le porte-clef, docile aux recommandations de l'agent, et d'ailleurs assez bavard de sa nature, ce qui l'avait compromis quelquefois, tout en abaissant le lit accroché à la muraille et en l'arrangeant avec soin, risqua un petit speech familier sur le mérite de la cellule.

– Vous le voyez, monsieur, vous n'avez pas à vous plaindre. Cette cellule est l'une des meilleures de la maison. Plus d'un personnage illustre y a été enfermé. Le général Lamoricière, lors des événements de 1852, y a fait un séjour et s'y trouvait fort bien ; d'autres généraux l'ont habitée ; c'est presque une cellule historique. L'agent, voyant en vous un homme distingué, vous l'a fait donner de préférence, et comme vous devez avoir en poche de quoi vous faire servir, vous n'y ferez pas trop mauvaise chère. De plus, pour votre bonne digestion et pour vous distraire, vous jouirez d'une heure de promenade après chaque repas, dans un préau superbe, de trois mètres carrés et d'où l'on voit un petit bout du ciel. En outre, vous aurez, pour, chasser l'ennui, des livres qu'on vous donnera sur votre demande. Oh ! vous serez très-bien ici et vous n'en sortirez pas sans regrets.

Le marquis ne répondit rien, il remit une pièce d'argent à son cicerone pour le remercier de sa peine et de sa harangue ; puis le guichetier se retira, en marchant à reculons, par une habitude qu'a suggérée la prudence.

Dès que le marquis fut seul, il s'assit sur son escabeau et fondit en larmes. Ces larmes le soulagèrent un peu et écartèrent les idées de suicide qui germaient déjà dans son esprit. Il se mit à penser à Emilie, qui certainement ne l'abandonnerait pas. L'amitié eut son tour ; Engler était un de ces amis sur qui l'on peut compter.

Le marquis rêva ainsi longtemps, à la clarté d'un bec de gaz, puis il se coucha dans son triste lit.

A cinq heures du matin (on était dans la belle saison), le verrou de la porte fut tiré, pour donner entrée-au porte-clefs. Jules se leva et sa chambre fut mise. en ordre par son gardien, moyennant une rétribution journalière à laquelle il avait acquiescé : puis, comme adoucissement au système cellulaire, la porte fut laissée entrouverte et maintenue telle sans inconvénients, à l'aide d'une chaînette qui en barrait l'entrée, ce qui permit au prisonnier d'assister un peu au mouvement de la galerie. Plus tard, le déjeuner frugal qu'il demanda lui fut apporté de la cantine.



## LE POÈTE D'OPÉRA COMIQUE

Le jour suivant, le marquis reçut une visite ; celle de l'employé qui travaillait au greffe de la prison.

C'était un homme de 28 à 29 ans, d'un tempérament sanguin, bien de figure, au front élevé, à l'air exalté. Il avait la vivacité parisienne et ses paroles coulaient de source.

– Monsieur le marquis, avec l'autorisation de M. le Directeur, je viens vous voir. Permettez-moi de vous serrer la main. J'ai su par le Commissaire de police de quoi vous accuse une dénonciation dictée par la haine : vous avez trouvé des valeurs, que vous comptiez rendre, mais on ne vous en a pas laissé le temps. Il n'y a rien de bien grave là-dedans. On m'a dit aussi

que vous étiez un ami des lettres et des arts ; une sorte de Mécène très-accueillant, c'est ce qui m'a engagé à venir vous saluer dans votre triste demeure.

– Monsieur, je vous remercie de votre bienveillance à mon égard, répondit Jules.

– Monsieur le marquis, nous sommes trop heureux quand nous rencontrons à Mazas quelqu'un digne de sympathie, et avec qui nous puissions causer de ce que nous aimons beaucoup nous-même : les lettres et les arts... Monsieur, vous voyez en moi un poète d'opéra-comique ; en d'autres termes, un librettiste. J'ai déjà terminé plusieurs pièces, prose et vers. Mais si vous saviez à quelles tribulations nous condamnent ces maudits musiciens, auxquels le genre que nous avons choisi nous force de recourir ! Pour la plupart, impuissants et orgueilleux, ils se figurent qu'à eux seuls peut être attribué le mérite d'un opéra.

J'ai beau leur dire : Ecrivez-moi de la musique bonne ou mauvaise, cela m'est égal, je me charge d'enlever à moi seul le public par l'intérêt du drame et le charme des vers. Rien n'y fait ; ces messieurs, paresseux par-dessus tout, ne travaillent point, me font bouillir d'impatience, ou bien me cherchent mille chicanes sur la facture de mes vers qui ne vont pas à leur musique, assurent-t-ils.

Cependant ne peut-on pas dire de la musique ce qu'on a dit de la rime :

La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.

Tenez, monsieur le marquis, si vous voulez bien me le permettre, je vous lirai quelques fragments de mon dernier opéra ; vous en serez ravi et vous ne comprendrez pas que les musiciens puissent me faire défaut.

– Je serais charmé d'entendre les fragments dont vous me parlez ; j'en ai bonne opinion par avance et cela me distraira de mes ennuis.

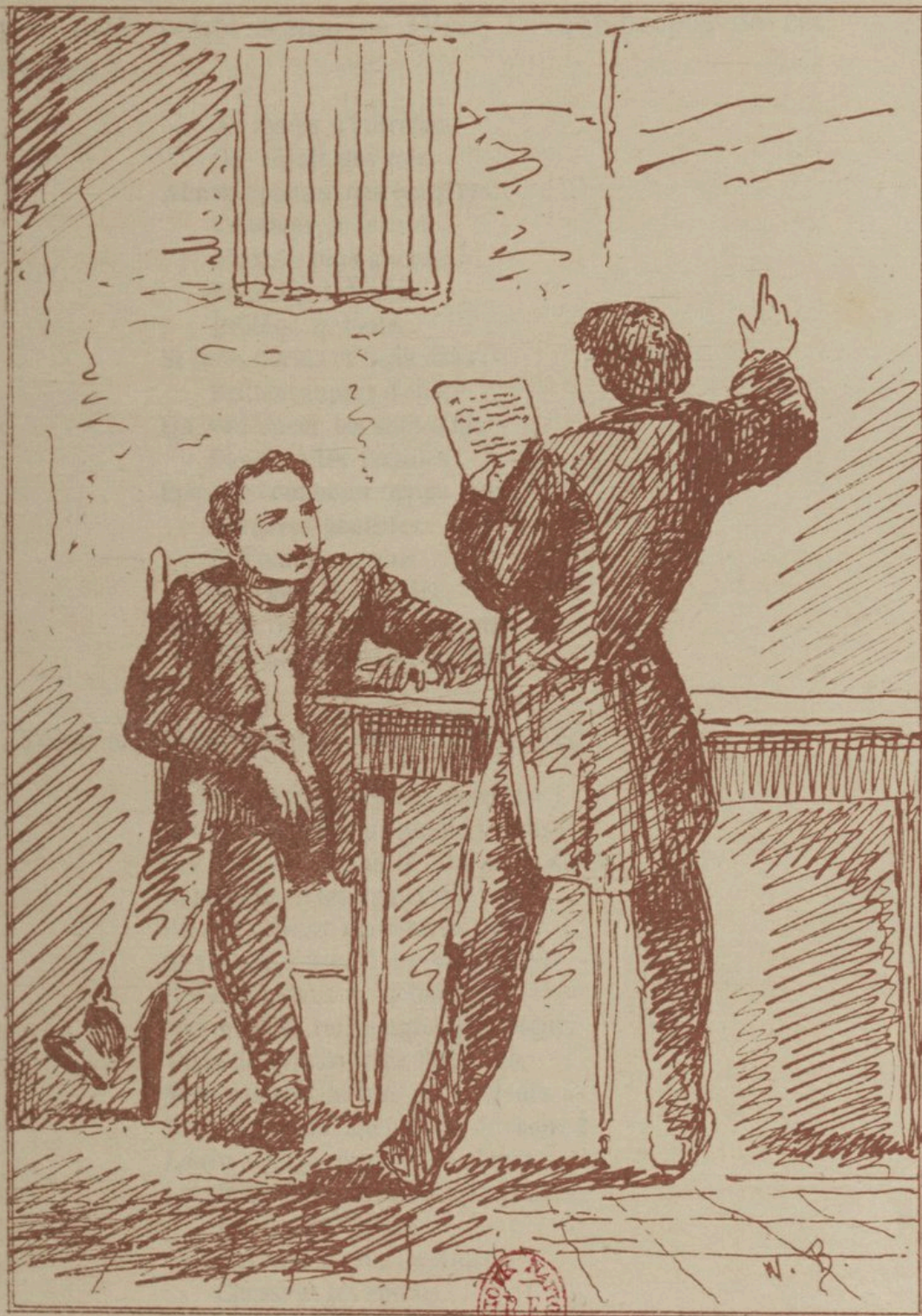
– Je vais chercher mon manuscrit, dit le poète plein de joie, et, j'en suis certain, vous m'applaudirez de toutes vos forces.

En effet, il revint bientôt son manuscrit à la main, et le marquis dut en entendre la lecture entière, interrompue seulement par les exclamations de l'auteur sur le mérite des situations, la vivacité du dialogue et la perfection des couplets.

Nous n'imposerons pas la même fatigue au lecteur, nous citerons seulement quelques vers du libretto, pour justifier un peu l'excès d'amour-propre du poète ; car ces vers ne nous semblent nullement mauvais.

Nous prenons l'échantillon au hasard. Il est tiré du manuscrit que Paul Beaucourt a fait rechercher longtemps après cette petite scène. – (Voir l'avant-propos de cet ouvrage.)

Le poète d'opéra-comique.



*Il revint bientôt son manuscrit a la main, et le marquis  
dut entendre la lecture entière.*

Au temps d'autrefois  
On voyait des rois,  
Aimer, épouser des bergères.  
Ce temps, je le crois,  
N'existe plus guères ;  
Pourtant si Plutus  
Protège la belle,  
Si bons florins et bons écus  
Brillent auprès d'elle,  
On voit encor les nobles fils  
Des grandes familles  
Epouser comme au temps jadis  
Bergères gentilles :  
Et l'amour parfois  
Fait aussi connaître,  
Avec les traits de son carquois,  
Que nul n'est son maître.

Voici encore quelques vers du *libretto* :

Eh ! que m'importe une couronne !  
Je suis trop heureux quand je bois !  
Les grandeurs que le vin nous donne  
Nous rendent les égaux des rois.  
Un conquérant cherche la gloire  
Et verse des flots d'un sang pur ;  
Il s'exalte dans la victoire,  
Son nom de roi, longtemps obscur,  
Vivra désormais dans l'histoire.  
Mais près de lui que de douleurs !  
N'aurait-il pas mieux fait de boire ?  
Le vin n'engendre pas de pleurs ;  
Le vin de Nuits nous rend meilleurs.  
Fi, fi de la gloire !  
Les vieux-crus de Nuits  
Chassent les ennuis.

– Eh bien, monsieur le marquis, s'écria le poète quand il eut fini sa lecture, pouvez -vous croire maintenant que ces stupides musiciens m'ont créé constamment mille obstacles ; eux, qui n'étaient après tout que des artistes de deuxième ou troisième ordre ; car je n'osais pas m'attaquer aux grands compositeurs, qui m'auraient mieux apprécié sans doute que ces croque-notes qui me barrent le chemin.

Un jour cependant, par extraordinaire, j'avais mis la main sur un musicien doué d'un peu plus de génie et que l'amour de la gloire semblait stimuler. L'ouverture de l'un de mes opéras était déjà faite et quelques morceaux de chant étaient avancés ; je croyais toucher au port, c'est-à-dire à la gloire et à la fortune...

Arrive un homme riche, faiseur de vers comme moi, mais non pas de vers à ma façon, un rimailleur enfin ; il entend mon ouverture, dans une audition particulière ; il l'achète pour l'une de ses œuvres, ainsi que les morceaux ébauchés, puis il fait un marché avec le musicien pour le complément de son opéra ; et me voilà renvoyé aux calendes grecques.

Ah ! monsieur le marquis, si j'en avais le temps, j'apprendrais la composition musicale et je ferais mes opéras à moi tout seul, poème et musique, et l'on verrait alors surgir des chefs-d'œuvre, comme vous n'en avez jamais entendus.

Le marquis eut beaucoup de peine à réprimer le sourire que faisait naître la confiance du poète. Par politesse il lui donna vivement l'espérance qu'il finirait par trouver un compositeur d'une ardeur égale à la sienne et capable d'apprécier des œuvres d'un véritable mérite.

Il reçut plusieurs fois la même visite (toujours avec l'autorisation du directeur), et souvent Jules fut arraché à sa mélancolie par le travers poétique de l'excentrique employé.



Une visite à Mazas.

# VISITES A MAZAS

Emilie sut bientôt par Engler que Jules dénoncé par Gourd on avait été enfermé à Mazas.

Pleine de douleur d'être la cause indirecte de ce funeste événement, elle courut le plus vite possible à la prison.

Deux fois par semaine à Mazas, les détenus peuvent recevoir la visite de leurs parents et de leurs amis.

Le visiteur et le visité sont dans deux cellules, séparées par un couloir où se place le surveillant ; tenus ainsi à distance, ils ne peuvent se voir et se parler qu'à travers les mailles serrées d'un treillage en fer, que nulle main amie ne peut traverser pour adoucir par son étreinte la douleur du détenu.

En dépit de tous ces obstacles, Emilie accablait son Jules de marques d'affection, l'exhortait au courage et le flattait d'espérances que le marquis ne partageait pas toujours.

Elle restait auprès de lui tout le temps réglementaire qui leur était accordé.

Engler aussi venait visiter son ami et s'efforçait de le préparer à une lutte énergique.

Rentré dans sa cellule, après ces visites pleines de charme, le marquis retombait dans le découragement. Il roulait dans sa tête de sinistres projets. Cependant l'amour d'Emilie le rattachait encore à la vie.

– Ah ! se disait-il, si je sortais avec bonheur de cette déplorable affaire, nous pourrions fuir ensemble, passer à l'étranger, y vivre heureux en travaillant. Avec Emilie toute misère me serait supportable.

Il écrivit à un avocat de ses amis, fit remettre, selon l'usage, la lettre toute ouverte au directeur et bientôt son ami vint le voir.

Mis au courant de toute l'histoire du portefeuille, l'avocat lui promit de le défendre vigoureusement, mais sans lui cacher que l'affaire était scabreuse

et qu'ils auraient quelque peine à éviter une condamnation... légère, du moins, selon toute probabilité.

Et le pauvre marquis, qui se voyait déshonoré, retombait dans ses idées de suicide.



## L'AVOCAT POLITIQUE

L'homme propose et le sort dispose. L'avocat de Jules, chargé d'une cause importante en province, dut subitement quitter Paris. Avant de partir, il écrivit à Jules et lui proposa, pour le remplacer, un de ses amis. C'est un avocat distingué et très-énergique, dit-il. Il vous connaît, ayez confiance en lui ; il vous défendra bien.

Jules écrivit à ce nouvel avocat. Celui-ci s'empressa de venir à Mazas et prit connaissance de l'affaire.

C'était un homme jeune encore, à la figure pâle, aux yeux ardents, parlant avec vivacité et abondance, et peut-être, quoique rêvant d'un grand avenir, aimant un peu trop à parler. Il ne tenait guère compte du proverbe : *Le silence est d'or.*

– Monsieur le marquis, dit-il, j'ai l'honneur de vous connaître, vous n'êtes aristocrate que de nom. Vous avez inspiré à mon ami une affection

sincère, et moi qui viens de vous entendre, je ne puis m'empêcher de m'intéresser vivement à vous, et par suite de vous parler franchement.

– Je vous remercie beaucoup de vos bons sentiments, répondit Jules tout inquiet ; mais de grâce où voulez-vous en venir, par ce préambule ?

– A vous faire comprendre pourquoi je ne puis me charger de votre cause. – Vous ne pouvez vous en charger ! – Non ; dans votre intérêt. –

Comment cela ? – Je suis un avocat politique ; en d'autres termes, je me charge trop souvent de causes politiques. – Qu'importe ? dit Jules.

– Voilà ce qui arrive. Je défends habituellement mes clients avec beaucoup de véhémence ; loin d'atténuer leurs torts, je les accentue davantage, en montrant ces clients en guerre ouverte avec la société, telle que nos lois l'ont faite. Je ne ménage pas les insinuations et les épithètes désagréables au pouvoir et je fais comprendre que ceux que je défends ont accepté la noble mission de le renverser et de faire triompher un jour la sainte cause du peuple et de la liberté. S'il y a des témoins dans l'affaire, je les éreinte, j'en fais des misérables : tout cela me met assez mal avec les juges qui, prévenus contre moi et contre les accusés mal défendus, montrent ordinairement beaucoup de sévérité à l'égard de mes clients.

– Vous leur rendez là un triste service. – C'est vrai ; mais cela me servira dans l'avenir. – Et comment ?

– Le voici. Le gouvernement que nous avons doit infailliblement tomber ; ce qui est imposé par la force, ce qui est contraire à l'intérêt du pays, ne saurait avoir une longue durée. Il tombera bientôt ; et moi que mon passé aura mis en évidence, qui aurai un nom ; moi chéri du peuple, je me trouverai sous sa main pour occuper les plus hautes fonctions de l'Etat. Comprenez-vous mes grandeurs futures, monsieur le marquis ?... Et même, avant la réalisation de ces rêves brillants, ne puis-je pas être nommé député, en attendant mieux ? Oh ! la faveur du peuple mène à tout.

– Ainsi, vous ne défendez vos clients qu'avec des préoccupations personnelles.

– J'en conviens, monsieur le marquis, et voilà pourquoi je ne veux pas me charger de votre cause, que mon individualité compromettrait. Que voulez-vous ? je suis ambitieux. Je ressemble à ces journalistes qui écrivent

sans conviction les articles les plus violents, afin de se mettre en faveur auprès de la vile multitude, à qui le suffrage universel a réellement donné le pouvoir.

L'entretien se prolongea encore quelques instants ; puis, Jules n'ayant pas insisté pour que l'avocat politique gardât la cause, celui-ci se retira et deux jours après, avec l'aide d'Engler, le marquis fit choix d'un autre avocat, moins exclusif... et plus consciencieux.

## A LA CONCIERGERIE

Emilie renseignée par Engler, et dont l'amour soutenait le courage, avait vu plusieurs fois le juge chargé d'instruire l'affaire du marquis, et en avait obtenu qu'une prompte solution lui serait donnée.

Une femme belle, distinguée comme Emilie, et parée d'un titre, qu'on lui donnait plutôt qu'elle ne le prenait, devait facilement obtenir tout ce qu'il était possible d'accorder. Le juge, jeune encore, fut même un instant sous le charme ; mais un ambitieux connaît peu les faiblesses du cœur, et Emilie n'obtint guère personnellement qu'une froide admiration.

Du moins, il résulta de ses démarches que le marquis fut promptement transféré de Mazas à la Conciergerie, et même qu'il y fut suivi de quelques mots de recommandation. On sait que la Conciergerie est placée sous l'aile droite du palais de Justice, et se prolonge jusqu'au quai de l'Horloge sous les deux tours appelées Montgomery et César.

Le directeur lui fit donner une cellule relativement bonne. Elle était garnie d'un mobilier à peu près semblable à celui de Mazas.

Arrivé le samedi à la prison, il entendit la messe le dimanche dans la chapelle dont avait fait partie la vaste chambre où les Girondins firent leur dernier repas, et qui retentit de leurs chants patriotiques la veille de leur mort glorieuse.

Pour rentrer dans sa cellule, le marquis eut à traverser le couloir obscur qui dessert, à droite et à gauche, les cachots où furent renfermées les plus

illustres victimes de la Révolution. Ce couloir, à l'époque fatale dont nous parlons, conduisait au tribunal révolutionnaire.

Marie-Antoinette, madame Elisabeth, Charlotte Corday, madame Roland, les Girondins, Bailly, une foule d'autres personnages historiques ont foulé les dalles de ce couloir humide qu'on pouvait appeler le chemin de la mort.

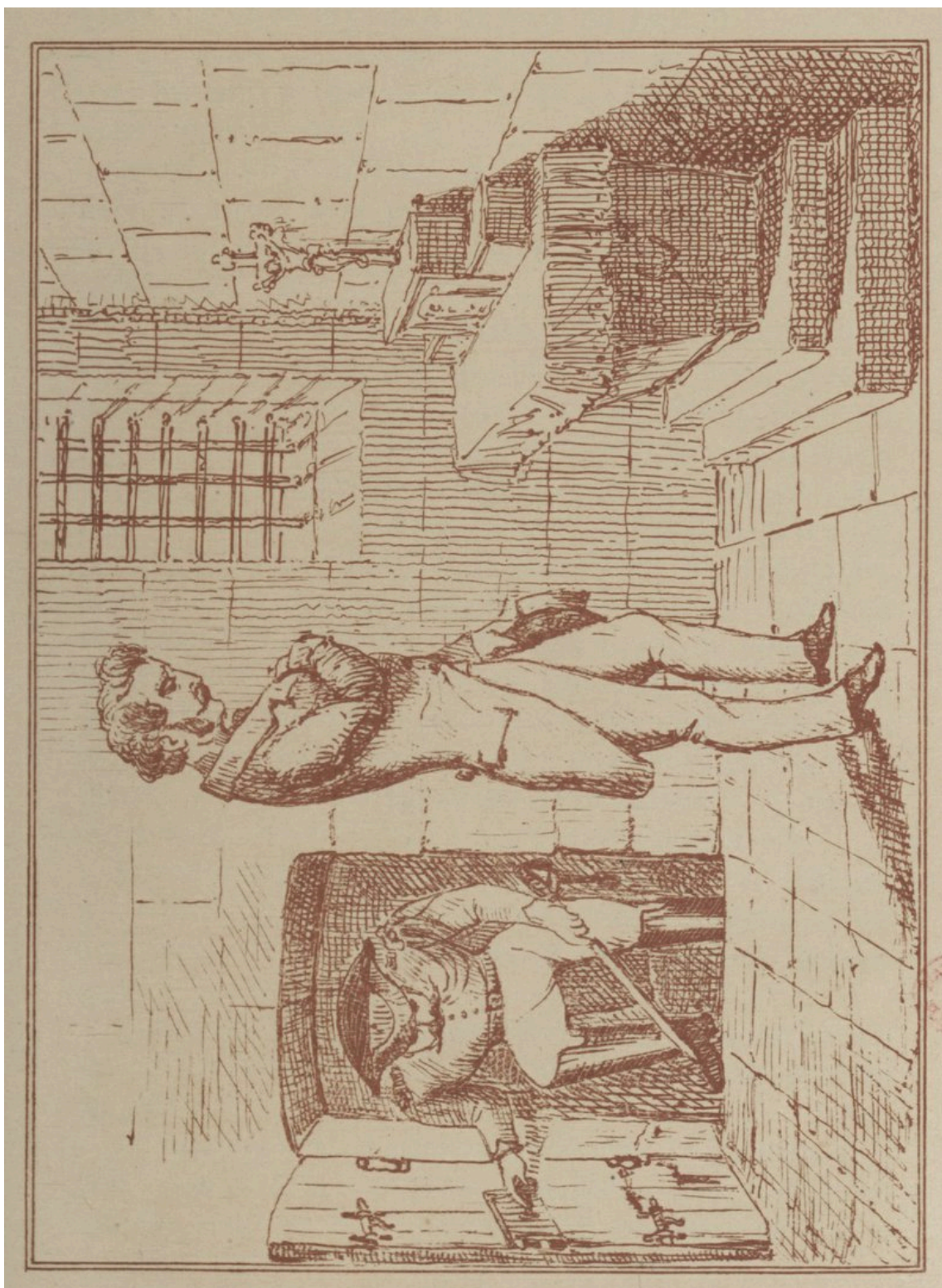
Le marquis, par la pensée, se reporta à ces temps horribles, et oublia sa triste position pour ne songer qu'à des malheurs bien autrement cruels.

Le lendemain, plein de ces souvenirs, il supplia son gardien de demander pour lui la permission de visiter le cachot qu'avait occupé l'infortunée Marie – Antoinette ; et comme le marquis avait été l'objet d'une recommandation particulière, le directeur céda à ses désirs, et confia à un gendarme la mission de conduire Jules à la chambre de la reine martyre.

Ce cachot existe encore à peu près tel qu'il était en 93, sauf un monument expiatoire que la Restauration y a fait élever. On y entre par une porte basse, qui dut obliger la reine à se courber pour y passer. Une haute fenêtre, armée de barreaux et grillée, éclaire ce cachot tant bien que mal. La serrure énorme, les verroux qui garnissent la porte sont du temps.

Deux tableaux y ont été placés, et représentent des scènes relatives au séjour que la malheureuse reine y a fait. Ils ont fortement poussé au noir, par le manque de clarté, sans doute.

Une longue inscription latine est gravée sur l'autel qui forme le monument expiatoire. Le marquis, après quelques instants d'une douloureuse contemplation, s'agenouilla, et ne put retenir ses larmes, en songeant à des souffrances qu'il n'avait jamais si bien comprises. Puis, il fit un retour sur lui-même, et pria avec ferveur.



A la conciergerie. *Le tombeau de Marie Antoinette.*

Marie-Antoinette était pour lui une martyre, une sainte qui le voyait et le jugeait du haut du ciel. Il la supplia, elle qui avait tant souffert, d'implorer le Tout-Puissant pour lui faire pardonner ses fautes, et de le protéger dans sa misérable position

Quand il se fut relevé, son cicérone] qui causait volontiers et aimait à se parer de son érudition acquise au greffe, lui donna quelques détails sur ce qu'était ce cachot en 93.

– Monsieur, dit le gendarme, avec un accent alsacien très-prononcé, du temps de cette pauvre reine que je plains de tout mon cœur, car elle était, dit-on, belle et bonne, ce cachot, qui n'est pas très-grand, était alors éclairé par deux fenêtres, dont l'une est murée à présent. Il avait été divisé en deux parties ; un paravent les séparait ; du côté de la reine, il y avait un lit, une table, deux chaises, et voilà tout. De l'autre côté du paravent, se tenaient les gardiens. On en a fait, dit-on, un tableau, et il s'y trouve un gendarme qui joue aux cartes avec un geôlier ; ce gendarme devait bien souffrir : car, dans notre arme, on est généralement juste, humain et galant. Enfermer ici une belle reine qui avait occupé le trône de France, et n'avoir aucune sorte d'égards pour elle !

Voyez-vous cette pauvre reine assise, sur son lit et. les yeux pleins de larmes, ravaudant ses bas, les seuls qu'on lui eût laissés !... L'oublier ici de long jours et la faire mourir après !

Non, monsieur, je n'approuverai jamais cela, et jamais on ne me fera croire que cela fût nécessaire au salut de la patrie.

Le marquis prit la main du gendarme et la serra avec force. On lui avait laissé son argent de poche, et il glissa un écu dans la main du cicérone qui, sans mot dire, leva son tricorne en manière de remerciements.

Lorsqu'ils furent rentrés dans le couloir obscur, le gendarme dit au geôlier qui était resté à la porte : faites donc voir à monsieur le cachot du fameux Robespierre. Cet homme qui n'était pas très-tendre, dit-on, fit beaucoup parler de lui dans son temps, et l'on demande souvent à visiter son cachot.

Le geôlier fut complaisant, et il ouvrit la lourde porte de la dernière demeure de Robespierre.

Ce cachot sombre, étroit, était encore plus horrible que celui de la reine, et le gendarme, reprenant son rôle de cicérone, dit à Jules : M. de Robespierre, car il était noble, assure-t-on, fut apporté ici tout sanglant. Il s'était brisé une partie de la mâchoire d'un coup de pistolet, et avait la tête tout entourée de linges ; mais comme il avait été sans pitié pour les autres, on fut sans pitié pour lui. Il fut jeté sur un grabat misérable, et dut mourir sur l'échafaud, le lendemain, avec quelques-uns de ses amis. Et franchement, je ne les plains pas.

Le gendarme était ici l'interprète des sentiments du marquis qui se demanda si le prisonnier avait connu les remords, et avait songé, sur son lit de douleurs, oubliant sa propre infortune, à tous les crimes qu'il avait commis.

– Hélas ! pensa Jules, le remords est un reste de vertu. Celui qui éprouve ce sentiment cruel et salutaire commence à mériter le pardon céleste. Mais, sans doute, il est des malheureux incapables de le ressentir ; ne leur sera-t-il pas tenu compte de cette impuissance morale ?...

On dit qu'il est question de démolir toute la partie de la Conciergerie où sont ces vieux cachots. Ce serait, selon nous, un malheur public. La nation qui détruit ses vieux édifices, pour en créer de nouveaux plus splendides et plus commodes, s'appauvrit au lieu de s'enrichir.

Respect à ces annales de pierre ! elles rappellent quelquefois de cruels souvenirs, mais elles donnent, en même temps, de sévères et salutaires leçons.

Quelques jours après ces scènes mélancoliques, l'affaire du marquis fut appelée au tribunal.

## LA CONDAMNATION

Le pauvre marquis, assisté de son avocat, vint s'asseoir sur le banc des prévenus.

L'huissier, Gourdon et Engler furent obligés de paraître comme témoins. Le marquis fut chaleureusement défendu. Gourdon, fort mal traité par l'avocat de Jules, et un peu compromis par l'huissier, montra beaucoup d'adresse et d'énergie dans sa défense. Il soutint avec force qu'il ignorait complètement que les valeurs étalées sur le piano provinssent d'un portefeuille trouvé.

– Je vous l'ai dit, s'écria le marquis outré de cette impudence, et j'ai déclaré cela à M. le juge d'instruction.

– Et moi j'ai affirmé, j'ai juré que je n'avais rien entendu, répondit Gourdon ; j'ai vu les valeurs sur le piano, l'huissier venait d'arriver, vous étiez dans un trouble extrême, vous avez balbutié quelques paroles inintelligibles que j'ai attribuées à votre fierté blessée, et j'ai pensé que les billets de banque provenaient de M. Engler ou de quelque autre ami.

Vous aviez des relations nombreuses, cette supposition était donc naturelle. J'ai pris votre place en ami, sans intérêt personnel, et j'ai payé. C'est alors qu'il fallait parler et déclarer à l'huissier que les billets de banque ne vous appartenaient point. L'avez-vous fait ? Non, ne m'accusez donc pas, c'est de l'ingratitude. N'ai-je point dit, moi, à M. Engler ici présent, et cinq minutes après le départ de l'huissier, que j'ignorais entièrement la provenance des valeurs.

– Oui, vous m'avez dit cela, répondit aussitôt Engler, mais, était-ce vrai ?

– Je vous l'ai dit, reprit Gourdon, vous en convenez ; le reste n'est qu'une supposition malveillante.

Les débats continuèrent avec beaucoup de vivacité Il y eut un instant d'hésitation chez les juges : Gourdon, appelé comme témoin, faillit être pris pour complice. Mais l'huissier n'avait rien entendu ; Engler n'avait rien vu et il était possible que le marquis très-ému et parlant à voix basse n'eût pas été compris par Gourdon, qui d'ailleurs ne semblait pas avoir un intérêt bien direct dans le délit.

A tout prendre, le marquis, accablé par son infortune, et d'ailleurs se reprochant d'avoir trop laissé faire, se défendit assez mollement ; il se borna presque à tout rejeter sur la fatalité, sur un instant de vertige et à protester

de l'intention bien ferme qu'il avait eue de rendre intégralement et promptement les valeurs du portefeuille.

En vain l'avocat déploya-t-il toute son éloquence, en vain Engler donna-t-il les témoignages les plus honorables du caractère du marquis, son titre même lui fut fatal. On avait besoin, à cette époque encore troublée, de donner des gages à ce qu'on appelle la démocratie. On voulait prouver au peuple que si la nation avait perdu la liberté, du moins l'égalité devant la loi était restée debout ; et le tribunal correctionnel, n'usant pas de trop de sévérité cependant, condamna le marquis à deux mois de prison.

Il l'avait mérité sans doute, mais la justice humaine n'est pas toujours si impartiale.

Jules, découragé, ne se décida pas à en appeler ; ce qui peut-être n'eût servi qu'à prolonger ses angoisses en le ramenant à Mazas et à la conciergerie, et à accroître ainsi la durée de sa réclusion en cas de confirmation du jugement.

Il remercia vivement Engler ainsi que son avocat, qui ne voulut point recevoir d'honoraires, et il se résigna à subir sa peine, j juste châtiment, à ses propres yeux, de ses fautes, de sa faiblesse et de son oubli passager de l'honneur.



## l'Avocat.

L'amour d'Emilie le rattachait toujours à la vie, cependant il se rappelait les paroles de son père et se promettait souvent de s'y conformer dès qu'il pourrait le faire sans attirer sur son nom l'attention générale.

Semblable aux flots qui s'agitent à la surface de la mer, les pensées de Jules variaient sans cesse. Elles allaient tour à tour de l'espérance au désespoir.



# LIVRE CINQ

’E livre présent va nous offrir quelques spécimens des sévérités de la loi. Nécessaires sans doute, elles ne doivent jamais du moins être appliquées qu’avec mesure et humanité. Ce que le législateur n’a pu ni prévoir, ni édicter, le juge et l’administrateur doivent l’accomplir.

Vous punissez l’enfance, dira le moraliste ; vous l’enfermez dans une maison de correction, sous le prétexte de l’améliorer, et vous la pervertissez au contraire. Vous châtiez la misère ; vous jetez le vagabond, qui souvent était le plus inoffensif des hommes, dans la même prison que le voleur émérite ou l’homme le plus profondément vicieux. Est-ce là que le vagabond apprendra à vivre par le travail ? Non, mais il pourra s’y préparer à chercher des moyens d’existence dans l’infamie et par le vol. Il n’en sortira pas avec plus de ressources avouables ; mais avec plus de roueries et de vices.

Transportons-nous à Saint-Lazare, dont ce chapitre offre de bien tristes scènes. Qu’y verrons-nous ? Quelques jeunes filles qui ont eu de grandes faiblesses ; mais sans altération des nobles sentiments, et qui vivent là presque côte à côte, à moins de protections spéciales, avec les femmes les plus déhontées et les plus corrompues.

A leur sortie de Saint-Lazare, où elles étaient entrées avec des sentiments honnêtes, malgré leurs fautes, elles seront en butte à d’ignobles machinations, écloses dans la prison même ; et bientôt flétries à jamais, elles se verront condamnées à vivre dans le vice et dans l’opprobre...

Afin de compléter ce que nous venons de dire dans ce speech convaincu, nous allons faire un appel chaleureux aux hommes compétents pour la réforme de notre législation et rappeler que la torture, si longtemps en usage, avait été abolie, le siècle dernier, grâce aux efforts persévérants de la philosophie...

Mais un de nos amis, M. Bataille, était derrière nous, suivant de l'œil notre main courant sur le papier...

M. Bataille, qui n'est pas trop mal nommé, est un homme poli, obligeant, très-instruit, d'un goût littéraire très-pur ; mais, – il y a des *mais* partout, – il aime beaucoup la discussion, la controverse, et fait volontiers de l'opposition aux idées émises devant lui :

– Quel est ce travail, nous dit-il ; une fable nouvelle ?

– Non, de la prose ; des considérations morales. Lisez.

Après avoir lu, M. Bataille s'est écrié :

– Lieux communs ! thèses rebattues ! banalités insuffisamment rajeunies ! Donnez-nous vous-même une solution satisfaisante pour des problèmes qui risquent de préoccuper longtemps des penseurs amis de l'humanité, des administrateurs éclairés et voulant le bien.

– Cher ami, avons-nous répondu, nous indiquons le mal ; c'est notre droit et même notre devoir, car, selon nous, ce n'est qu'à force de montrer toutes les déficiences de notre édifice social que des hommes supérieurs chercheront et parviendront à les détruire.

Et d'ailleurs, avons-nous ajouté, ne pouvons-nous indiquer déjà nous-même, sans trop de présomption, comme remède au mal dont nous nous plaignons, la création d'établissements qu'on puisse habiter sans déshonneur, la spécialité des châtiments et des prisons, et celle des modes réglementaires d'existence, pour les détenus, dans les lieux de réclusion ?

– L'argent manque pour tout spécialiser ; vous allez jeter l'Etat dans des dépenses impossibles.

– Eh ! ne sait-on pas trouver des ressources pour des guerres ruineuses et dont la cause est mal définie, ou pour de somptueux édifices qui ne sont souvent que de magnifiques inutilités ?...



## A SAINTE-PÉLAGIE

Quelques jours après son jugement, le marquis fut transféré à Sainte-Pélagie, rue de la Clef, pour y subir sa peine.

Le nom de cette prison, Sainte-Pélagie, fut emprunté à la joyeuse comédienne qui, dans le Ve siècle, se convertit un jour au christianisme, et mérita d'être canonisée.

Dès le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, Sainte-Pélagie fut un couvent de femmes que la Révolution transforma en prison. Aussi cette vieille construction est-elle la plus incommode, la plus mal appropriée à sa destination, qui puisse se trouver. Elle forme un grand et large quadrilatère bordé par diverses rues. L'ouverture de la prison se trouve sur la rue de la Clef : on ne pouvait mieux choisir.

En 1797, Sainte-Pélagie fut affectée aux prisonniers pour dettes, et conserva cette destination jusqu'en 1834. On sait qu'aujourd'hui c'est une prison mixte, divisée en deux grands quartiers qui n'ont aucun rapport entre eux : celui des détenus politiques et celui des condamnés à moins d'un an d'emprisonnement, pour délits communs.

Le côté des hommes politiques est appelé par l'autre, ironiquement ou par jalousie, *le pavillon des princes*. En effet, ici, les larges couloirs, sur

lesquels s'ouvrent à droite et à gauche des cellules, sont cirés et tenus dans un état de propreté qui contraste avec le reste de la maison.

On n'y trouve plus comme à Mazas le système cellulaire avec ses chambres, ses préaux isolés et toutes ses rigueurs. Ce système d'isolement a ses avantages sans doute, mais il a de graves inconvénients que la Faculté de médecine a signalés ; et on ne l'applique plus qu'aux détentions préventives, toutes réservées à Mazas.

A Sainte-Pélagie, dans le quartier destiné aux condamnés pour délits communs, ce sont de vastes cours, de grands ateliers où les détenus sont mêlés entre eux. Puis des dortoirs communs et, pour l'aristocratie du lieu, des pistoles à six lits, et quelques chambres particulières accordées par faveur. Les condamnés qui n'ont pas de chambre mangent dans la cour, et, quand il pleut, dans une longue et large salle puante où doivent se passer de tristes drames, parce que la surveillance y est difficile, sinon impossible.

Revenons au marquis. Au greffe de la prison, le directeur lui dit :

– Vous m'êtes recommandé par l'un de vos juges que vous avez intéressé. Il m'a fait prier d'avoir pour vous tous les égards qui sont compatibles avec la peine que vous avez à subir. Je vais vous faire donner une chambre particulière et vous aurez un domestique libre pour l'entretenir. Il ne vous en coûtera qu'une somme peu importante. En outre, moyennant 25 centimes par jour payés à l'entrepreneur des industries de la maison, vous ne serez assujéti à aucun travail. Voilà ce que je puis pour vous, et je ne doute pas que vous ne le méritiez.

Jules s'inclina et dit :

– Je vous remercie, Monsieur, de votre bienveillance à mon égard, et je vous prie de vouloir bien remercier pour moi, très-vivement, celui de mes juges qui s'est intéressé à mon malheur.

On le conduisit ensuite dans une salle de bain, d'un bien triste aspect. Là, il dut se déshabiller, se baigner, puis revêtir l'horrible costume de la maison : la rude chemise, les grossiers habits de laine et les lourds sabots. Ses vêtements furent mis en un paquet et numérotés selon l'usage. Toutefois on lui dit que, sur sa demande au directeur, on pourrait les lui rendre, mais pour être portés seulement dans sa chambre et par faveur spéciale.

Son argent lui fut laissé, ainsi que quelques ustensiles de poche. On le conduisit dans sa cellule. L'ameublement en était certes bien mesquin ; c'était toujours le lit de fer se relevant contre la muraille, deux chaises, une table, des rayons et des patères de bois blanc ; mais l'ensemble était très-propre. Bientôt un domestique libre vint et fit, au prix de 6 francs par mois, ses offres de service qui furent agréées.

Le marquis reçut de la cantine, sur sa demande, un modeste repas, et la nuit venue, il fut enfermé dans sa chambre où, avant de se coucher, il se livra longtemps à ses tristes pensées.



## LE SCULPTEUR ANDRÉ

Comme le lendemain le marquis risquait timidement quelques pas dans le couloir qui desservait sa chambre, il s'y rencontra, nez à nez, avec un de ses anciens commensaux de la rue de Varenne. C'était André le sculpteur, celui qui, apostrophant à haute voix Gourdon, lors du billet dénoncé par Emilie, l'avait traité d'usurier et de misérable.

– Vous ici, monsieur le marquis ! Ah ! je comprends, c'est l'affaire du portefeuille, la suite de la dénonciation de cet infâme Gourdon. Eh ! monsieur le marquis, c'est ce même homme qui m'a fait jeter en prison, mais franchement, je l'avais mérité mieux que vous.

– Racontez-moi cela, dit Jules, tout heureux de l'accueil du sculpteur.

Voici l'aventure. J'avais assez malmené chez vous, comme vous le savez, le galant Gourdon, à l'occasion du billet qu'il avait eu l'audace d'écrire à madame la marquise. Quelques jours après, je reçus de lui ces mots : « Vous avez oublié d'acquitter chez moi le solde d'une promesse échue. Je vous invite à le faire immédiatement, si vous voulez éviter des poursuites ; car j'ai hâte d'en finir avec un drôle de votre espèce. »

Vous voyez que le billet était vif. Fort heureusement pour moi, il ne s'agissait que d'une faible somme : 150 francs d'intérêt produit d'une dette antérieure que j'avais acquittée, moins ces frais ; et, fort heureusement aussi, je venais de toucher une somme assez ronde pour travaux faits à la ville, et que, par extraordinaire, je n'avais pas encore dépensée.

J'allai immédiatement chez l'usurier. – Voici votre somme, lui dis-je, rendez-moi ma promesse.

La promesse reçue et mise en poche, je m'écriai : Et moi aussi je veux en finir avec la canaille ! mais, pour cela, il faut que je m'acquitte entièrement avec elle.

Le saisissant aussitôt, je lui administrai une volée de coups de poing, qui tombèrent sur ses épaules et sa poitrine, comme la grêle sur une vigne, en temps d'orage. Gourdon était fort, il se défendit ; mais je suis plus fort et plus agile que lui, et je l'abîmai.

Nous finissions le combat, moi vainqueur et fatigué, et lui roué de coups, quand son commis, qui s'était bravement esquivé dès le commencement de la bagarre, revint avec deux sergents de ville qui s'emparèrent de ma personne et m'emmenèrent.

On m'a jugé ; le délit était constant : Gourdon en portait encore les marques. Cela m'a valu une condamnation à quinze jours de prison ; sans que moi, faute de preuves, j'aie pu faire condamner Gourdon pour usure. Voilà, monsieur le marquis, la circonstance à laquelle je dois l'honneur de votre rencontre ici.

Cette histoire arracha un sourire au marquis.

André supportait gaiement l'ennui de la réclusion, et plusieurs fois avant de quitter Sainte-Pélagie, il put tirer le pauvre Jules de sa profonde

mélancolie. Le sculpteur aimait à raconter ; il le faisait avec une certaine verve, et avait un nombreux répertoire d'anecdotes.

– Hélas ! disait-il, combien les destinées de cette maison sont changées ! Au lieu de cette foule de malheureux qui l'encombrent maintenant, elle a eu, pour hôtes, des hommes distingués, et a vu luire des jours de luxe et d'éclat. Sainte-Pélagie était alors la prison pour dettes. Le célèbre Ouvrard l'a habitée. Il y menait un train de prince, et y donnait des fêtes, des dîners somptueux, où régnaient un entrain, un esprit, une gaîté sans pareils. Que ne sommes-nous encore à cet heureux temps ! Ouvrard nous inviterait à titre d'hommes distingués, et nous ne serions pas réduits à l'horrible et insuffisant ordinaire de la maison.

Le sculpteur André.



*Le saisissant aussitôt, je lui administrai une volée de coups de poings....*

Il sortit bientôt de Sainte-Pélagie.



## L'ENTREVUE

Aussitôt qu'Emilie eut appris la condamnation de Jules et son incarcération à Sainte-Pélagie, elle demanda et obtint la permission de le voir. Du reste, de telles visites sont de droit à certains jours de la semaine et à des heures fixes.

Que devint-elle en voyant son amant, jadis si plein d'élégance, coiffé de l'ignoble bonnet de laine et revêtu de l'horrible houpelande des prisonniers ? Le saisissement du marquis ne fut pas moindre.

Emilie avait chancelé ; mais, s'armant de courage, elle prit un air riant et se jeta dans les bras du prisonnier. Ils s'embrassèrent à plusieurs reprises, puis ils fondirent en larmes et restèrent quelques instants sans pouvoir se parler

– Chère Emilie, dit enfin le marquis, je suis un misérable qui expie aujourd'hui ses crimes. Je vous ai trompée, séduite et jetée dans la voie de l'opprobre et de la misère. J'ai commis là une action bien plus coupable que celle qui m'a conduit ici. Hélas ! je n'ai rien à vous offrir en compensation, pas même quelques débris de fortune ; je dois mourir bientôt et je mourrai ruiné... De grâce retournez chez votre père. Vous pouvez encore faire le

bonheur d'un honnête homme ; oubliez-moi, dégagez-vous entièrement de ces tendres liens d'amour qui nous unissaient et qui m'ont valu quelques jours d'un bonheur si grand... Hélas ! acquis par le crime, ce bonheur ne pouvait durer, et la mort seule doit mettre fin à ma misère.

– Non, cher Jules, dit Emilie, vous ne mourrez pas ; car j'ai besoin de vous pour vivre. Que deviendrai-je sans vous ? Vous parlez du bonheur que vous avez goûté par moi : le mien fût-il moins grand ? Il vous absout du mal que vous m'avez fait ; vivez, je vous en supplie. La peine à laquelle on vous a condamné aura peu de durée. Dans deux mois vous serez libre. Alors, cher amant, cher époux, nous quitterons Paris ; nous irons dans quelque province éloignée où nos malheurs ne seront pas connus. Nous y vivrons pauvres, mais heureux. Voyez quels beaux jours nous pouvons encore passer ! Oh ! mon Jules, jurez-moi de vivre.

– Chère Emilie, quel tableau enchanteur vous venez de m'offrir ! Eh bien, oui, je vivrai ; mais gardez-moi bien votre amour. Lui seul peut me faire trouver du charme à la vie ; si je le perds, c'en est fait de moi. Les dernières paroles de mon père reviendront vivantes à mon esprit pour m'ordonner de mourir.

Emilie le remercia tendrement et un rayon de bonheur brilla dans leurs yeux.

– Chère Emilie, reprit Jules, j'ai une prière à vous faire et vous y accéderez, j'en suis sûr. Il nous reste un assez joli mobilier, de l'argenterie, des bijoux. Engler y joindra ma montre et divers objets précieux que je lui ai confiés avant ma condamnation. Vendez le tout promptement, payez notre loyer, nos petites dettes ; mettez de côté une somme suffisante pour vivre quelques mois, puis envoyez le reste à la personne à qui appartenaient les valeurs du portefeuille. Elle a négligé de se porter partie civile, et j'en suis bien reconnaissant. Ecrivez à cette personne pour lui dire que jeune, je puis travailler, gagner quelque argent, et que mon plus vif désir sera de lui rendre tout ce que j'ai détourné de sa fortune. Vous resterez pauvre, vous ; mais je compte sur Engler pour vous aider à traverser ce moment difficile. J'ai la plus grande confiance en lui, et son affection ne vous manquera pas.

Emilie promet de se conformer aux désirs du marquis. Ils échangèrent encore mille tendres paroles ; puis, ils se séparèrent en se promettant de se revoir bientôt.

Et dès sa rentrée chez elle, Emilie écrivit à Engler ; mais quelque diligence qu'ils fissent tous les deux, la vente du mobilier, des bijoux et le transfert des valeurs en actions, possédées encore par Jules, leur prit un temps assez long.

Emilie revint à la prison aussi souvent que le règlement le permettait, et fréquemment elle était accompagnée d'Engler, qui prodiguait au marquis toutes les consolations de l'amitié. 1



## UNE LIAISON SYMPATHIQUE

Nous avons dit qu'une petite chambre avait été donnée à Jules, à la demande de l'un de ses juges que son malheur avait intéressé. Afin d'échapper aux regards des autres prisonniers, il en sortait peu ; cependant il ne put s'empêcher d'échanger quelques paroles de politesse avec un voisin de cellule qui lui devint promptement sympathique.

C'était un beau jeune homme, de trente ans environ, aux traits réguliers et énergiques, mais empreints d'une profonde mélancolie. Il s'appelait

Charles Fontès. Les deux voisins causèrent ensemble et Jules remarqua chez sa nouvelle connaissance une éducation parfaite et une grande pureté de langage, avec un jugement droit et solide. Toutefois ils gardèrent d'abord une certaine réserve l'un vis-à-vis de l'autre.

Jules, ayant questionné son domestique libre sur ce jeune homme, apprit qu'il avait été sous-préfet dans une ville du nord et qu'après avoir reçu sa révocation, il avait été condamné à six mois de prison pour détournement de mineure. On n'en savait pas davantage. Sa peine devait expirer avant celle de Jules. On ne l'appelait dans la prison que le Sous-Préfet.

Pour détournement de mineure ! L'amour avait causé le crime du jeune homme ! l'amour et non le libertinage, bien certainement, pensa le marquis. Sa sympathie pour son compagnon d'infortune en devint plus grande encore. Bientôt ils furent assez intimement liés et ils finirent par se raconter mutuellement, sans trop de détails toutefois, leurs aventures et leurs malheurs. Ces malheurs n'étaient pas irréparables, et ils s'exhortèrent réciproquement à la résignation et au courage.

La jeune fille que Charles Fontès avait aimée et que les mauvais traitements d'une belle-mère avaient perdue (résultat ordinaire d'une injuste sévérité) était enfermée à Saint-Lazare ; et Charles en avait reçu trois lettres qu'en un jour d'expansion il communiqua au marquis.

Jules les lut avec beaucoup d'intérêt ; et nos lecteurs nous sauront gré de les leur faire connaître.



# A SAINT-LAZARE

Mon bien-aimé,

Je trouve enfin une occasion de vous écrire. Une bonne sœur que ma misère a touchée, m'a promis de jeter ma lettre à la poste, à sa première sortie, sans l'avoir soumise à la lecture de la sœur maîtresse, ni du directeur.

– Je fais un péché sans doute, a-t-elle dit ; mais Dieu me pardonnera, vu la bonne intention.

Cette sœur doit avoir aimé et à sa mélancolie, à ses yeux pleins de tendresse, je soupçonne que c'est un amour malheureux qui en a fait une sœur de Saint-Joseph. Il faut avoir connu les peines de cœur pour en avoir pitié chez les autres.

Je vous écris presque au hasard, car j'ignore ce que vous êtes devenu, et j'adresse ma lettre dans notre ville, sans indication de rue, à M. Paul Dermons, votre ami, qui vous la fera parvenir où vous serez, ce qu'il sait sans doute.

Je ne vous parlerai pas de ma douleur d'être séparée de vous, de la profonde affection que vous m'avez inspirée et que nulle rigueur ne pourra détruire. Vous devinez tout ce que j'éprouve, tout ce que je dois souffrir et ce que je puis espérer. Mais ce qui vous intéressera vivement, ce sont des détails sur ma condition présente.

En même temps qu'on vous arrêta, mon pauvre ami, on me conduisit moi à Saint-Lazare par ordonnance du Président de la Cour, sur la demande de mon père ; et j'étais enfermée dans la partie de cette prison affectée aux femmes condamnées correctionnellement. C'est l'une des sections, et la meilleure, d'une prison immense où sont reçues, dans de vastes bâtiments séparés, des femmes de mauvaise vie, quelques-unes atteintes de maladies horribles, et des jeunes filles rejetées de leur famille pour leur inconduite, ou parce que, comme moi, on les abhorrait. Hélas ! si l'on m'eût aimée, me serais-je enfuie pour vous retrouver ! Heureusement qu'il me restait un peu

d'argent et quelques bijoux : j'ai pu obtenir un lit dans une chambre particulière, en compagnie de deux autres jeunes filles de bonne famille. Nous n'y sommes pas mal, et là, sans y être astreintes, nous travaillons pour nous désennuyer. La nourriture que nous fournit la cantine et que nous payons, n'est pas trop mauvaise, et les sœurs sont bonnes pour nous ; mais il nous a fallu revêtir l'horrible costume de la maison. Oh ! que vous me trouveriez laide sous ma robe de laine brune !

Nous entendons la messe dans une chapelle qui est commune à toutes les détenues. La chambre de saint Vincent de Paul fit partie de cette chapelle, car il fut le fondateur de cette maison, qui était celle des Lazaristes et dont la destination a bien changé.

Comme nous sommes tranquilles et douces, mes compagnes et moi, les sœurs ont toutes sortes d'égards pour nous, et, deux fois par jour, après notre repas, il nous est permis de nous promener dans un joli jardin garni d'arbustes et de fleurs. C'est là que venait rêver et faire ses derniers vers André Chénier pendant la détention qui a précédé sa translation à la Conciergerie et son assassinat juridique.

Le génie a cet heureux privilège de faire partager son immortalité à tout ce qu'il a aimé, et les fleurs de Saint-Lazare sont encore les fleurs d'André Chénier.



Saint Lazare.

Je ne serais pas trop malheureuse ici, si ce n'était la honte d'y être, et surtout, surtout, la douleur d'être séparée de vous et l'inquiétude où je suis du sort qu'on vous a fait.

Enfin, ne nous laissons pas abattre. Nous n'avons commis aucun crime, et si l'on peut nous reprocher de fautes graves, l'amour est notre excuse. Nous ne saurions donc être punis sévèrement ni éternellement ! Ainsi, espérance et courage !

Adieu, mon ami ; les sœurs m'ont promis d'avoir bien soin de moi, quand viendra le moment suprême. Je pourrai garder notre enfant, l'allaiter, et la première chose que je lui apprendrai, ce sera de vous aimer comme je vous aime.

Votre infortunée

LUCIE.

P.S. Je me suis liée d'une assez vive amitié avec mes deux compagnes de captivité, jeunes et charmantes filles dont le malheur a beaucoup de rapport avec le mien. Un jour, pour charmer l'ennui de la solitude, nous nous sommes confié nos histoires. Je veux vous raconter les peines d'Annette et de Clara, ces deux amies. Cela nous distraira l'un et l'autre, moi en vous écrivant et vous en me lisant. Vous aimiez autrefois mes récits, qui ne manquaient pas d'originalité, me disiez-vous ; en me lisant, il vous semblera m'écouter encore.

Ce sera l'objet de mes prochaines lettres, que je vous enverrai... à la grâce de Dieu !



# LA MÈRE ET LA FILLE RIVALES

Mon bien-aimé,

Je vous ai annoncé l'histoire de mes deux compagnes d'infortune, je vais remplir ma promesse, dans l'espoir de vous arracher un moment aux douleurs que vous devez éprouver vous-même.

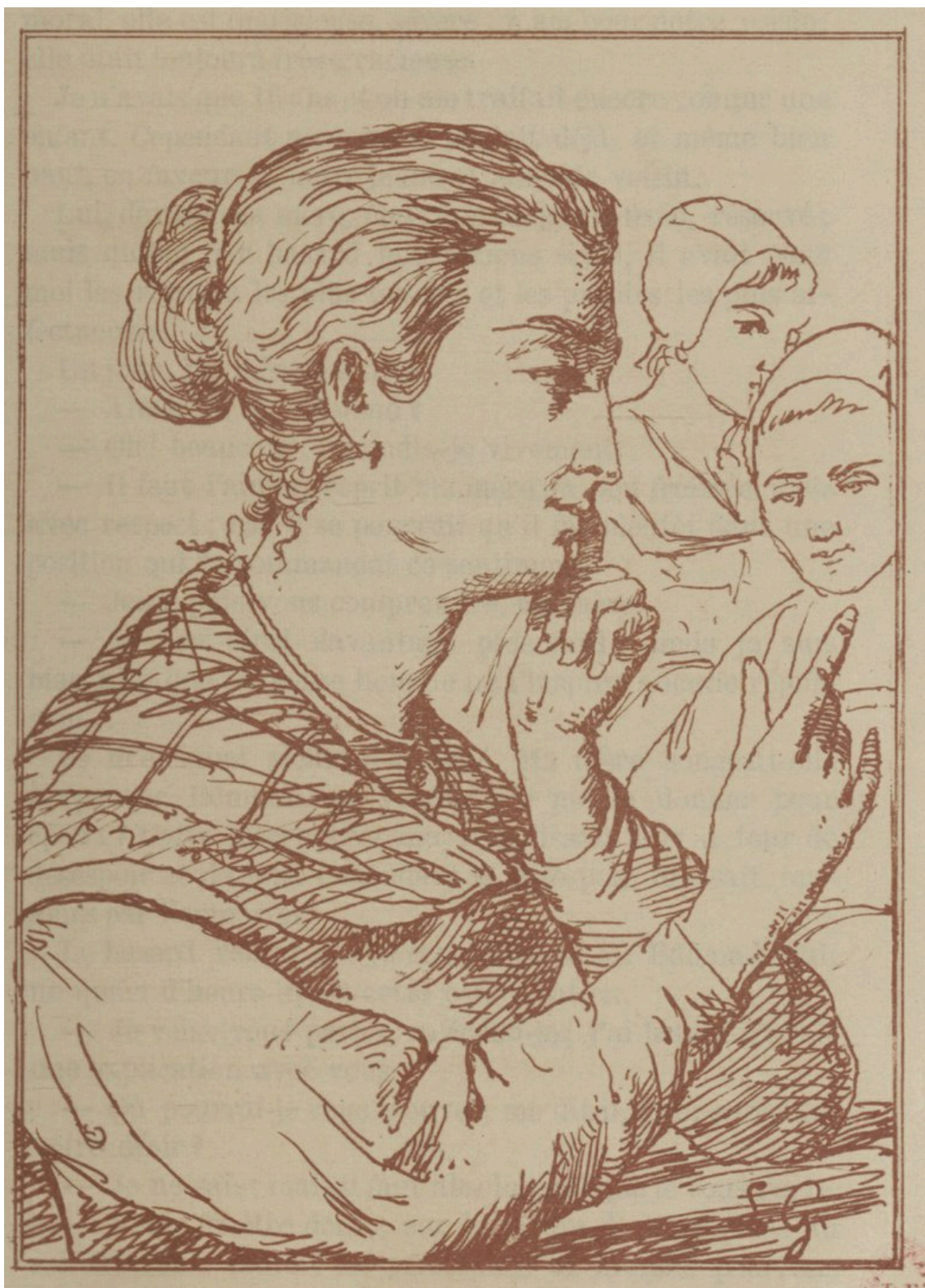
J'ai bonne mémoire, mon ami, et je vous raconterai l'histoire d'Annette à peu près dans les mêmes termes qu'elle-même.

Ecoutez, c'est elle qui parle :

– J'ai perdu mon père il y a quelques années. C'était un homme excellent, spirituel, gai, mais d'une santé bien délicate. Après sa mort, vivement pleurée, ma mère et moi nous nous fixâmes près de Paris, dans une maison de Campagne que nous possédions. Parmi nos voisins fréquentés quelquefois, se trouvait un jeune homme de 27 ans environ, et appartenant à des parents beaucoup moins riches que nous. Il était beau garçon, aimable, chantait fort bien et lisait admirablement la poésie. Il s'appelait Edmond Granger.

Il plut beaucoup à ma mère, qui avait 7 ou 8 ans de plus que lui, et il devint l'hôte habituel de la maison. J'entendis même souvent dire qu'il épouserait peut-être ma mère, mais cela me semblait impossible.

Ma mère, qui montre un peu moins que son âge, est une femme grande, belle, forte, d'une santé brillante ; au moral, elle est impérieuse, sévère ; mais pour notre voisin, elle était toujours très-gracieuse.



Annette racontant son histoire.

## *la St Lazare*

Je n'avais que 16 ans et on me traitait encore comme une enfant. Cependant mon cœur parlait déjà, et même bien haut, en faveur de notre jeune et aimable voisin.

Lui, devant ma mère, était à mon égard froid, réservé ; mais quand par hasard nous étions seuls, il avait pour moi les regards les plus tendres et les paroles les plus affectueuses.

Un jour, ma mère me dit :

– Aimes-tu M. Edmond ?

– Oh ! beaucoup, répondis-je vivement.

– Il faut l'aimer, reprit ma mère un peu froissée, mais avec respect ; car il se pourrait qu'il fût bientôt dans une position qui te commandât ce sentiment.

– Je ne puis vous comprendre, ma mère.

– Je t'en dirai davantage plus tard ; mais je suis bien aise que ce jeune homme ne t'inspire aucune répulsion...

Je m'éloignai pleine d'anxiété. Ma mère songeait-elle à épouser Edmond, ou voulait-elle me le donner pour époux ? Cette alternative me remplissait tour à tour de désespoir et de joie. Cependant le désespoir finissait toujours par l'emporter.

Le hasard voulut que je rencontrasse M. Edmond seul, un quart d'heure après cette conversation.

– Je veux vous parler, m'écriai-je ; j'ai besoin d'avoir une explication avec vous.

– Où pourrai-je vous trouver, me dit-il, pour satisfaire votre désir ?

– Je ne sais ; mais il faut absolument que je vous parle.

– Votre fenêtre donne sur le jardin à deux pieds du sol. Ouvrez à minuit les persiennes et là nous pourrons causer librement.

– Eh bien, à minuit, soit.

J'entendis les pas de ma mère et je m'enfuis.

A minuit, Edmond, au lieu de rester dans le jardin, escaladait la fenêtre et se trouvait auprès de moi.

- Vous allez épouser ma mère ? lui dis-je.
- Il dépend de vous que cela ne soit pas, répondit-il vivement. Hélas ! la chaîne est déjà bien forte ; mais je la briserai sur un seul mot de vous.
- Lequel ?
- Un mot que je répéterai comme un écho.
- Et ce mot ?
- C'est *je vous aime*.
- Le répéterez-vous avec sincérité ?
- Du plus profond de mon cœur.
- Eh bien ! entendez-le donc ce mot. Oui, je vous aime, et si vous en épousez une autre, je mourrai de désespoir.
- Non, vous ne mourrez pas ; plutôt éluder, fuir, que sais-je ? sembler le plus ingrat des hommes ! Oh ! malheureux attrait de la richesse ! funeste égarement des sens ! où m'avez-vous conduit ? Je n'aime que toi, chère Annette, je n'aimerai jamais que toi.

Je lui tendis alors la main. Nos lèvres se cherchèrent et il ne me quitta qu'aux premières clartés du matin. Rien ne rend imprudent comme l'amour. Nous nous revîmes souvent et toujours de la même manière ; nous fermions les yeux, dans l'enivrement du bonheur, à tous les maux qui nous menaçaient.

Cependant ma mère s'aperçut qu'Edmond ne cherchait qu'à éloigner l'époque de son mariage avec elle. L'inquiétude de l'amour donne des yeux de lynx. Elle soupçonna un changement dans les affections du jeune homme ; elle le fit épier et connut bientôt notre coupable liaison.

Et, une nuit qu'Edmond et moi nous étions l'un auprès de l'autre dans la plus parfaite sécurité, ma mère parut avec un flambeau et suivie d'un homme habillé de noir.

– Monsieur, dit-elle à Edmond, éloignez-vous par où vous êtes entré. Mon mépris vous sauve de ma haine. En venant ici, je n'ai voulu que faire constater les désordres d'une fille ingrate. On fera désormais meilleure garde au jardin.

Edmond, joignant les mains, fit un geste de supplication ; ma mère y répondit froidement en montrant la fenêtre, et il dut s'éloigner tout en

pleurs.

– Retirons-nous maintenant, monsieur, dit-elle à l’homme qui l’avait accompagnée ; vous avez vu, c’est tout ce que je voulais.

Ma mère ne reparut pas et je passai plusieurs jours dans les larmes, sans sortir de ma chambre, dont la fenêtre ne pouvait plus s’ouvrir. On m’apportait mes repas sans me dire une parole. Ainsi l’avait ordonné ma mère.

Après ces longs jours d’angoisse, je vis revenir le même monsieur qui avait accompagné ma mère, lors de la scène nocturne.

– Suivez-moi, mademoiselle, me dit-il ; on va vous conduire au couvent. L’ordre est formel, il faut obéir.

J’obéis sans résistance ; on me fit monter en voiture.....

Hélas ! c’est à Saint-Lazare que je fus conduite

Voilà l’histoire d’Annette, mon ami. Plus heureuse que moi, elle va bientôt quitter la prison ; un magistrat, son parent, à qui elle a pu faire parvenir une lettre, a obtenu son élargissement. Mais on lui donne l’ordre formel de se rendre au couvent de... où sa pension est payée, et on lui refuse le moindre secours pour la forcer à obéir. Déjà les sœurs du couvent sont venues la réclamer. Prévenue d’avance de leur visite, elle a feint d’être malade, en promettant de se faire conduire directement à la communauté dès qu’elle pourrait sortir.

Mais Annette, qui ne manque ni de résolution ni de courage, est décidée à tout souffrir plutôt que de subir cette nouvelle incarcération. Elle compte se cacher à Paris jusqu’au retour d’Edmond, que ses parents ont forcé de s’éloigner, sous prétexte d’un voyage d’affaires.

Adieu, mon ami. Ma prochaine lettre, qui tardera peu, Vous portera l’histoire de Clara. Puissent l’une et l’autre vous parvenir, et vous distraire un peu !



## LES DEUX SOEURS

Cher ami, je vous ai promis deux histoires ; ma lettre précédente vous a porté la première, et voici la seconde :

Le récit de Clara se trouvant un peu compliqué et chargé de faits et de détails, je l'ai priée de me le donner par écrit ; ce qu'elle a fait, et je l'ai transcrit pour vous l'envoyer, sans y rien changer. J'ai pensé que mon écriture vous serait plus agréable à voir que toute autre. Je sais combien la vôtre me réjouissait le cœur quand elle frappait mes yeux... bonheur que je ne goûte plus, hélas !... C'est Clara qui va parler maintenant.

– Mon père était un ancien négociant. Commis, il avait épousé la fille de son patron, mon grand-père, et devait à la dot qu'il en avait reçue l'origine de sa fortune. Homme sérieux, d'habitudes régulières, très-entêté, mon père était assez disposé à la jalousie, et ne manquait pas de vanité.

Ma mère, à l'opposé de son mari, était gaie, souriante, un peu légère, dit-on, et d'un caractère facile. Elle faisait volontiers des concessions afin d'avoir la paix.

J'avais une sœur aînée, du nom de Caroline, et que mon père aimait beaucoup plus que moi, par des raisons très-injudeuses pour ma mère, et qui, m'a-t-on dit, antérieures à ma naissance, n'étaient nullement justifiées.

A l'époque des événements que je vais raconter, nous vivions en bons rentiers, à vingt kilomètres de Paris, dans une belle propriété achetée par mon père, après la liquidation de son commerce. Ma mère, mariée de bonne heure, était jeune et jolie encore ; ma sœur Caroline avait dix-neuf ans, et moi dix-sept.

Parmi nos voisins de campagne, se trouvaient un notaire et son fils, jeune homme charmant, de vingt-quatre ans à peu près, et qui devait avant peu succéder à son père, dans le notariat. Ils vinrent nous voir, et bientôt Anatole, c'est le nom du jeune homme, s'éprit de ma sœur qui l'accueillit fort bien. C'était un parti très-convenable pour elle, à tous les points de vue. Je l'aurais bien aimé moi, mais je devais le céder à mon ainée, que, du reste, Anatole avait choisie dès l'abord.

Cette affaire marchait on ne peut mieux, et l'on semblait n'attendre, pour la conclure, que les vingt-cinq ans révolus du jeune homme, lorsque, dans notre voisinage, une grande propriété, ornée d'un château, échut par héritage, après la mort d'une vieille comtesse, à un marquis qui vint s'y établir avec sa femme et son fils, jeune homme de vingt-deux ans.

Madame la marquise, sèche, dévote et orgueilleuse, s'installa au château, et ne fit aucune visite ; mais le marquis, Monsieur de Belle vue, homme de cinquante ans environ, d'une humeur enjouée, et qui faisait volontiers bon marché de son titre, visita tous ses voisins et leur présenta son fils, en les priant d'excuser madame la marquise, un peu souffrante, dit-il.

Ma mère, et Caroline aussi, les accueillirent avec beaucoup de bonne grâce ; leurs visites se répétèrent ; mon père en parut très-flatté, et bientôt une double liaison très-affectueuse se forma, d'abord entre ma mère et monsieur le marquis, et, ensuite, entre Ernest, son fils, et ma sœur Caroline.

Dès lors, il n'y eut plus de témoignages d'affection pour le pauvre Anatole, le futur notaire, ni plus de bonheur. Il soupirait en vain ; le vent avait changé : ma sœur Caroline, adroite et ambitieuse, rêvait de porter le titre de marquise.



Clara écrivant son histoire.  
(à *S<sup>t</sup> Lazares*)

C'est auprès de moi que le pauvre Anatole venait se plaindre et pleurer ; je le consolais de mon mieux, et, dans mon cœur, la pitié devint bientôt de l'amour.

– Changez aussi, lui disais-je ; *pour une de perdue, deux de retrouvées* une, du moins : tous les cœurs ne se ressemblent pas. Il en est de plus sensibles qu'on ne pense ; *frappez et l'on vous ouvrira*.

Hélas ! Anatole ne voulut point frapper ; il était vraiment épris, et souffrait horriblement.

D'autre part, Caroline mena si bien sa barque, et jeta si adroitement ses filets de fleurs, qu'Ernest dit à son père que son désir le plus ardent était de s'unir à ma sœur.

– J'y consens, dit le marquis ; ces gens-là sont riches ; la mère est fort aimable ; leur société m'est agréable ; mais le difficile sera de gagner ta mère qui n'estime que les gens titrés.

Ernest courut à sa mère, et s'ouvrit à elle de son des sein.

– Comment, dit la marquise, épouser cette petite roturière, la fille de ces marchands, de ces parvenus ! jamais, jamais ; ou du moins, pas avant que vous ne soyez arrivé à l'âge de raison. Vous allez voyager, mon fils ; cela est indispensable à un jeune homme, et j'y songeais déjà. Vous passerez un an à parcourir l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre. Puis, vous vivrez, encore un an, à Vienne, en Autriche, auprès de ma sœur, la baronne de Flicheinskein ; et, pour clore vos voyages, vous séjournerez un an, à Paris, chez mon autre sœur, la vicomtesse de Fortis. Si, après cela, ' vous persistez encore à épouser la petite roturière, eh bien ! nous verrons ; mais avant cela, non, mille fois non.

La marquise était maitresse absolue chez elle ; il fallut se résigner. Ernest et Caroline pleurèrent beaucoup, se promirent un amour éternel ; puis Ernest partit accompagné d'un factotum que sa mère lui avait choisi, gouverneur, espion et geôlier.

Ernest parti, ma sœur réfléchit profondément : trois années d'absence dont une en Autriche, chez madame la baronne de Flicheinskein, et une à Paris, chez madame la vicomtesse de Fortis, c'était un peu long et sujet à bien des chances. Ernest reviendrait-il avec les mêmes sentiments ? D'autre

part, Anatole, comme homme, était peut-être mieux qu'Ernest, et à peu près aussi riche. Le titre seul lui manquait ; mais, à la rigueur, on pouvait s'en passer. Bref, Caroline changea de manières pour le futur notaire qui souffrait toujours beaucoup en silence ; et, un jour, elle lui dit *qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer*.

Anatole tout saisi embrassa les mains de ma sœur ; il la contempla quelques instants sans mot dire, d'un regard profond et avec l'expression de l'étonnement et du bonheur ; puis il se retira tout rêveur.

Trois jours s'écoulèrent sans qu'on le revît, et ma sœur était tout étonnée de cette absence...

Je fus la première à le revoir.

Notre maison, je pourrais presque dire notre château, était entourée d'un parc immense, sans clôture, et donnant sur la campagne. Et comme je me promenais mélancoliquement dans un petit bois, situé à l'extrémité du parc, Anatole accourut auprès de moi.

– Ah ! me dit-il, vous savez ce qui s'est passé ; votre sœur n'aime plus Ernest. Oh ! que je suis heureux !

– Ce qui fait la joie des uns, répondis-je, fait la tristesse des autres ! Que ne puis-je partager votre bonheur !

– Cette liaison qui causait mon désespoir est rompue, reprit Anatole ; je renaissais à la vie ; oh ! que j'ai souffert !

– N'oubliez pas, du moins, que vous aviez une amie dévouée, et qui vous consolait de son mieux.

– Moi, l'oublier ! ce serait la plus noire ingratitude. Chère Clara, vous vous méprenez sur le sentiment que j'éprouve à présent. J'adorais votre sœur ; mais la douleur a tué cet amour ; la jalousie seule en prolongeait l'existence, ou plutôt lui donnait une existence factice. Cette jalousie n'existe plus, et tout mon amour est mort avec elle. J'ai passé trois jours à étudier mon cœur, et j'ai reconnu avec délices qu'il était devenu libre... libre, non ; mais livré maintenant à une autre affection pleine de charmes, et qui, j'en suis sûr, n'est pas susceptible de déceptions. Ma reconnaissance la fit naître, et si vous y consentez, je lui devrai le bonheur.

J'étais ivre de joie. Nos mains se serrèrent, et de tendres baisers servirent de gages mutuels à l'amour éternel que nous nous jurâmes.

Anatole reparut à la maison, poli, mais froid à l'égard de Caroline très-étonnée. Il saisit la première occasion de faire connaître à ma mère l'intention où il était de demander ma main.

– Je vous comprends parfaitement, mon ami, dit ma mère ; Caroline vous a abandonné pour un autre, et vous l'abandonnez à votre tour ; cela est assez naturel. Vous nous restez, c'est l'essentiel. Parlez à mon mari, mais je redoute quelque obstacle de ce côté.

Anatole courut à mon père qui s'écria : Comment, vous prétendez d'abord à la main de Caroline ; elle hésite un peu, comme doit le faire toute fille sage ; puis, quand son hésitation a cessé et qu'elle répond à vos désirs, vous passez à sa sœur ! Quelle garantie donnez-vous ainsi de votre constance ? Caroline est l'aînée ; elle doit se marier avant sa sœur. Clara attendra. Prenez ceci pour mon dernier mot ; et, si ce mot ne vous convient pas, placez ail leurs vos affections.

Anatole se retira devant ce refus brutal ; mais nous nous revîmes dans le bois.

Il s'y trouvait une chapelle élevée comme une décoration de théâtre ; là était un autel orné d'un crucifix. J'en avais la clef. Nous nous y rendîmes un soir, et, agenouillés sur les marches de l'autel, nous nous jurâmes de nous aimer toujours, et de ne jamais cesser d'être époux fidèles. Nous échangeâmes deux anneaux, et nous nous dîmes ces mots si doux : *Tu es à moi ; Je suis à toi pour la vie...*

Sortis de là, nous fîmes imprudences sur imprudences ; le bois nous revoyait sans cesse, et bientôt nous fûmes surpris par mon père conduit par Caroline qui avait tout de viné, et qui nous épiait depuis quelque temps. Mon père éclata en imprécations et en menaces. Cependant il me laissa libre, et je pus revoir Anatole qui me jura, de nouveau, de ne jamais m'abandonner, et de n'avoir jamais d'autre femme que moi.

Mais, ' un jour que je me promenais dans ce petit bois témoin de tout mon bonheur, un homme que suivait une voiture, s'approcha de moi, et me dit : Mademoiselle, je suis chargé de vous conduire au couvent. J'agis par

ordre de monsieur votre père, et, au nom de la loi ; il serait inutile de résister.

Et je dus monter dans la fatale voiture, qui me conduisit à Paris, puis à Saint-Lazare, où sûre de l'affection d'Anatole, je suis, du moins, soutenue par l'espérance. Je compte aussi beaucoup sur ma mère, qui m'aime et qui est vraiment bonne.

.....

Voilà l'histoire de Clara, cher ami... Bientôt, je l'espère, je vous écrirai une nouvelle lettre pour vous annoncer un événement du plus grand intérêt pour nous ; mais qui va s'accomplir dans de bien tristes circonstances !... Oui, dans quelques jours je serai mère.



## LE VOLEUR MONOMANE.

Peu de jours après la lecture de ces lettres, qui, malgré leur tristesse, eurent l'effet salulaire d'arracher pour quelques moments le marquis à ses propres souffrances, il fit une connaissance assez bizarre.

Dans une des pistoles à six lits qui avoisinaient la cellule du marquis, le hasard lui fit remarquer un homme de 50 ans environ, dont la mélancolie semblait profonde. Cet homme était grand, déjà voûté. Il avait le front haut, un peu étroit ; tout annonçait en lui une nature douce et surtout honnête.

Le marquis demanda à Antoine, son domestique libre, quelques détails sur ce prisonnier si triste. Antoine savait seulement qu'il avait été condamné à un mois de prison pour un vol de peu d'importance, et qui semblait incompréhensible dans sa position de fortune ; car, sans être riche, il était tout à fait au-dessus du besoin. Il s'appelait Lerodeur.

Ces détails piquèrent la curiosité du marquis, et un jour que le prisonnier, toujours très-poli, l'avait salué dans le couloir, il lui offrit un cigare en lui proposant de venir le fumer dans sa chambre. Cette proposition ayant été acceptée, Jules, quand les cigares furent allumés, dit à son hôte : Vous semblez profondément triste ; cependant, plus heureux que bien d'autres, vous n'avez subi qu'une condamnation légère, et vous serez bientôt libre.

– Ce n'est pas la détention qui m'afflige, répondit le prisonnier ; mais c'est d'avoir mérité la condamnation et d'en pouvoir encourir de nouvelles quand je serai sorti de cette maison.

– Ne sauriez-vous éviter ce résultat funeste ? dit Jules.

– Hélas ! répondit l'homme en baissant les yeux, voici le secret fatal : j'ai la monomanie du vol. Sans être riche, je suis au-dessus du besoin ; j'ai environ deux mille francs de rente. Avec des goûts modestes, cette petite fortune est suffisante. Cependant je suis collectionneur de livres, de médailles, de curiosités, de vieilleries de toutes sortes, pourvu que le volume n'en soit pas trop grand et puisse trouver place dans mon appartement qui est exigü. Et quand, chez un marchand de vieux livres ou d'antiquités, je découvre un objet curieux qui rentre dans ma spécialité de collectionneur, en dépit de ma raison, de mes sentiments naturels de probité, pris d'une sorte de vertige, j'ai pour première pensée de dérober le trésor. Protégé par ma figure d'honnête homme, par ma mise qui est décente, à un moment donné, quand nul regard ne m'épie, je saisis l'objet, je le mets dans la grande poche de mon habit d'excursion, puis je quitte la boutique et je rentre chez moi. Là, je contemple l'objet dérobé ; je le possède sans avoir délié ma bourse, sans m'être appauvri ; je le tourne, le retourne ; j'en jouis avec délices...

On a dit souvent que le premier mouvement de l'âme est toujours le meilleur ; c'est une grave erreur. Selon moi, le premier mouvement, c'est la

passion, quelquefois l'avidité, les mauvais instincts ; tandis que le second, c'est le bon sens, l'appréciation sage, le sentiment de la justice, la raison.

Après le vol et le bonheur qu'il m'a procuré, le jour même, quelquefois dans la nuit, ou le lendemain vient la réaction.

– Tu es un voleur, me dis-je, tu te feras arrêter, déshonorer, montrer partout au doigt comme un infâme ! Cette vieillerie qui t'a charmé vaut-elle l'indigne action que tu as commise ? Non, mille fois non ! Hâte-toi donc de réparer ton crime, autant que cela te sera possible. Ne perds pas un instant, ton repos et ta sûreté en dépendent.



## Monsieur Lerodeur explorant, la ville.

... Et bientôt je pars, je cours chez le marchand que j'ai dépouillé...

– Monsieur, lui dis-je, je vous demande mille pardons, j'ai confondu un objet qui vous appartient avec un autre de même apparence que je venais d'acheter, et je vous le rapporte en grande hâte ; de grâce ne me prenez pas pour un malhonnête homme.

Quelquefois, j'ai immédiatement acheté ce que j'avais dérobé. Ailleurs, je remets, sans rien dire, l'objet dérobé à son ancienne place, lorsque je crois pouvoir le faire en toute sécurité.

Un jour, cependant, un marchand de curiosités à qui, un mois avant, on avait dérobé divers objets, – sans les rendre, – devenu très-méfiant, m'observa du coin de l'œil comme j'examinais une petite statuette que je trouvais admirable. C'était un Bacchus en bronze, d'une haute antiquité, certainement. Je le tournais, le retournais en le regardant d'un œil de convoitise, comme un enfant regarde une gourmandise à laquelle on lui a défendu de toucher. Enfin la passion l'emporta ; et me croyant à l'abri de tous les regards, je fourrai la statuette dans ma poche ; puis je me dirigeai à petits pas, d'une façon toute naturelle, vers la porte de sortie. Mais le marchand m'avait vu de son cabinet vitré. Il en sortit précipitamment, et m'arrêtant par le bras : Vous êtes un misérable, me dit-il ; rendez-moi vite la statuette que vous avez dérobée ou j'appelle un sergent de ville.

Pâle comme un mort, je tirai de ma poche le Bacchus, et le rendis sans avoir la force de balbutier une excuse. Alors, le marchand me poussa vers la rue, en me disant : Allez vous faire pendre ailleurs, coquin que vous êtes ! Et il accompagna ces mots d'un grand coup de pied, vous devinez où.

Je rentrai chez moi, plus mort que vif, et durant deux grands mois, je me privai de toute excursion ; je n'entrai dans aucun magasin ; je ne commis aucun vol.

Cependant l'ennui m'accablait ; j'éprouvais un malaise indéfinissable. La vie n'avait plus de charme pour moi ; elle me semblait sans but ; je me mourais du spleen...

N'en pouvant plus, je repris mes excursions sans rien dérober... Mais, hélas ! je retombai bientôt dans mon horrible manie ; je redevins voleur

Toutefois, j'ai constamment rendu tout ce que j'avais pris... souvent après de douloureux combats, j'en conviens ; et il y a des marchands qui ont pu dire à de clairvoyants commis : Laissez-le faire, il rapportera bientôt ce qu'il a dérobé ; débitez-en seulement son compte.

Cependant les mauvaises actions ne restent jamais entièrement impunies.

Dernièrement, un marchand qui ne me connaissait pas et à qui j'avais enlevé une vieille édition de Montaigne, m'a couru après, m'a arrêté et mis entre les mains d'un sergent de ville. En vain me suis-je défendu de mon mieux en protestant de mon intention de rendre le volume. En vain ai-je appelé des témoins familiarisés avec les habitudes de mon passé. On m'a condamné à un mois de prison et on a bien fait. Hélas ! monsieur, suis-je sûr de ne pas retomber dans ma funeste manie de vol ? Voilà ce qui fait ma profonde tristesse, mon désespoir ! Peut-être mériterais-je Charenton plutôt que Sainte-Pélagie ; mais Charenton est encore plus terrible ; car on y fait de plus longs séjours.

Le marquis le consola de son mieux, et lui conseilla de renoncer à sa manie de collectionneur, si dangereuse pour lui.

– C'est ma vie, monsieur, répondit Lerodeur ; seulement ce que je veux faire en rentrant chez moi, c'est de brûler bien vite ma grande redingote qui favorisait mes vols ; je ne veux plus porter que des vêtements très-collants, et sans poches ; oui, monsieur, sans poches ! Cela m'aidera peut-être à redevenir honnête homme, puis, je penserai à Sainte-Pélagie, à cette horrible maison que je n'avais pas encore connue..

Les cigares finis, ils se séparèrent, et le marquis songea longtemps à l'étrange manie du prisonnier.



## L'ABSINTHE

Un jour que le marquis entra à l'improviste dans la chambre restée entr'ouverte de son voisin le Sous-Préfet (car ils s'étaient intimement liés), il le trouva occupé à vider un flacon d'absinthe. Sa figure exprimait une profonde douleur, et deux lettres qui semblaient récemment reçues se trouvaient tout ouvertes sur la table.

– Que faites-vous, mon ami ? lui dit Jules ; vous compromettez gravement votre santé ; cette liqueur est funeste. On l'a appelée poétiquement la fée aux yeux verts ; mais cette fée ne verse que du poison.

– Ah ! dit le Sous-Préfet, tout sera plus tôt fini !

– Mais si vous perdez la raison, avant de perdre la vie ?

– Eh bien ! avec la raison je perdrai le souvenir. Si vous saviez quel nouveau malheur, plus horrible encore que les autres, m'accable maintenant ! Non, jamais infortune ne fut plus complète !

Il voulait revenir à la fatale liqueur ; Jules retint sa main et lui dit : Cette liqueur ne devait pas vous être livrée.

Le Sous-Préfet raconta qu'il la tenait d'un gardien qui, peut-être, faisait en cela de la contrebande. Il ajouta que comme il était près du terme de sa peine, on n'était pas très-rigoureux à son égard. Puis il retomba dans sa sombre tristesse.

Le malheur dispose à la pitié. Les maux qu'on éprouve excitent une puissante compassion quand on les rencontre chez les autres ; car il y a toujours encore un peu d'égoïsme dans les meilleurs sentiments humains. Les yeux de Jules se mouillèrent, en contemplant la douleur de Charles Fontès. Il s'assit à ses côtés, en l'encourageant à la résignation ; sa voix était vivement émue. Les deux prisonniers se serrèrent la main, leurs larmes se firent jour. Les larmes diminuent la souffrance ; et le Sous-Préfet, comme si un rayon d'espoir avait lui dans son cœur, écarta le flacon et n'y toucha plus.

– Lisez ces nouvelles lettres, dit-il, vous connaîtrez toute l'étendue de mon malheur.

Jules prit les deux lettres et les lut d'un bout à l'autre, tandis que le Sous-Préfet, le coude sur la table et le front appuyé sur sa main, se livrait aux réflexions les plus accablantes. Il s'écriait par moment : C'est horrible ! horrible !

Ces deux lettres n'étaient pas, comme les premières, datées de Saint-Lazare, mais bien de Paris ; l'écriture en était moins nette et moins ferme qu'aux précédentes. La seconde, surtout, par ses caractères tremblés, annonçait une poignante émotion. Elles nous ont tellement intéressé que nous ne pouvons nous empêcher de les reproduire ici. D'ailleurs elles sont nécessaires à l'intelligence d'événements qui auront lieu plus tard.

Sans offrir au lecteur aucune scène qui blesse la décence, ces lettres vont montrer des personnages bien corrompus, bien odieux. Comme ils existent en grand nombre dans la société, n'est-il pas utile de les faire connaître ? Tous les jours on voit les journaux, les romans, les livres sérieux mettre en scène des gens dépravés et dévoiler leurs mœurs honteuses, afin de démasquer leurs ruses et d'inspirer l'horreur du vice.

## UN FILS A SAINT-LAZARE

Mon bien-aimé,

Je vous ai écrit de Saint – Lazare plusieurs lettres, adressées à l'un de vos amis de notre ville et dont je ne connais qu'imparfaitement la demeure. Je ne sais si elles vous sont parvenues, et faute de pouvoir faire mieux, je vous écris de nouvelles lettres adressées à la même personne. Je tremble et je désire ardemment que celles-ci vous parviennent.

Oh ! mon ami, que de choses douces et que de choses horribles j'ai à vous dire !

Dans mes premières lettres, je vous ai fait connaître. quelle était mon existence à Saint-Lazare, où mon père, poussé par ma belle-mère, m'a fait enfermer. Je vous donnais de longs détails sur le régime de la prison, particulièrement en ce qui regarde les détenues de ma catégorie. J'y ajoutais quelques récits qui concernaient mes compagnes d'infortune.

Depuis, j'ai accouché dans la prison ; un fils nous est venu, beau, charmant, plein de santé. On m'a permis de l'allaiter et j'ai été l'objet de beaucoup de soins. Les sœurs de Saint-Joseph, auxquelles nous sommes confiées, ont été vraiment très-bonnes pour moi.

Oh ! que j'étais heureuse alors ! je contemplais notre enfant avec délices, je lui trouvais de la ressemblance avec vous ; je le couvrais de baisers et je pensais vous embrasser en même temps.

Et comme un bonheur ne vient jamais seul, mes 21 ans ont sonné dans la prison, et j'ai fait naître la pitié dans l'âme d'une généreuse patronesse qui a demandé et obtenu ma mise en liberté.

J'ai donc passé les portes de Saint-Lazare, emportant mon précieux fardeau, notre fils !

Notre fils ! auquel vous donnerez plus tard votre nom, j'en suis bien certaine. Il sera né à Saint-Lazare, et sans doute nous ne pourrons pas cacher cela toujours. Ce sera une tache éternelle pour lui et un affront pour ses grands parents qui auraient dû l'aimer. On le montrera du doigt en disant : *C'est un enfant* de Saint-Lazare !

Eh bien ! en quoi cela le rendra-t-il moins digne d'intérêt ?... Mais le monde se plaît tant à mépriser, lui qui est si mép... Hélas ! accablée maintenant par une infortune sans nom, je n'ai peut-être pas le droit de dire le mot. Ah ! trêve à de si tristes pensées ! notre enfant vous aura pour

guider ; nous nous occuperons de son bonheur ; il vous ressemblera et, soutenu par vous, il fera noblement son chemin.

Maintenant les scènes horribles vont venir...

Et pour ne pas faire un odieux mélange des choses bonnes, saintes, ravissantes, avec les choses infâmes, je termine ici cette lettre pour en commencer immédiatement une autre... bien affreuse.

Votre LUCIE.



## LES SUITES DE SAINT-LAZARE

Une de mes compagnes de captivité m'avait donné l'adresse d'une dame chez qui je pourrais trouver un refuge.

– C'est une bonne dame, m'avait-elle dit, qui tient des chambres garnies, elle est de mœurs un peu légères, mais nous n'avons pas le droit d'être bien scrupuleuses.

Sans avoir trop approfondi ces paroles, je me rendis chez cette femme, avec mon enfant. Elle me reçut à merveille, en me faisant mille compliments sur ma beauté. C'était une vieille, au nez crochu, aux yeux ardents, aux cheveux gris et plats, mais à l'air assez bon.

– D'abord, me dit-elle, il faut vous débarrasser de votre enfant, vous n'avez presque plus de lait, m'avez-vous dit ; vous êtes faible et souffrante ; j'ai votre affaire. Je sais une excellente nourrice, qui demeure à quelques

lieues d'ici. Elle est venue me demander un nourrisson l'autre jour : comme ça se rencontre bien ! profitez de cette occasion, qui est excellente...

J'acceptai, et le lendemain mon enfant était remis à une nourrice des environs de Paris. Elle avait en effet l'air d'une très-bonne et très-honnête femme. Elle s'appelle madame Pitou et habite Pontoise. Je lui ai remis, pour les premiers mois de nourrisage, un bijou de prix, le seul qui me restât... Ne tremblez pas, mon ami : depuis, j'ai revu notre enfant qui se porte à merveille...

Cependant j'étais à bout de forces, je me suis mise au lit, et j'y suis restée quelques jours, étant l'objet de beaucoup de soins, mêlés à de grandes exclamations sur ma beauté qui brillait de plus en plus, me disait-on.

A peine remise, je fus entraînée par mon hôtesse dans son salon, où je vis plusieurs messieurs, ses locataires, me dit-elle, et bientôt je fus accablée de sollicitations et d'offres brillantes que je me gardai bien d'accepter. Je compris dans quelle maison équivoque j'étais tombée, et je songeais à la quitter, quoique du reste, on m'y traitât fort bien, lorsqu'il me vint la visite d'une vieille dame, aux traits réguliers, aux cheveux blanc d'argent, abondants et bouclés, une belle vieille, toute ronde et qui aurait eu l'air très-respectable, sans un peu de fausseté empreinte sur sa figure, mais à laquelle je ne m'arrêtai pas assez. Elle était très-bien mise et avait des bagues à tous les doigts. Elle tenait mon adresse d'une détenue de Saint-Lazare que je ne connais pas. Touchée de mon sort et craignant que je ne fusse tombée en de mauvaises mains, elle venait me proposer d'entrer chez elle, où elle occupait plusieurs demoiselles ; mes occupations seraient douces et très-lucratives. J'acceptai avec bonheur, en songeant à mon enfant qu'il faudrait élever, et pour lequel il ne me restait plus d'argent. La vieille dame me donna un rendez-vous où je pourrais la rejoindre, afin de ne pas éveiller, en sortant toutes les deux à la fois, les soupçons de mon hôtesse.

J'allai au rendez-vous ; elle m'y attendait.

– Comme je travaille pour la cour, me dit-elle, je suis obligée de faire inscrire toutes les personnes que j'occupe ; venez, ce n'est qu'une formalité à remplir et l'affaire d'un moment.

Sans aucun soupçon je la suivis. Elle me conduisit je ne sais où ; dans une maison qui avait quelque chose de monumental. Nous y trouvâmes devant un bureau un vieux et gros monsieur aux cheveux gris et frisés, au front bas, à la figure commune, mais assez joyeuse, aux gros yeux pleins de regards lascifs, au col très-court. Ce monsieur ne ressemblait pas mal à un gros crapaud de jardin.

Il quitta sa chaise et vint d'un pas lourd toucher la main à mon introductrice qui lui dit quelques mots tout bas., puis il me regarda et me complimenta beaucoup.

– Elle est vraiment ravissante, dit-il à la dame, et je crois que Mademoiselle sera pour vous une excellente acquisition. Ah ! ah ! ah ! ah !

Après cet éclat de gros rire, il retourna à sa place, prit mon nom, mon âge, et fermant son livre, il dit : C'est une affaire arrangée, ma belle enfant. Vous me permettrez d'être des premiers à vous rendre visite chez Madame, où vous serez très-bien, et à vous complimenter de nouveau... Oh ! que vous êtes belle et distinguée ! Ah ! ah ! ah ! ah !

– Allons, vieux galantin, dit la dame, n'effrayez pas cette enfant. Vous viendrez nous voir, mais vous serez convenable.

– Oui, oui, je serai convenable. Ah ! ah ! ah ! ah !

Pardonnez-moi, mon ami, si Je vous donne tous ces détails. Ma manière de raconter vous plaisait beaucoup autrefois, et je l'ai conservée par habitude.

Nous sortîmes et nous nous rendîmes chez la dame. Je remarquai en entrant qu'une lourde, porte, munie d'un large judas, se referma sur nous, avec un double tour de clef. J'éprouvai alors un sentiment de crainte.



## CHEZ MADAME LEBLANC

Cependant on me conduisit dans ma chambre qui était ' fort jolie.

Je demandai à quoi j'allais être occupée.

– Oh ! à peu de chose. Le jour on coud, on brode, on confectionne pour la cour, dit la vieille dame (dont je remarquai plus que précédemment l'air faux), et le soir nous recevons des personnes de distinction, des commettants, des amis. Nous leur faisons le meilleur accueil ; et quelquefois nous donnons à jouer... Vous verrez, vos compagnes sont très-gaies, vous aurez une existence des plus heureuses ! Mais j'y pense, votre costume est bien frippé, bien démodé ; laissez-moi vous, offrir une robe plus belle, que je vous retiendrai plus tard sur vos journées de travail. Demain, vous la trouverez dans votre chambre. Maintenant comme il est déjà tard., nous allons dîner.. Aujourd'hui, vous dînerez avec moi et ma contre-maîtresse seulement, et après le dîner je vous présenterai à vos compagnes.

La contre-maîtresse vint. C'était une femme de 35 à 40 ans. Elle devait avoir été très-belle ; mais sa figure était fatiguée, flétrie. Au dîner, ces dames furent d'une gaité qui allait jusqu'à la licence. A Saint-Lazare, on avait certainement beaucoup plus de retenue. Les mets étaient fins, mais poivrés et échauffants, et l'on m'excita beaucoup à boire. Puis, je crois que

les vins étaient frelatés, car au dessert je me sentis très-assoupie et demandai à rentrer dans ma chambre où j'eus toutes les peines du monde à me rendre. On me mit au lit presque entièrement endormie et une seconde après je perdais dans un lourd sommeil une sorte de léthargie, le sentiment de toutes réalités.

Oh ! mon ami, quelles choses horribles il me reste à vous dire. A mon réveil, je vis dans ma chambre, éclairée par un flambeau, l'homme affreux, l'énorme crapaud qui m'avait inscrite la veille. Il quittait son habit et semblait à son aise comme s'il avait été chez lui. Il s'avança vers moi ; je pris peur, et jetai les hauts cris.

La contre-maîtresse accourut. – Que signifient ces cris, me dit-elle ; et à quoi peuvent-ils servir ? Regardez comme votre fenêtre est matelassée. Ne faites donc pas la bégueule ; vous venez de Saint-Lazare et vous appartenez maintenant à une des meilleures maisons de Paris. Vous êtes enregistrée, il n'y a plus à y revenir. Mais vous devriez bénir votre sort au lieu de faire tant de bruit ! La maison de madame Leblanc est connue et vaut un peu mieux que la prison dont vous sortez.

Alors mes larmes se firent jour.

L'homme se mit à me prodiguer de banales consolations, mêlées d'exhortations outrageantes.

– Oui, oui, vous serez très-bien ici ; mais pour Dieu ne vous montrez pas si méchante. Ah ! ah ! quel dommage que vous ne soyez pas aussi aimable que belle !

Enfin, voyant que mes manières ne changeaient pas à son égard, il sortit ; et comme je cherchais mes vêtements, je trouvai à la place de ma robe celle qu'on m'avait annoncée la veille, une robe de soie trop riche et trop élégante ! La contre-maîtresse revint, et, bon gré mal gré, il fallut me revêtir de cette robe, l'autre ayant été donnée à une pauvre, me dit-on.

Je pleurai longtemps et je ne savais à quoi me résoudre. Vers midi, on vint me chercher pour déjeuner. Je suivis machinalement la bonne, et fus introduite auprès des compagnes de ma nouvelle captivité, et leurs rires contrastèrent avec les larmes que je versais encore.



Chez madame Leblanc.

L'une d'elles, moins corrompue et plus compatissante, vint auprès de moi et s'efforça de me rendre un peu de force. Comme vous, me dit-elle, je suis entrée ici par ruse et retenue à l'aide de surprise et de violence. Que voulez-vous ! nous sommes de misérables créatures, abandonnées de Dieu et condamnées à l'opprobre et au malheur ; il faut bien se résigner.

Je touchai à peine au déjeuner, et ma nouvelle amie me ramena dans ma chambre où nous pleurâmes ensemble.

Vers le soir, étant restée seule, je résolus de m'enfuir, et dans ce dessein, je tins la porte de ma chambre entr'ouverte et guettai de l'œil la grosse porte d'entrée dont je n'étais pas loin. Et comme il survint une altercation entre des jeunes gens et la bonne, qui voulait les empêcher d'entrer au salon où il y avait déjà du monde, la grosse porte ne fut pas immédiatement refermée. En me glissant dans l'ombre, je pus la franchir, et descendre rapidement l'escalier. Je passai comme une flèche devant la loge d'un gardien et m'éloignai en toute hâte. Une fois un peu loin, je me dirigeai, avec l'aide d'honnêtes passants, vers la maison que j'avais quittée la veille. J'y pus rentrer bientôt, on m'y reçut avec force exclamations de surprise et de plaisir et j'y passai la nuit.

Hélas ! cette halte hors du borbier ne fut pas longue. Le lendemain, sur les onze heures, on m'appela ; un homme à la figure sinistre me demandait. – Mademoiselle, me dit-il, suis un agent de police et j'ai ordre de vous reconduire chez madame Leblanc. Voici l'ordre écrit, une voiture vous attend. Ne cherchez pas à fuir ; je serais forcé de vous mettre ceci aux mains. – Et il sortit de sa poche des cordes qu'il me montra Comment résister ? Il me fit monter dans un fiacre et bientôt je rentrai tremblante dans une maison infâme... où mes larmes cherchèrent en vain à me défendre On m'a brutalisée, frappée...

Ah ! mon ami, ne me méprisez point trop ; ne me maudissez pas ; aimez-moi toujours ; mais de loin, sans chercher à me revoir, et songez à moi, comme si j'étais encore celle que vous avez connue et aimée : gaie, heureuse et pure, puis aimante et fidèle... Ah ! que dis-je ! cherchez à me revoir au contraire, mais pour m'arracher à l'infamie...

Je suis mère, et notre enfant me rattache encore à la vie... Je l'ai revu ; il est magnifique ! mais quelle malheureuse mère il a !

Votre infortunée LUCIE.

P.S. Mon ami, ma lettre après deux jours écoulés n'est pas encore partie, faute d'une occasion, et je la rouvre pour vous annoncer une chose extraordinaire, inouïe, un événement qui m'est agréable et m'accable en même temps ; car s'il me rend une amie, il me donne aussi son malheur à déplorer. La pauvre Annette dont la retraite a été trahie par quelque femme de Saint-Lazare, comme le fut la mienne, Annette, victime des mêmes ruses que moi, est entrée ce matin dans l'infâme maison de madame Leblanc.... Jugez de nos larmes... Nous voulions nous associer pour la résistance ; on nous a violemment séparées.

Oh ! mon ami, je n'espère plus qu'en vous pour la délivrance... Mais quand recevrez-vous cette lettre et quand pourrez-vous nous sauver ?

Jules, après la lecture de ces deux lettres, les rendit silencieusement au Sous-Préfet. Quelles banales consolations pouvait-il donner à une si grande infortune ? Il se borna à serrer la main de son ami en lui disant : – Du courage ; vous en avez encore plus besoin que moi ; mais votre Lucie est cent fois plus à plaindre qu'à blâmer.

Ils se revirent ensuite, sans revenir sur le sujet trop douloureux des lettres, et bientôt, le jour de la sortie de prison étant arrivé pour Charles Fontès, le Sous-Préfet, ils s'embrassèrent avec une vive affection en se promettant de chercher plus tard à se retrouver ; mais sans nourrir trop d'illusions à cet égard, si grande était l'incertitude de leur avenir, à l'un et à l'autre.

Chez madame Leblanc.



*Jugez de nos larmes.... nous voulions nous associer pour  
la résistance....*

- Vous reverrez Lucie, n'est-il pas vrai, dit Jules à Charles Fontès ?
- Oui, oui, je la reverrai, pour l'arracher au bouge, répondit le Sous-Préfet, avec l'expression d'une douleur pleine de rage.
- Et pour l'aimer encore, dit Jules ?
- Oh ! oui ! Pourrait-il en être autrement, hélas ! c'est moi qui suis la cause première de son malheur.



## LE RÉVOLTÉ

Quelques jours après le départ de Charles Fontès, Jules, dans l'ennui de l'isolement, forma une demi-liaison avec un autre prisonnier dont la personne et les manières ne manquaient ni de finesse ni de distinction ; mais qui lui inspirait beaucoup moins de sympathie que le Sous-Préfet

Ce prisonnier logeait à la pistole, dans une chambre à six lits.

- C'était un homme jeune encore, aux yeux vifs, à la figure assez douce, souriante même, mais sans annoncer précisément la franchise. Elle se transformait dans l'occasion, et alors elle exprimait la haine et une grande énergie. Son langage, sa tenue habituelle prouvaient une certaine éducation. Il parlait facilement, et bien. On l'appelait George Sturb. Il avait été condamné à un an de prison pour un crime de faux, auquel l'amour avait

fourni des circonstances atténuantes. L'amour fait pardonner bien des choses ; et Jules avait souvent, sans répugnance, lié conversation avec ce prisonnier qui s'était toujours montré très-convenable.

Son langage, poli et mesuré, s'animait quelquefois par degrés, et laissait percer alors une grande irritation contre la société contemporaine, qu'il accusait d'injustice et d'hypocrisie.

– On nous a condamnés tous les deux, disait-il au marquis, pour des fautes légères et jusqu'à un certain point excusables. Nous étions pauvres, sans protection, et l'on nous a choisis l'un et l'autre pour faire ce qu'on appelle des exemples. Sans pitié pour nous, on s'est efforcé de nous flétrir, de nous perdre à jamais. Cependant, que voyons-nous presque partout dans les hautes sphères ? Le crime marchant la tête levée, après avoir fait des milliers de victimes ruinées, écrasées ; le crime honoré, entouré de flatteries et d'hommages, et buvant à longs traits à cette coupe des plaisirs que nos lèvres ont à peine touchée. Non, non, tout cela n'est pas juste. On a frappé, dans notre position humble et isolée, notre imprudence et non pas notre faute. Quelle morale est à tirer de cela ? C'est qu'il ne s'agit pas d'être honnête, mais fort ou adroit. Le crime est absous, lorsqu'il est voilé par les grandeurs, ou lorsqu'il s'appuie sur la ruse, car elle peut remplacer la force. Oh ! que je saurai bien m'en souvenir, lorsque je serai rendu à la liberté !

Le marquis écoutait et ne répondait rien ou peu de chose. Son cœur, étranger à la haine, était presque résigné. Il s'accusait plutôt qu'il n'accusait les autres. Mais son compagnon de captivité interprétait son demi-silence comme une approbation.

Un jour que Sturb avait, en causant avec Jules, ramené la conversation sur son sujet favori : la partialité et l'injustice humaine telles que les montraient les mœurs du jour, un homme, aux allures communes, et qui était un peu l'ami de Sturb, vint apporter son contingent à cette diatribe.



## LE CAISSIER DU COMMISSAIRE

Il est inutile de faire le portrait de cet homme. On a mille fois rencontré de ces natures d'un ordre inférieur, que n'a pu modifier une éducation seulement ébauchée, et qui portent les traces d'un long abrutissement, fruit des plaisirs vils et de l'intempérance. Cet homme voulant renchérir sur les invectives de Sturb, s'écria avec un ton grossier :

– Vous avez mille fois raison. La société est une coquine ; son équité est un mensonge. Elle frappe à tort et à travers, pourvu qu'on soit faible. Vous en êtes un exemple, et moi donc ! Secrétaire d'un commissaire de police, j'étais aussi son caissier. Un jour, il trouva un déficit d'un millier de francs dans sa caisse. Crac, il me fait arrêter et condamner. Cependant, qu'avais-je fait ? Je ne l'avais pas volé pour m'enrichir, cet argent : je l'avais bu. Pourquoi n'étais-je pas mieux appointé ! il faut boire cependant ! Eh bien ! suis-je moins un homme d'honneur pour avoir été condamné ? Je n'ai été que trop honnête ; j'en suis aux regrets maintenant.

Que de fois des amis de bouteille m'ont dit : « *Tu es un* » imbécile ; *il y a des coups magnifiques à faire, que* » ta position sociale faciliterait et qui te permet » traient de boire avec nous sans trêve, et même des » meilleurs vins : tu n'aurais qu'à choisir. » Eh bien ! j'ai toujours refusé ; mais je réponds, puisqu'on m'a si bien traité, que plus tard, une fois libre, je ne serai pas si bête. Je veux réparer le temps perdu. Qu'en dites-vous, Sturb ?

– La route que vous voulez suivre est semée de périls, et ce ne sera pas la mienne, répondit Sturb. Ce n'est pas ainsi qu'il faut manœuvrer.



## L'HOMME POLITIQUE

Pendant que Marsouille (le secrétaire du commissaire de police) racontait ses mésaventures, un de ses compagnons, autre ami de Sturb, s'était approché d'eux et avait écouté.

C'était un homme jeune encore, à grande barbe et moustaches noires, au teint bilieux, au nez long, gros et mal fait, à la grande bouche meublée très-irrégulièrement. Ses yeux petits et vifs n'étaient jamais souriants ; l'expression haineuse n'en variait point. Son front assez large, mais trop bombé, annonçait l'entêtement, ce fruit ordinaire de la stérilité des idées. Ses cheveux étaient noirs, abondants et plats. L'ensemble de sa figure faisait naître un sentiment de répulsion. 11 s'appelait Caffroz, ne manquait pas d'une certaine éducation superficielle et avait souvent péroré dans les clubs avec quelque facilité d'élocution.

– Sturb a raison, dit-il ; ce n'est pas ainsi qu'il faudra s'y prendre pour se venger de la société, cette coquine qui châtie toujours les faibles. Une action plus énergique et plus en grand serait nécessaire.

Et moi aussi j'ai des griefs récents et particuliers contre cette infâme société, sans parler de griefs plus anciens et plus sérieux qui ont commencé ma haine.

Six mois de prison ! et pourquoi ? Mon propriétaire me demandait de l'argent, je n'en avais point ; il a insisté, m'a menacé, je l'ai jeté de mon palier en bas de l'escalier, et il s'est cassé la jambe. Avait-il besoin de me menacer ? six mois de prison ! Mais j'étais républicain, on le savait, et voilà le pourquoi de la sévérité des magistrats, ces dignes représentants de la société maudite.

Ah ! si je pouvais me venger en refaisant leurs lois à ma guise ! Trouvez-moi un levier qui mette en branle à Paris son million d'hommes pauvres, s'armant tous pour combattre les riches des nobles faubourgs. Maîtres bientôt, comme nous écraserions ces riches, à l'aide de nos lois nouvelles !

Ecoutez bien : le droit au travail, l'égalité des salaires largement établie, l'éducation uniforme et obligatoire pour tous, mais à faible dose, pour ne point compromettre l'égalité, en donnant trop d'essor à certains esprits ; une famille sans liens indissolubles ou, ce qui serait mieux, point de famille ; une patrie aimée, pour les niais qui s'en soucieraient encore ; Dieu pour les imbéciles, la liberté selon nos lois à nous, et la fraternité universelle : voilà ce que nous décréterions après avoir dépouillé les riches.

Mais les dépouiller ne suffirait pas, il faudrait les pressurer jusqu'à l'épuisement de la dernière goutte de leur sang. Oh ! que je les hais ces riches ! Pourquoi le sont-ils eux plutôt que nous ? de quel droit ?

Pour revenir à mon rêve, qui se réalisera, je l'espère, quelle magnifique extension nous pourrions donner à nos résultats, en détruisant les arts, le luxe corrupteur, les lettres inutiles, toute cette civilisation raffinée qui est une insulte aux déclassés de la terre !

Comprenez-vous l'immensité des jouissances morales et matérielles que nous aurions à savourer, après la victoire ? D'abord l'affranchissement et la

vengeance, puis tous bourgeois, quoique travailleurs ! tous suffisamment riches ; point de supérieurs, point de maîtres !

Plus tard (chose impossible) si, par quelque défaut caché du système, tout était épuisé pour nous, même les dépouilles des vaincus ; si nous n'avions plus d'argent, plus de meubles, de valeurs d'aucune espèce ; plus de palais ni d'hôtels à vendre aux étrangers ; eh bien ! nous brûlerions tout ce qui nous deviendrait inutile, et nous aurions alors l'égalité de la misère et de la faim, avec le plaisir de railler et de persécuter encore les bourgeois, les nobles, nos anciens maîtres, rendus mille fois plus malheureux que nous.

Ce serait le néant, soit ; mais un néant plein de grandeur comme celui au-dessus duquel planait, après sa défaite, Satan, roi de l'enfer.

Sturb ne répondit rien et regarda le marquis d'un air qui semblait dire : Cet homme est fou.

Marsouille, tout ravi, s'écria : Caffroz, tu es un grand homme !

Le marquis se sépara du groupe et rentra dans sa cellule, la rougeur sur les joues, pour avoir été dans le cas de frayer avec de tels hommes et d'entendre de tels discours.

– Ah ! se dit Jules dans sa chambre, voilà bien la politique de l'envie, et celle d'un homme qui veut tuer et voler à l'aide de lois nouvelles. Cependant si cet énergumène obtenait demain, par héritage ou quelque autre circonstance fortuite, cinq mille francs de rente seulement, il est bien probable qu'alors, sans cesser d'envier plus riche et plus haut placé que lui, il ne trouverait plus la société si haïssable et qu'il s'en ferait le défenseur énergique, ainsi que de la propriété et peut-être même de la famille.

Sturb, Marsouille et Caffroz sortirent successivement de prison avant l'expiration de la peine du marquis.



## LE MUSICIEN VAGABOND

Le marquis s'était peu à peu enhardi dans la prison, et parfois il prenait un plaisir mélancolique à se tenir quelques instants sur le seuil de la cour où se promenaient les prisonniers, et de là il observait ce monde bizarre. Mais alors il se revêtait de l'uniforme lugubre du logis, afin de moins éveiller l'attention, et de ne pas exciter la jalousie ; et même il dissimulait de son mieux sa curiosité qui aurait pu blesser ses compagnons d'infortune et lui faire des ennemis.

Du reste, on avait bientôt su, parmi les prisonniers, quelle avait été sa position dans le monde et quel était son titre. Le Sous-Préfet aussi était connu de la foule et l'on y disait : « Hein ! niera-t-on que nous soyons des gens comme il faut ? il y a parmi nous des marquis et des préfets ! Nous appartenons à la *haute*, et certes, nous savons nous y conduire jamais nous ne manquons d'égards pour ces chefs de file qui reconnaissent en nous de parfaits gentilshommes. »

Il y a des chercheurs d'esprit partout. On sait du reste que la supériorité morale – inoffensive – est promptement reconnue de tous et inspire constamment, même dans le monde le plus corrompu, un respect involontaire.

Un jour, le marquis remarqua dans le préau commun un grand jeune homme de 26 à 27 ans environ, à la figure maigre et pâle qu'animaient des

yeux vifs et ardents. Cet homme, avec un accent méridional très-prononcé et un langage rapide, se défendait vaillamment contre les attaques railleuses de ses compagnons de captivité, qui l'appelaient ironiquement le *Parisien*.

Etant parvenu à s'isoler de ses agresseurs, il s'avança du côté du marquis, en bougonnant et haussant les épaules.

Jules., qui avait reconnu à son accent un compatriote, lui adressa la parole :

– Vous êtes du midi de la France, n'est-il pas vrai ?

– A vous obéir. Je m'appelle Jacques Frissac, je suis de Carpentras, une des plus grandes villes d'en *basse*.

– Nous sommes de la même province... vous me semblez un brave homme. – Oui, certes, je m'en vante.

– Venez, je vous prie, dans ma chambre, et nous causerons.

– Volontiers, ça fait toujours plaisir de se trouver avec un pays.

Dans la chambre de Jules, à la suite de quelques questions, faites sur le ton d'un intérêt réel, Jacques Frissac raconta son histoire, et les incidents qui l'avaient conduit en prison.

– J'ai perdu ma mère de bonne heure. Mon père, important épicier de Carpentras, me donna une brillante éducation : deux ans d'école chez les frères de la doctrine chrétienne ; et comme il avait pour client un musicien qui ne le payait pas, il lui proposa de m'enseigner le violon contre l'acquit de sa créance ; ce qui fut accepté et suivi immédiatement d'un commencement de leçons.

Or, monsieur, comme nous sommes tous naturellement musiciens à Carpentras, je fis des progrès rapides et je devins bientôt un véritable artiste. Je ne rêvais plus que de devenir un nouveau Paganini et, en brûlant le café de mon père sur la porte de sa boutique, je veux dire de son magasin, je m'enivrais du délicieux arôme et croyais voir une salle entière m'applaudir avec frénésie, et les femmes m'envoyer des baisers, en me jetant leurs bouquets. (Le marquis ne put s'empêcher de sourire à cette peinture méridionale.)

– Mon père, qui s'aperçut que je ne mordais que trop bien à la musique, me fit la morale. « – Tu rêves de suivre « la carrière des arts, me dit-il ; où

te mènerait-elle ? à la « misère ! Reste dans l'épicerie, le bonheur est là. On y « fait ses petites affaires ; on s'y marie ; la vie s'y écoule « agréablement ; on y est heureux. »

Mais mon père fit de vains efforts d'éloquence ; ma vocation était trop forte, mes dispositions trop grandes. A l'aide de quelques concerts, donnés avec des camarades, véritables artistes aussi, je me posais dans la ville comme professeur de violon. Bientôt je trouvai à donner quelques leçons, puis j'entrai, en qualité de deuxième violon, au grand théâtre de Carpentras. Dieu ! comme nous faisions valoir les chefs-d'œuvre des maîtres : des Rossini, des Auber, des Verdi, des Donizetti ! Les Parisiens, de passage dans notre ville, disaient eux-mêmes, – je l'ai entendu : – L'orchestre de Carpentras vaut au moins celui de l'Opéra ! (Nouveaux sourires du marquis, qui soupçonnait un peu d'ironie dans ces paroles.)

J'eus le malheur de perdre mon père, et son faible héritage fut bientôt dissipé. Les vrais artistes n'ont pas beaucoup d'ordre. Heureusement, ou malheureusement si l'on veut, une vieille tante à moi mourut à Marseille et me fit son héritier. L'héritage était peu de chose : des hardes, quelques vieux meubles, un peu d'argent, restes d'une pension viagère, quelques titres d'actions, voilà tout. N'importe, je partis pour Marseille, cette superbe capitale. En route, je fis la connaissance d'une jeune fille de Draguignan, fraîche comme la rose et ayant des yeux noirs, doux comme le velours et grands comme la main. (Autre sourire du marquis.)

Elle me plut beaucoup ; je lui fis la même impression et à Marseille nous nous installâmes ensemble. Puis, mon héritage réalisé, nous vécûmes maritalement en nous aimant comme deux tourtereaux.

L'amour me faisait oublier les arts ; mais un jour que j'étais allé dîner avec un ami de Carpentras, rencontré la veille, je trouvai à mon retour que tout avait disparu du logis : princesse, argent, hardes et ce que j'avais de mieux en petits meubles ; heureusement que mon violon me restait. Deux mots qu'on avait laissés sur la table m'annonçaient qu'on était allé à Paris donner de tendres soins à un père soudainement malade ; à un père que je croyais mort depuis longtemps.

Le cœur brisé, je pris sur le champ le chemin de Paris, sans argent, mais avec mon violon. Après tout, disais-je, Paris est la ville des grands artistes ; je m'y ferai connaître. En route, je jouais dans les cafés, et les habitants, émerveillés, se livraient à d'abondantes largesses. Quelquefois, le dimanche, je faisais danser au cabaret, ou sur l'herbe, et jamais les quadrilles n'y avaient été si brillants. Tout allait au mieux ; mais près de Paris, dans une grange, pendant mon sommeil, on me déroba mon violon, un trésor, un Stradivarius trouvé par hasard à Marseille. Ce malheur m'en présageait d'autres.

J'arrivai à Paris avec peu d'argent. Une fois mon Stradivarius remplacé par un misérable violon, bien indigne de moi, comme ma bourse était vide, je me présentai poliment dans un café.

– On ne fait pas de musique ici, me dit-on, retirez-vous.

– Vous n'aimez donc pas les arts à Paris ? je suis un violoniste distingué de Carpentras...

– Nous aimons beaucoup les arts ; mais pas ici. Encore une, fois retirez-vous.

Cette scène se répéta, à peu près semblable, dans plusieurs cafés. On ne me laissa jouer que dans un cabaret, et j'y fis 25 centimes de recette.

Le voilà donc ce Paris si vanté, m'écriai-je !

Le soir venu, comme je me promenais tristement sur un quai, je vis un bateau de foin amarré au rivage.

– Parbleu, me dis-je, voilà qui va te faire une excellente chambre à coucher. Aussitôt je m'y installai et j'y dormis d'un profond sommeil ; mais comme le lendemain j'en sortais, tout couvert de débris de foin, deux sergents de ville me demandèrent ce que j'avais à faire dans ce bateau, puis ils s'inquiétèrent de mes papiers, et comme je n'en avais point, ils m'arrêtèrent ; et voilà le violoniste au violon.

A la correctionnelle on s'informa de mes moyens d'existence. Je suis artiste, m'écriais-je, violoniste distingué, donnez-moi un violon ! de grâce, un violon ! rendez-moi mon Stradivarius, et je vais vous émerveiller.

On ne voulut rien entendre. Le délit de vagabondage est constant, dirent les juges. Je fus condamné à un mois de prison et m'y voilà... Eh bien

après ? en serais-je moins pauvre, quand je sortirai d'ici ? en aurais je mieux un gîte ? Si je ne couche plus dans un bateau, il me faudra aller coucher à la belle étoile ; m'arrêtera-t-on là de nouveau ? me remettra-t-on en prison, pour me laisser ensuite dans le même dénûment ? Que m'a-t-on appris en me condamnant ? qu'un bon hôtel vaut mieux qu'un bateau de foin ? Ne le savais-je pas ? Fournissez-moi l'hôtel. Oh ! justice humaine ! tu punis la misère ; elle est un crime à tes yeux ; tu la punis au lieu de la soulager !

Le marquis ne savait guère comment défendre la société, qui châtie si bien les légers torts et laisse souvent les grands crimes impunis.

Il consola de son mieux le pauvre artiste, auquel il annonça de meilleurs jours dus à son talent de violoniste et il lui ouvrit son porte-monnaie.

– Prenez ceci, lui dit-il, c'est un frère, malheureux comme vous, qui vous l'offre...

Reposons-nous maintenant ; dans les chapitres qui suivront, nous trouverons sans doute des scènes moins douloureuses que celles de la prison, qui sans doute ont un peu trop allongé ce cinquième livre.



# LIVRE SIX



ans la multitude des portraits que nous nous sommes donné la tâche de mettre en lumière, il nous semble quelquefois reconnaître de nos anciens amis, par quelques coins de leur personnalité, du moins. Ce n'est pas leur figure assurément, ni leur rang dans le monde, mais c'est un côté de leur caractère, une partie de leurs talents, de leurs faiblesses, et quelquefois leur bon cœur tout entier.

Ainsi, dans le poète chansonnier que nous allons mettre en scène, nous avons cru, un moment, revoir un de nos meilleurs amis, mort, hélas ! et bien regretté ! On ne retrouve pas ici la position sociale qu'il occupait, ni les habitudes de sa vie, mais bien son tour d'esprit, ses talents et sa générosité native. Certes, il était bien plus sobre que Jean Pochard – le poète en prison que nous allons faire connaître ; – il possédait un mérite plus complet et plus élevé, mais il en avait la bonhomie, la vanité naïve, et le double talent de chansonnier et de musicien ; de plus il était doué d'un cœur d'or.

Pauvre Antony Rénal<sup>2</sup> ! quel vide nous a laissé ta mort ! Avec toi est tombée la société de plaisir que tu avais formée, dont tu étais le secrétaire et le président tout à la fois, et que tu avais appelée, la constituant à ton image, la société des *Franco-Cœurs*.

Tu nous convoquais, une fois par mois, pour dîner ensemble, rire et chanter ; et, dans nos chansons, ton répertoire jouait un grand rôle. Car tu

aimais à le prodiguer comme Jean Pochard le sien Mais quel plaisir nous faisaient tes vers charmants, tes jolis airs et ta voix sympathique !



## UN POÈTE EN PRISON

Un jour que le marquis, pour se désennuyer, s'était placé timidement à l'entrée de la grande cour qui servait de préau commun aux prisonniers, il vit venir de son côté un jeune homme de petite taille, à la figure expressive et intelligente et dont le corps fluet remplissait bien mal le triste uniforme de la maison.

En le regardant avec attention, Jules se rappela l'avoir reçu rue de Varenne. C'était un poète chansonnier d'un certain mérite ; naturellement musicien, il composait de très-jolis airs pour des chansons qu'il chantait fort bien, c'est-à-dire avec goût, justesse de voix et sentiment. Ce prisonnier reconnu à son tour le marquis, malgré l'étrangeté de la rencontre en un tel lieu.

– Eh ! quoi, monsieur le marquis d'Algues, vous ici, vous revêtu de cet horrible costume ! Est-ce bien possible !

– N’y êtes-vous point, cher poète ? répondit tristement le marquis.

– Oh ! moi, je suis un pauvre Bohême, à qui tous les malheurs doivent arriver ; mais vous, que j’ai vu dans une position si heureuse ! je ne saurais croire que vous ayez commis quelque action indigne de vous ; cela est inadmissible ! Que s’est-il donc passé ? Pardon, je suis peut-être indiscret.

Jules, rassuré par ce langage bienveillant, engagea le chansonnier à venir dans sa chambre. Là, il lui raconta en peu de mots l’histoire du fatal portefeuille, dans laquelle il avait commis la grande faute de *laisser faire*.

– J’expie cruellement un instant de faiblesse, ajouta Jules.

– Fatalité ! dit le poète, vous méritiez un meilleur sort, vous si exempt d’orgueil, si bon, si généreux !...

– Parlons de vous maintenant, reprit Jules. Que vous est-il arrivé ? Si, sans trop de peine, vous pouvez me le dire, je vous écouterai avec beaucoup d’intérêt.

– Soit, dit Jean Bochard, vous verrez que, dans cette affaire, il n’y a rien de bien grave, Dieu soit loué !

Jean Bochard était bien le nom du chansonnier ; mais ses amis en avaient fait Jean Pochard à cause de son goût un peu trop prononcé pour la bouteille.

– A une époque, dit-il, où je jouissais d’une position plus heureuse que dans ces derniers temps, j’avais fait la connaissance d’une jeune ouvrière charmante qui occupait avec sa mère un petit appartement mansardé à côté du mien. Je l’aimai bientôt ; j’en fus aimé, et pendant près de deux ans je n’eus qu’à me féliciter de mon sort.

Malheureusement, à la suite de circonstances que je n’ai pas connues, ma maîtresse attira l’attention d’un homme haut placé et déjà d’un certain âge ; de ce qu’on appelle enfin un homme sérieux, dans le monde galant. Maria, c’est le nom de la jeune fille, était réellement ravissante. Son nouvel adorateur fit faire des propositions à la mère qui les accepta. Elle les fit agréer à Maria sa fille, et ces dames changèrent aussitôt leur mansarde contre un bel appartement dans la rue du faubourg Poissonnière, au rez-de-chaussée d’un vieil hôtel, sans magasins, et mis en location. Je fus réduit au

désespoir, et cet abandon, qui me fit négliger mon travail, pour chercher des consolations au cabaret, fut la cause de ma ruine.

Je perdis une petite place qui me faisait vivre et tombai dans une grande misère. J'en portais déjà la livrée, lorsqu'un jour, que je rôdais dans les rues de Paris, je rencontrai mon ancienne maîtresse. Elle descendait d'un élégant coupé pour rentrer chez elle ; c'était le soir. Par un fatal entraînement, je pénétrai dans la cour de la maison et cela, sans être vu par le concierge qui était momentanément à un étage supérieur, je le pense du moins.

Il faisait chaud, et ces dames ouvrirent immédiatement une fenêtre, donnant sur la cour. J'avais composé, dans mes heures de solitude et de désespoir, une chanson sur mes amours avec la jeune ouvrière devenue grande dame, et j'eus la malheureuse idée de la vouloir chanter. Il y a souvent de ces choses qu'on fait sans raison, et comme poussé par la fatalité.

Peut-être songeais-je à éveiller le remords dans l'âme de la jeune fille. Je chantai à mi-voix pour ne pas trop attirer l'attention ; mais cependant de manière à être entendu du rez-de-chaussée.

Étonnement, émotion, curiosité, colère ; n'importe la cause, on me laissa chanter ma chanson jusqu'au bout ; puis j'entendis Maria qui disait : Il a donc enfin fini, cet imbécile ; – Attends, dit la mère, je vais lui jeter un sou, pour le traiter comme il le mérite. – Et un sou tomba sur la dalle à côté de moi.

J'éprouvai une douleur telle de cette marque de mépris donnée à l'occasion d'une chanson trop respectueuse, que, n'écoulant que ma colère, je ramassai le sou et le rejetai avec violence dans l'appartement dont la fenêtre avait été à demi-refermée sans que j'y prisse garde, ou mieux, je crois, sans que je m'en souciasse beaucoup, et le sou alla casser un carreau de vitre. Au bruit, le concierge accourut et la vieille lui cria : – C'est ce mendiant qui a fait le coup.

– Qu'est ceci ? dit le concierge. On mendie dans ma cour et l'on y casse des carreaux de vitre ! C'est quel que vaurien ; un voleur peut-être. Allons, allons, en marche, le commissaire de police n'est pas loin, Dieu merci. – Et il me saisit au collet. Surexcité par tant d'outrages, quoique le plus

inoffensif des hommes, je donnai un tel coup de poing au vieux Pipelet que je l'envoyai à dix pas rouler dans la cour. Alors il se mit à crier : Au voleur ! à l'assassin ! On accourut, et je fus arrêté puis jeté en prison pour être jugé.

A la police correctionnelle, je racontai mon aventure et me fis réclamer par d'anciens amis en meilleure position que moi. De sorte que j'en ai été quitte pour huit jours de prison, que je fais actuellement. Voilà toute l'histoire, monsieur le marquis ; vous voyez que je ne suis pas bien compromis.



## LA CHANSON

Je suis heureux, dit Jules, qu'il n'y ait rien de grave là dedans. Mais de grâce, si je ne suis pas indiscret, chantez-moi la chanson que vous avez composée sur votre infortune amoureuse. Je me rappelle combien votre voix me fut sympathique, quand j'eus le plaisir de vous recevoir chez moi, rue de Varenne. Je sais que vous êtes un poète distingué et j'aurais infiniment de plaisir à vous entendre de nouveau.

Ma chanson n'est réellement pas mal tournée, dit Jean Pochard avec un naïf amour-propre ; il y a certainement beaucoup de poètes en grand renom

qui ne la désavoueraient pas. Vous allez en juger.

Et Jean Pochard chanta les couplets suivants :

Jadis exempte de richesse,  
Votre toilette de bon goût  
Se parait de votre jeunesse  
Et rien n'y manquait après tout.  
Votre taille était fine et ronde,  
Vous possédiez de frais appas  
Qu'enviaient les femmes du monde ;  
Ces jours purs ne reviendront pas.  
A vingt ans, heureuse de plaire,  
Sans efforts vous saviez charmer ;  
Vous m'écoutâtes sans colère  
Et j'eus le droit de vous aimer.  
Combien je vous aimais, madame !  
Mon cœur vous suivait pas à pas ;  
Le vôtre partageait ma flamme,  
Ce bonheur ne reviendra pas.  
Vous souvient-il du bal champêtre  
Où votre main serra ma main :  
– Ma mère est absente et peut-être  
Souperai-je avec toi demain. –  
Le lendemain, bonheur suprême !  
Vous accouriez prendre un repas  
Qu'assaisonnaient ces mots : Je t'aime !  
De tels soirs ne reviendront pas.  
Je voulais qu'un bon mariage  
Vînt couronner nos tendres feux,  
Mais déjà votre cœur volage  
Accueillait un autre amoureux.  
Riche, puissant, titré sans doute,  
Il sut vaincre sans grands combats ;  
Pour vous charmer rien ne lui coûte...  
L'amour vrai ne s'achète pas.  
Aujourd'hui, fière et grande dame,  
Vous ne marchez que sur les fleurs ;  
Tout est changé, même votre âme ;  
Et moi, je n'ai plus que mes pleurs.  
Un autre possède ces charmes  
Que j'ai tant adorés, hélas !  
Et je repasse dans les larmes  
Un temps qui ne reviendra pas.

Le marquis loua beaucoup cette expression naïve et tendre d'une grande douleur. – Vous m'avez procuré un plaisir que je n'avais goûté depuis longtemps, dit-il.

Le marquis et Jean Pochard se virent souvent avant la sortie de prison de ce dernier ; et le poète qui ne se faisait jamais prier pour mettre ses œuvres au grand jour, charma Jules en lui déroulant une bonne partie de son répertoire.

Nous reverrons plus tard le chansonnier et donnerons de nouveaux détails sur sa manière d'être ; mais, pour le moment, nous avons hâte de sortir de l'horrible séjour où languit Jules, et d'offrir à nos lecteurs de moins tristes tableaux.

## ENCORE UN PRISONNIER

Cependant quelques jours avant de quitter Sainte-Pélagie, le marquis fit une rencontre que nous avons songé d'abord à passer sous silence, mais dont, toutes réflexions faites, nous maintenons le récit, parce qu'on y voit les suites funestes de l'enseignement de la prison, et les conséquences inévitables des mauvaises doctrines.

Ce récit offre encore le spectacle de crimes découlant les uns des autres par un enchaînement fatal ; de même que sur un mont escarpé, un seul faux pas peut conduire, de chute en chute, à une mort terrible.

Du reste, ce nouveau récit ne nous retiendra pas bien longtemps encore en prison.

Un jour, le marquis remarqua dans le préau un jeune homme pâle, de vingt-un ans à peu près, à l'air assez distingué, et qui ne frayait pas avec les autres prisonniers. Il se promenait toujours seul, pensif, sans rien répondre aux sobriquets et aux sarcasmes que lui adressaient ses compagnons.

Jules apprit, de son domestique libre, que ce jeune homme, dans une affaire très-grave, et très-compromettante pour lui, poussé par un bon mouvement, et au risque de sa vie, avait empêché un assassinat ;

circonstance sans laquelle il eût été condamné à une peine beaucoup plus forte.

L'aspect de ce jeune homme inspirait de la sympathie, et le marquis l'engagea, un jour qu'il le rencontra près de sa cellule, à s'y reposer un moment.

– Vous vous êtes conduit avec générosité dans une affaire très-délicate, dit Jules : on me l'a raconté ; et tout commensal que je suis de la maison funeste où nous sommes, je crois devoir vous féliciter de ce retour à de bons sentiments.

– Le bien mêlé au mal que j'ai fait, dit le jeune, homme, diminue seul mes remords. Si cela ne vous ennuie point, je vous raconterai mon histoire qui mériterait d'être imprimée ; car elle renferme plus d'un enseignement.

Le marquis ayant accepté la proposition, le jeune homme commença son récit.

– Mon père est un ancien négociant retiré des affaires avec une belle fortune ; et comme la plupart des jeunes gens qui se sentent l'appui d'un père riche, je me lançai dans les plaisirs et m'attachai à une femme qui me demandait beaucoup d'argent. Je fus bientôt à bout de ressources, et pensant que voler mon père, ce n'était que me voler moi-même, je fis faire une fausse clef de son bureau, et puisai largement dans les tiroirs où il tenait son argent. Mon père s'aperçut bientôt du vide que j'y faisais ; il raya des pièces d'or et s'arrangea de manière à les retrouver sur moi. Dans une grande colère, car il tenait beaucoup à l'argent, et pour me donner une forte leçon, mon père, comme je n'étais pas majeur, me fit renfermer pour quelque temps à la Roquette. Ceci compléta mon malheur.

J'y fis connaissance avec un jeune homme étrange qu'une vie semblable à la mienne avait conduit là. Il avait volé des couverts d'argent à ses parents qui l'avaient fait enfermer comme moi. C'était un rêveur, un philosophe, si vous voulez, malgré sa jeunesse, et en même temps un homme d'action et de passions ardentes. Il se nommait Hugues Mandreuil. D'un esprit ingénieux, chercheur, il s'efforçait sans cesse de remonter aux grandes causes. Mais malheureusement il joignait à de belles facultés un tempérament sensuel, fougueux, et manquait complètement de sens moral et

de sensibilité. Sous l'influence de mauvais principes pris dans les livres, ou en lui-même, et entraîné par ses passions, il devait être fatalement poussé à de grands crimes. A part son nez trop gros et presque crochu, ses traits ne manquaient pas de régularité. Les yeux un peu petits étaient vifs et le front élevé ; mais l'ensemble déplaisait parce qu'il n'exprimait aucune bienveillance ; à première vue, c'est de la répulsion qu'on éprouvait. Cependant son esprit faisait bientôt oublier son visage. Quoique habituellement silencieux, il causait volontiers avec moi en qui il voyait un adepte. Il m'exposait ses théories qui vous intéresseraient peut-être, et dont je me rappelle parfaitement les termes, parce qu'il y revenait souvent.

– Je serais curieux de les connaître, dit Jules, et je vous écoute avec plaisir.



## LES DOCTRINES FUNESTES

Le jeune prisonnier poursuivait de la sorte :

Après avoir foulé aux pieds nos croyances religieuses et nié l'immortalité de l'âme, Mandreuil me disait : La conscience, croyez-le bien, est un vain mot imaginé par les faibles pour se protéger contre les forts. Voyez si elle existe dans la nature, où tout doit se passer selon la volonté divine. Cherchez-y la bonté et la justice : vous trouverez partout des êtres destinés à

être dévorés par d'autres êtres qui sont dévorés à leur tour. C'est un égorgement général et perpétuel auquel les douleurs morales ne manquent pas ; car les bêtes en sont susceptibles tout comme nous. Quand l'homme a enlevé à la vache son veau pour le vendre et le faire tuer, elle le cherche partout du regard dans l'étable, et ne l'apercevant plus, elle pleure ! Tant pis pour elle ; je constate seulement le fait qui prouve, comme tant d'autres faits, la sensibilité morale des bêtes.

A part quelques espèces entièrement et uniquement victimes, tous les êtres de la création s'entredéchirent, et l'homme particulièrement féroce, non-seulement broche sur le tout, mais se dévore lui-même. Prenons l'homme dans la position la plus élevée ; car c'est là qu'il peut tout ce qu'il veut. Souverain, pour une offense personnelle, légère, pour un intérêt dynastique, ou l'ambition d'accroître le nombre de ses sujets, quelquefois pour une affaire d'amour où le cœur n'est pour rien, il jette à terre, dans de sanglants combats, cent mille hommes tués ou blessés. Vainqueur, il se réjouit ; vaincu, il s'excuse comme il peut, et invoque la raison d'Etat ; mais pour des remords, des regrets, son cœur n'en connaît point. Quelquefois tyran de son pays, et s'entourant de toutes les âmes viles, qu'attirent ses largesses, il frappe d'une verge de fer tout un peuple, l'abrutit et le ruine ; puis, après un long règne il meurt, sans remords du mal qu'il a fait, sans regret de ne laisser à l'histoire qu'un nom exécré.

Où sont, dans tout ceci, la justice, l'honnêteté, la pitié, et cette conscience générale créée par les moralistes ? Nulle part ! Oui, le mal est dans les règles de la nature et dans les voies de Dieu. Le mal n'est donc pas criminel, et j'en puis user autant que me le permet la prudence. Le tigre peut déchirer sa proie, même sans nécessité ; mais il ne doit pas la disputer au lion qui pourrait le châtier.

J'ai parlé des lois de Dieu, ajoutait mon compagnon ; oui, certainement il existe une puissance créatrice travaillant avec un art admirable, avec un goût exquis, et variant sans cesse ses magnifiques créations. Elle sème l'univers de mondes, quelques-uns, beaucoup sans doute, plus beaux et meilleurs que le nôtre, et probablement elle leur donne à tous la faculté de

se reproduire eux-mêmes par des moyens qui échappent à nos yeux et à nos intelligences.

Pleine de sollicitude pour la conservation des espèces grandes et petites qui remplissent ses œuvres, et leur fournissant avec la vie le plaisir et la volupté qui sont nécessaires à ses fins, elle est cependant sans aucun souci de leur bonheur. Elle a environné tous les êtres de tels dangers que, sauf de rares exceptions, après une existence d'inquiétude et d'angoisses, ils doivent mourir, avant le temps, misérables et souvent dans d'horribles souffrances.

La puissance suprême leur a dit : Je t'ai donné la vie et les moyens d'attaque et de défense ; maintenant, tire toi d'affaire comme tu pourras, et *malheur* aux vaincus !

*Malheur* aux vaincus ! voilà le dernier mot des règles de la nature et des voies de Dieu voilà le seul mot dont je puisse m'inspirer.....



## CONSÉQUENCES DES DOCTRINES FUNESTES

C'est ainsi que mon compagnon d'infortune arrachait de mon cœur, pièce à pièce, la morale chrétienne que ma mère y avait fait entrer.

Nous devînmes libres tous les deux, et n'ayant pu rentrer dans nos familles irritées, qui, cependant nous fournirent des moyens d'existence, nous vécûmes ensemble, en poursuivant tant bien que mal les carrières qu'on nous avait fait adopter : lui, la médecine, et moi, l'industrie.

Nous avions, pour voisine de chambre, une jeune fille charmante, une âme et une tête d'ange, dont la famille habitait un village à douze kilomètres de Paris.

Elle était ouvrière tapissière et faisait des journées en ville pour la confection des housses et autres travaux.

Mon ami la trouvant de son goût, s'efforça de s'en faire remarquer et aimer ; mais ce fut peine perdue. Avec plus de cœur, je tentai la même entreprise, et m'enflammai à ce jeu ; mais je n'obtins pas plus de succès.

– Le moyen de vous aimer, me dit-elle ; votre conduite est trop mauvaise. Vous suivez de mauvais conseils, monsieur Félix, croyez-le bien.

Je me serais résigné, quoique très – épris ; mais mon compagnon forma un projet infernal auquel il voulut m'associer. Je fis des objections tirées de l'horreur que m'inspirait l'action, et des dangers qu'elle entraînait. A force de sophismes et d'adresse, il parvint à les détruire : l'action était toute naturelle selon lui, et les dangers imaginaires. Il mit tout son esprit à me le prouver, et, dans l'exaltation de mes sens, je devins son complice.

Je raconterai les faits rapidement ; car ce sont des souvenirs qui me brûlent.

Notre voisine adorait sa mère, pauvre veuve qui vivait tant bien que mal dans son village. Nous fîmes parvenir à la jeune fille une lettre lui annonçant que sa mère, subitement et gravement malade, la suppliait de venir la voir sans le moindre retard. Elle partit de grand matin. Nous avions pris les devants, et nous l'attendions dans un bois qu'elle devait traverser.

Dès qu'elle parut, mon compagnon se jeta sur elle, à l'improviste, et sans se laisser voir, lui enveloppa la figure d'un large bandeau ; puis l'ayant entraînée dans le bois, nous accomplîmes sur elle le plus coupable, le plus lâche attentat.

Nous allions la laisser pour nous enfuir, quand mon compagnon s'aperçut que le bandeau était tombé, et qu'elle avait dû nous reconnaître.

– 11 faut la tuer, dit-il, ou nous sommes perdus. – Non, répondis-je, mieux vaut fuir au loin, nous perdre même que de donner la mort à cette céleste créature. – Fuis où tu voudras ; meurs si tu le veux, reprit-il ; mais moi je ne me soucie point de pourrir en prison. Et tirant un poignard, il allait frapper la victime, quand me précipitant sur lui, je le fis tomber. Nous luttâmes sur le sol et le poignard lui échappa des mains. Je m'en emparai.

– Va, lui dis-je, ta rage est impuissante à présent. Fuis, tu n'as que ce parti à prendre. – Soit, s'écria-t-il, mais ce que tu viens de faire, nous le payerons bientôt tous les deux.

En ce moment, des pas se firent entendre dans le sentier du bois, et la jeune fille, retrouvant quelque force, se mit à appeler au secours. Nous nous éloignâmes à la hâte, chacun de notre côté.

J'ai su depuis que notre victime, à la sortie du bois, avait entièrement perdu ses sens, et que portée dans une maison voisine, et soumise, à son réveil, à un interrogatoire minutieux, elle avait été forcée de raconter son malheur et notre crime.

Peu de temps après, nous fûmes arrêtés, jugés ; et mon compagnon était condamné à dix ans de travaux forcés, tandis qu'on ne m'appliquait, grâce au mal que j'avais empêché, qu'une peine relativement légère. Je la subis à présent ; mais j'ai pris les plus sages résolutions. J'ai sans cesse, sous les yeux, Mandreuil expiant au bagne ses doctrines funestes, et je veux revenir, sans retour, aux salutaires et naïfs enseignements de ma mère que j'ai trop longtemps oubliés. Je songe aussi à revoir notre victime pour réparer son malheur aussi complètement que je le pourrai, et que son cœur me le permettra.

Le marquis félicita le jeune homme. Comme vous, dit-il, j'ai trouvé, dans ma condamnation méritée, des enseignements que je n'oublierai jamais.

La sortie de prison du marquis eut lieu quelques jours après ce récit, et maintenant nous pouvons abandonner tout à fait les hôtes de ce triste séjour. Nous allons revenir à Dorothée qui complot toujours la perte d'Emilie. Nous nous reporterons pour cela à quelques semaines en arrière.



## L'OUBLI COMPROMETTANT

Que de fois dans la vie, une imprudence, un simple oubli, a des conséquences désastreuses ! Les grands effets n'ont souvent que les causes les plus insignifiantes.

Au retour d'une visite rendue à Emilie, Dorothee écrit à son ancien amant, le vicomte de Vigné :

« Cher Lucien, je suis décidément une amie comme il en existe bien peu. Après m'avoir longtemps aimée, votre cœur inconstant m'abandonne pour une femme plus jeune et plus belle que moi, j'en conviens ; et je sers vos nouvelles amours, et je cherche par quelle voie secrète je pourrais vous faire entrer dans le cœur rebelle de ma rivale ! Cette voie mystérieuse, je pense enfin l'avoir trouvée. A tort ou à raison, Emilie se désespère ; elle tremble que son époux ou son amant (je ne sais lequel) ne prenne un parti extrême, ne se décide au suicide, à cause de l'impossibilité où il est de rembourser des valeurs trouvées dans la rue, aussitôt dissipées et qui l'ont fait condamner à la prison. Du reste, le marquis, homme d'honneur au fond, est bien capable de cette folie. Vous êtes riche à pouvoir, sans grand effort, racheter sa vie, en payant sa dette. Faites-le, et j'en suis certaine, Emilie est à vous par reconnaissance. Il me sera facile de lui créer une occasion de vous le prouver. Une fois le prix recueilli, conserver cette belle maîtresse ne vous offrira pas de grandes difficultés. Mais vous n'oublierez pas que la

fausse comtesse Dorothée, pour acquérir des droits réels à ce beau titre, a besoin de s'offrir riche à un « comte ruiné. Répondez-moi à.... »



Le comte de Tolly.

En ce moment, un domestique vint annoncer à Dorothée la visite d'une véritable comtesse, rencontrée la veille chez une marchande de modes et qui, trompée sur la condition réelle et séduite par les grâces de sa nouvelle connaissance, venait lui proposer un tour de promenade au bois, dans sa voiture.

Ravie de cet honneur inespéré, Dorothée se leva précipitamment et courut au salon, sans songer à fermer la lettre inachevée. Elle était sortie dès le matin, et n'eut que son chapeau à faire prendre dans sa chambre pour suivre, empressée et heureuse, sa noble amie ; et sa lettre resta exposée aux regards indiscrets. Et, quand Dorothée y songea, elle était déjà loin de la maison : c'était trop tard.

Le comte, absent pendant la visite reçue, crut trouver Dorothée dans son appartement. Il y entra, vit la lettre qui appelait les regards, et ne put s'empêcher de la lire... Il la lut jusqu'au bout.

Ce fut un coup terrible pour le vieillard.

Nature généreuse et sans défiance, le comte de Tolly n'était pas dépourvu de fermeté dans l'occasion. Il devait à son éducation de famille un orgueil de race, contre lequel toutes les grâces et toutes les finesses de Dorothée avaient échoué jusque là ; et s'il lui avait laissé prendre le titre de comtesse, cela était venu lentement et, comme nous l'avons dit, presque contre sa volonté. Ainsi le fer armé d'une pointe aiguë, entre dans le joint du bois le plus dur, puis y pénètre tout entier.



# GRANDES RÉOLUTIONS

Le comte rentra chez lui, en laissant la lettre à sa place, et il resta un quart d'heure plongé dans les plus douloureuses réflexions. Puis, il fit venir Laurette et la conduisit dans la chambre de Dorothée.

– Tu vois, lui dit-il, un père obligé de s'incliner devant sa fille et de lui demander pardon. Je t'ai trompée : Dorothée n'est point ma femme. Je ne te l'ai présentée comme telle que par faiblesse, et maintenant j'en ai de cuisants regrets.

– Je n'ai point à vous juger, mon père, et je respecte vos motifs.

– Merci, mon enfant. Maintenant, lis cette lettre. Laurette la lut.

– As-tu bien compris ?

– Oui, mon père, répondit la jeune fille avec rougeur et tristesse.

– Lequel préfères-tu de vivre pauvre, ou de tenir la fortune d'une belle-mère qui m'a trompé, et qui se sera acquis, par son infamie, des droits à un titre qui flattait son orgueil ?

– J'aime mieux vivre pauvre.

– Chère enfant, ton cœur répond au mien. Ecoute, il nous reste un vieux château que je n'ai jamais voulu vendre, parce que là ont vécu mes aïeux, parce que là s'est passée mon heureuse jeunesse. Il est du revenu le plus mince, puisque toutes les terres qui l'entouraient en ont été détachées ; on peut y vivre cependant. Nous y vivrons pauvres, mais plus honorablement que je ne l'ai fait à Paris... Mais qu'as-tu, ma fille ; d'où vient ce voile de tristesse qui obscurcit tes traits ?

Les grandes résolutions .



*Maintenant, lis cette Lettre ...*



– Paris est si beau ; n’y reviendrons-nous plus ?

– Nous pourrons y revenir, dit le comte. J’ai dans le quartier des Gobelins une bicoque que je ferai réparer. C’était, à une époque déjà bien ancienne, la petite maison, c’est-à-dire la maison de délassements de l’un de mes aïeux ; elle tombe en ruine. Cependant elle est louée misérablement en partie, et pour le reste peut s’habiter encore. Nous y viendrons passer l’hiver et nous y retrouverons quelque chose de ce Paris que tu regrettes et que j’aime aussi.

– Partons, mon père, partons ; j’ai retrouvé l’espérance.

Le père et la fille eurent assez de force pour dissimuler leurs sentiments. Ils firent en secret tous leurs préparatifs, puis un jour que Dorothee avait une absence de plusieurs heures à faire, ils partirent.....

Le comte, dans une lettre, faisait connaître à son ancienne maitresse la cause de ce départ. Il lui abandonnait tout son mobilier et ne lui laissait aucune dette importante à payer. Il terminait en lui souhaitant le bonheur, mais accompagné de plus de franchise et de reconnaissance.

– De reconnaissance ! dit Dorothee ; lequel de nous deux en doit le plus à l’autre ? Je lui ai consacré ma jeunesse, j’ai fait le charme de ses vieux jours, j’ai donné des soins à sa fille Il m’abandonne, que m’importe ! je ne suis plus sans fortune, je suis jeune encore, je garde ce titre de comtesse qu’il m’a laissé prendre, et j’entrevois dans l’avenir plus de bonheur et de gaieté que je n’en ai trouvé auprès de lui.

## L’HOMME DUR

Emilie, se conformant sans peine aux désirs du marquis, avait vendu, avec l’aide d’Engler, les meubles de leur appartement, les tableaux qui le décoraient, – quelques-uns d’une certaine valeur, – ses dentelles et ses bijoux, le bibelot et les livres de Jules. Elle avait payé la location, que le propriétaire voulut bien résilier pour la fin du terme, qui devait arriver dans peu de jours. Elle avait congédié, après échange de quelques larmes, sa

jeune femme de chambre. Celle-ci avait proposé à sa maîtresse de rester jusqu'au *rétablissement des affaires* de madame ; mais cette offre généreuse avait dû être refusée.

– Hélas ! avait dit Emilie tristement, le rétablissement de mes affaires est trop incertain, ma bonne Juliette ; il se fera sans doute longtemps attendre.

Libre de toutes les petites dettes, elle mit à part quelques cents francs pour le marquis, qu'elle lui porta elle-même, – avec du linge, et des vêtements, – et qu'elle eut toutes les peines du monde à lui faire garder pour ses besoins les plus pressants, à sa sortie de prison. Puis elle s'empressa d'envoyer à monsieur Rogon, – la personne qui avait perdu le fatal portefeuille, – à peu près tout ce qui restait d'argent, 3,500 fr. environ, ainsi que les titres des valeurs industrielles, acquises par Jules ; valeurs qui, malheureusement, avaient énormément baissé et n'avaient pu se vendre.

M. Rogon était un homme très-riche, et qui néanmoins était très-sensible à la moindre perte d'argent ; ce qui, du reste, n'est pas rare. Il fit un reçu qu'il remit à Engler, et l'accompagna de quelques lignes pour Emilie.

« Madame, je vous remercie de la bagatelle que vous m'avez envoyée, de la part de votre mari, sur la dette peu honorable qu'il a contractée envers moi. L'envoi de cet à-compte prouve que monsieur le marquis n'a pas entièrement perdu le sens moral. Mais serai-je jamais remboursé du reste ? Les actions industrielles, qui m'ont été remises, n'ont presque aucune valeur ; je tâcherai d'en tirer quelque chose à la décharge de votre compte, à votre crédit, comme disent les gens d'affaires. Comment monsieur le marquis a-t-il pu faire un si mauvais usage d'un bien si mal acquis ? Je ne me suis pas constitué partie civile pour éviter des frais, sachant votre mari ruiné ; mais le tribunal a été trop indulgent : il fallait un exemple plus sévère.

Recevez toutefois, madame, mes civilités empressées.

Signé : DE ROGON. »

Cette lettre fut comme un coup de poignard pour la pauvre Emilie qui, dans sa naïveté, s'attendait à des félicitations.

Toutefois, elle serra précieusement le reçu ; puis, avec un soupir, elle fit lire la lettre à Engler.

Dorothée vint dans ce moment, et Engler, qui la salua respectueusement, mit la lettre sur la cheminée et se retira.



## LA TENTATRICE

– Qu’avez-vous ? dit Dorothée. Vous semblez toute bouleversée ?

Hélas ! répondit Emilie, je fais tout ce que je peux, et l’on ne m’en tient guère compte.

– Comment cela ?

– Lisez cette lettre.

Dorothée lut la lettre...

– Ne vous désolerez point, chère amie ; je sais quelqu’un qui sera le plus heureux des hommes de vous tirer d’embarras, vous et votre Jules, dont il connaît l’histoire. Je vous en ai déjà parlé. Il est riche, très-riche même, et ce qu’on peut vous réclamer n’est qu’une bagatelle pour lui. Je l’ai pressenti à ce sujet, et trouvé dans les meilleures dispositions. Voulez-vous que je revienne à la charge ? ce sera cause gagnée.

– Hélas ! qu’exigerait-il en retour ?

Presque rien ; il vous a vue et vous aime ; je ne puis le nier. Mais c’est l’homme le plus délicat qu’on puisse trouver. Il est garçon, doué d’une âme aimante....

– Triste don !

Il vit très-solitaire. Donnez-lui seulement un peu d'affection, une amitié vive. Il est jeune encore, mais c'est un sage. Aimez-le à peu près comme un frère : c'est tout ce qu'il lui faudra.

Ah ! si j'étais bien sûre qu'il ne fût pas exigeant !

– Je réponds de lui. Mais j'y pense ; il a promis de venir dîner avec moi après-demain. Soyez de la partie : je le préviendrai. Il vous remettra, j'en suis sûre, ce qu'il vous faut pour désintéresser votre dur créancier. Vous pourrez lui porter la somme sur-le-champ ; puis vous reviendrez et nous dînerons gaiement en tête-à-tête à trois. Vous savez que le comte, mon époux, est actuellement dans ses terres. Il voulait que je l'y suivisse ; mais j'aime mieux Paris. Allons, acceptez-vous ?

– Je tremble que ce ne soit contracter une trop grande obligation, qui pourrait plus tard me compromettre.

– Ne craignez rien. Voulez-vous, oui ou non, sauver le marquis, lui rendre son indépendance, sa liberté d'action ? Que fera-t-il dans un mois, s'il traîne après lui, comme un lourd boulet, une dette d'une trentaine de mille francs ? Pourra-t-il rester à Paris, ou devra-t-il fuir en province ?

Le désespoir le saisira sans doute.

– Hélas ! tout cela n'est que trop vrai !...

Bref, Dorothée l'emporta. Elle recommanda à Emilie de venir le surlendemain chez elle de très-bonne heure. Puis elle écrivit à Lucien de vigné pour le prévenir, en l'assurant du succès. Elle avait voulu lui donner cet avis deux jours avant l'entrevue, pour qu'il eût le temps de bien prendre ses mesures, et à ce sujet, elle lui fournit un plan que lui avait suggéré son esprit infernal.



## LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

Le lendemain, comme Emilie, livrée tour à tour à l'espérance et à la crainte, songeait aux propositions de Dorothée, celle-ci revint.

Elle voulait ne pas trop laisser Emilie à elle-même ; elle craignait surtout qu'elle n'allât prendre conseil de Jules, qui peut-être eût été assez fou (au point de vue de Dorothée) pour repousser l'argent du vicomte de Vigné.

J'ai une singulière passion, dit-elle à Emilie, une toquade, selon l'expression un peu vulgaire de ces messieurs. C'est de me faire dire la bonne aventure, prédire l'avenir. Cela m'intéresse et m'amuse. J'y allais, quand j'ai pensé à vous. Venez avec moi, cela vous distraira. Il ne faut pas trop rester seule, se livrer à ses tristes pensées. Rien n'enlaidit plus les femmes ; et, croyez-le bien, quelle que soit la pureté de son cœur, une femme a toujours besoin de sa beauté.

– Non, je n'ai de goût à rien ; laissez-moi rêver à nos malheurs.

– C'est justement ce que je ne veux pas. Allons, prenez un chapeau : cela suffira. Nous interrogerons la devineresse sur le destin de votre Jules, sur son bonheur... et sur le vôtre.

Dorothée avait touché la corde sensible, en parlant des destins de Jules, et l'on partit....

On monte à un troisième étage, dans une rue presque déserte, et l'on se trouve chez la devineresse, dans un logis assez confortable. Là, point de serpent ni de singe empaillés : tout est moderne et convenable..... La maîtresse du logis pouvait avoir de 40 à 45 ans, peut-être en avait-elle 50. Quelques cheveux blancs brillaient sur sa chevelure. Sa figure, chiffonnée plutôt que distinguée, annonçait beaucoup de pénétration et d'intelligence. Tour à tour institutrice, romancière, dame de compagnie, puis dame de comptoir dans un grand établissement, aimante, délaissée, aimée et volage, la dame avait trouvé, après bien des cahots, l'aisance et le repos dans son domicile mystérieux de sibylle, qui, du reste, était admirablement desservi par deux escaliers dont l'un de service, l'appartement comprenant tout l'étage ; de sorte que l'on pouvait entrer d'un côté et sortir de l'autre : ce qui permettait à la dame d'avoir quelques chambres garnies consacrées aux amours et fort avantageusement louées. Abondance de biens ne nuit jamais...

Elle avait sans doute été prévenue par Dorothée...

Elle se fit montrer les mains des deux visiteuses, en étudia les lignes, sourit, fronça le sourcil, sourit de nouveau, comme si toutes les phases de l'avenir lui apparaissaient.

– Faisons les cartes maintenant, dit-elle. – Elle fit d'abord le petit jeu (le jeu ordinaire) à chacune de ces dames ; puis le grand jeu, avec des cartes spéciales, et tout cela accompagné de force exclamations de nature variée. Emilie était tout oreilles et ouvrait de grands yeux.

– Voilà un jeune homme brun qui fait bien des sottises – et un instant après : – un homme sérieux les répare... Oui, voilà le bonheur qui revient, et qui revient pour longtemps.

Enfin, résumant ses observations de devineresse et formant un ensemble de tous les incidents qui venaient d'être signalés, la tireuse de cartes dit à Dorothée :

– Vous aurez, madame, pour votre part, les plaisirs, la gaité, les splendeurs et une éternelle jeunesse. Cependant j'ai vu un monsieur, aux cheveux blancs, et de grande origine, qui troublera quelquefois votre repos : mais cela sera passager.

Vous, madame, dit-elle à Emilie, vous aurez aussi le bonheur, un grand bonheur, mais après bien des peines. Deux hommes auront une large part dans vos destins. Je vous les ai montrés, dans mes cartes, tous les deux. L'un, jeune, brun et mélancolique ; l'autre, aux cheveux légèrement argentés. Tous deux vous aimeront beaucoup, mais d'une façon bien différente : l'un, fougueux et trop personnel ; l'autre, plein de dévoûment, de discrétion, et c'est à celui-ci que vous devrez la plus grande part de votre bonheur ; il mérite une confiance absolue : ne lui marchandez pas votre reconnaissance...

Toute autre que la naïve Emilie se fût un peu défiée de la sincérité et du désintéressement de cet horoscope ; mais elle s'en montra satisfaite. Jules aurait une part dans son bonheur : la plus grande à coup sûr, en dépit de la devineresse, et cela lui suffisait

Ces dames s'étant retirées très-satisfaites, Dorothée insista pour emmener Emilie aux Italiens.

On donnait la *Traviata*, ce ravissant opéra de Verdi. Dès le début, Emilie trouva des rapports touchants – un peu forcés, assurément – entre la situation des deux amants, et la sienne avec le marquis. La musique surexcite la sensibilité, et plusieurs fois les yeux d'Emilie se remplirent de larmes. Ses joues en étaient inondées, ce qui excitait le rire moqueur de Dorothée<sup>3</sup>).

Vers minuit, celle-ci ramena Emilie en voiture et ne la quitta qu'après la promesse bien positive de venir chez elle le lendemain de bonne heure, pour le dîner convenu.

## LE DINER

Tout se passa comme l'avait dit Dorothée.

Lucien de Vigné fut présenté à Emilie, et lui sembla un ange descendu du ciel pour sauver Jules.

Elle en reçut trente et un mille francs.

– C’est à titre de prêt que je les accepte, dit-elle ; Jules fera tous ses efforts pour s’acquitter promptement.

– Vous me rembourserez quand vous le pourrez ; je ne veux point de reçu de la somme ; c’est par votre affection que je voudrais être payé.

Emilie rougit, mais sans se trouver offensée. Elle accepta la voiture du vicomte pour courir chez son créancier. Celui-ci fut ravi. Il reçut la somme et rendit les actions industrielles.

– Elles ont peu de valeur à présent, dit-il ; mais elles pourront en reprendre. Je ne demande point d’intérêts ; vous le voyez : je suis généreux. Je constate même, sur mon reçu, que ce remboursement est un acte de probité qui réhabilite entièrement M. le marquis, et qu’il est un parfait honnête homme. Il faut faire *bien* les choses.

Emilie, au comble de la joie, serra précieusement le reçu, et retourna chez Dorothée. Elle voulut remettre les valeurs industrielles à Lucien, qui lui dit :

– Non, je vous tiens pour libérée ; mais gardez ces valeurs. Plus tard, je l’espère, elles pourront vous être utiles.

Il fallut céder.

Le dîner fut d’une gaité charmante ; très-délicat, il fut surtout admirablement pourvu de bons vins. Lucien de Vigné était fort aimable ; il fit une cour de tous les moments à Emilie, qui ne le trouva point mauvais. Dorothée en attisait le feu de toutes ses forces. Revenant sur la générosité de Lucien, elle voulut l’embrasser pour le remercier. Emilie ne put se refuser à en faire autant ; elle rencontra les lèvres de Lucien, et ne songea pas trop à les fuir. Au dessert, la raison de tous s’était presque enfuie.

– Si nous allions faire une promenade au château du vicomte, dit Dorothée, cela terminerait gaîment la fête.

– Ce château, est-il bien loin ? demanda Emilie.

– Non, à quelques lieues d’ici. Le chemin de fer y mène ; nous y serons dans trois quarts d’heure, et nous pourrons être de retour avant minuit.

– L’idée me semble assez bonne, dit Emilie ; car pour moi, j’ai la tête en feu.

– Partons, s’écria Lucien.

La voiture était prête, comme si elle avait eu le mot. En dix minutes, on fut au chemin de fer. On entra dans un wagon réservé, où bientôt Emilie, qui n'avait aucune défiance, et qui céda à des libations contre lesquelles elle n'avait pas su se défendre, s'endormit profondément, en se laissant négligemment aller sur l'épaule de l'heureux Lucien. Le traître, mieux aguerri, ne s'endormit point, lui, et fit une prodigieuse dépense de baisers sur la charmante figure d'Emilie.

Quand elle s'éveilla :

– Où sommes-nous ? dit-elle.

– A la station d'arrivée, répondit Dorothée. Encore un quart-d'heure en voiture, et nous serons au château.

– C'est singulier, dit Emilie ; il me semble que j'ai longtemps rêvé.

On quitta le wagon ; on monta dans une voiture, et après un quart-d'heure d'une course rapide, on était déci dément arrivé.



## AU CHATEAU

On avait fait bien du chemin par la voie ferrée. Le château, très-joli, était situé à quarante lieues de Paris environ, entre Saint-Quentin et Cambrai,

dans le charmant village de Ledein, près des sources de l'Escaut.

On le visita rapidement, avec plaisir et gaîté. Une nuit étoilée en faisait admirablement ressortir l'architecture assez remarquable et l'embellissait encore. La lune argentait le parc. On y courut. Le rossignol chantait amoureusement sous la feuillée. On foulait un tapis de gazon qu'ombrageaient irrégulièrement de grands arbres, près d'un lac sinueux qui semblait un long miroir et que coupait un pont en pierre, très-élégant.

Tout entière à ce riant spectacle, Emilie, appuyée sur le bras de Lucien, oubliait presque entièrement son Jules.

On rentra dans le château ; une collation y était préparée et Dorothee, de même qu'au diner, y poussa de toutes ses forces à la gaîté et à l'ivresse.

Enfin, Emilie, la tête tout à fait perdue, et qui ne songeait plus à demander de retourner à Paris, fut conduite dans sa chambre, un véritable boudoir.

A l'aide d'une paysanne, femme de chambre improvisée, et qui devait rester muette, elle se coucha bientôt.

Et dans ses rêves, elle revit son Jules ; il était libre ; et de même qu'au préau de la prison, les deux amants mêlaient leurs larmes. Jules la remerciait et la couvrait de baisers...

Emilie se réveilla, et, grâce à une bougie qui brûlait encore sur la table, elle vit un homme à genoux près du chevet de son lit. C'était Lucien. Ses mains étaient jointes : il suppliait d'une voix où respirait un amour véritable ; il avait l'éloquence de l'âme ; des larmes mouillaient ses joues.

Vainement, on implora sa générosité... il osa

Emilie se défendit..... mais trop faible par reconnaissance

Pauvre Jules !

Les jours suivants se passèrent au château avec mille soins, mille témoignages d'affection, mille efforts galants et ingénieux de la part du vicomte, et d'autre part, avec un acquiescement tacite et triste, des remerciements peu chaleureux, des sourires contraints et mille soupirs secrets. Hélas ! l'heure des remords avait sonné, et Emilie n'ignorait plus qu'elle se trouvait à quarante lieues de Paris.

– Quand retournerons-nous à Paris ? disait-elle.

– Attendez un peu, répondait Dorothée. Dimanche, c'est la fête du village. Vous en serez la reine. Tout le village viendra dîner au château ; vous verrez, ce sera ravissant.

Après la fête, nous retournerons à Paris.

Il fallut attendre. Emilie songeait à Jules, à son amour si ardent, à ses malheurs, dont elle avait été la cause première sans doute, à sa douleur présente. Il devait être sorti de prison maintenant, et n'avait pas retrouvé celle qu'il aimait, celle qui seule le rattachait encore à la vie...

Souvent, sous les yeux mêmes du vicomte, Emilie ne pouvait s'empêcher de répandre des larmes, qu'il s'efforçait d'arrêter par les plus tendres paroles et les plus douces caresses, à demi repoussées.

Il faisait venir de Paris les chapeaux les plus élégants, les confections les plus nouvelles, des châles magnifiques, des robes à choisir ; mais en dépit de ces belles choses, qu'il était impossible de ne pas admirer, et que Dorothée exaltait outre mesure, un voile de profonde tristesse couvrait les traits charmants d'Emilie.

Les journaux, les revues, toutes les nouveautés littéraires et artistiques de Paris, ne pouvaient parvenir à la distraire. Au piano (Emilie, nous l'avons dit, était excellente musicienne), elle ne choisissait que les romances les plus tristes, celles qui font couler ou expliquent les larmes. 'Sa bourse se trouvait toujours pleine, et du moins, elle pouvait, dans le village qu'elle parcourait en compagnie du vicomte ou de Dorothée, soulager quelques infortunes. Elle charmait tout le monde, et la croyant libre, on disait. :

– Le vicomte va sans doute se fixer enfin, et épouser cette femme ravissante.



## LES FÊTES

Dès le matin du jour de la fête de Ledein, les boîtes retentirent de toutes parts. Un corps de musique vint jouer ses plus beaux airs sous les fenêtres d'Emilie. Des tables avaient été dressées dans le parc, et tout le village fut invité à y venir dîner, comme à se rendre à un grand bal qui aurait lieu le soir sur un immense plancher dressé exprès et abrité par des toiles.

Au château, il y eut un gala où vinrent de nombreux invités, appartenant, pour la plupart, aux villages voisins. Emilie y fut présentée sous le nom de marquise d'Algue et comme une cousine du vicomte : on passa le marquis sous silence. Elle produisit beaucoup d'effet et reçut le jour même, pour le dimanche suivant, une invitation si pressante, qu'elle ne put la refuser.

Il s'agissait encore d'un grand dîner et d'un bal offert à l'occasion de la fête d'un village voisin.

Heureux pays, où, selon les mœurs de la Flandre qu'il avoisine, tout l'été se passe en fêtes, tantôt dans un village tantôt dans un autre. Je l'ai habité, j'ai parcouru jadis les bois riants qui entourent Ledein. Je les ai traversés, la nuit, ramenant quelque charmante bergère d'une fête de village. Oh ! le bon temps et l'aimable contrée ! Hélas ! je pourrais encore la parcourir ; j'y

trouverais encore les bois verts comme autrefois, les paysannes toujours jolies ; mais l'on ne m'y ferait plus le même accueil.

Au bal de Ledein, il fallut qu'Emilie dansât, se montrât gracieuse et dévorât sa douleur.

Tout ce bruit de fête, ce gai mouvement dura trois jours, selon l'usage du pays. Puis Emilie fut un peu rendue à elle-même ; mais elle ne pouvait pas insister de nouveau pour retourner immédiatement à Paris : elle était engagée pour le dimanche suivant.

Elle se fit un plaisir mélancolique de parcourir les bords riants de l'Escaut, dont la source modeste est près du village, et qui s'y divise en ruisseaux limpides, comme pour le mieux arroser ; mais elle ne pouvait jamais se promener seule. Dorothée ou un domestique, sous des prétextes ingénieux, l'accompagnait toujours, comme un garde du corps. Elle avait à peine la liberté des larmes.

Dorothée lui disait :

– Etes-vous folle ? vous avez le meilleur, le plus dévoué des amants. Il n'aspire qu'à vous rendre heureuse ; il est riche, il est jeune encore, passionnément amoureux, et vous ne cessez de penser à votre Jules, à un marquis ruiné, déshonoré, qui ne saurait rien faire pour vous ! Vous avez la fortune en main, et vous rêvez la misère !

– Peut-on maîtriser son cœur ? disait Emilie. Jules souffre ; il se meurt peut-être. Je suis pour beaucoup certainement dans tous ses malheurs. Son image me poursuit sans cesse.

Quelquefois, dans la solitude, Emilie se disait : Oserai-je reparaitre devant Jules ? Je ne pourrai lui cacher la vérité et me pardonnera-t-il ? Me pourra-t-il aimer encore, lui qui m'avait donné son cœur tout entier ? N'importe, je veux le revoir, le consoler ; n'éprouvera-t-il pas quelque bonheur de ce que, même infidèle..... infidèle bien malgré moi, je l'adore toujours ? – ..



Un bal à Lédein.

## LA FUITE

Au milieu de ces combats et des fêtes qui se succédaient, trois semaines s'écoulèrent. Mais les angoisses d'Emilie devinrent si vives, que, voyant qu'on ne voulait pas la ramener à Paris, elle résolut de s'enfuir ; et huit jours après elle mit ce projet à exécution.

Il était à peine quatre heures du matin. Emilie se leva, et gagna à pas furtifs la cour qui précédait le château. Personne n'était encore levé. Une petite porte, placée à côté de la grande grille, n'était fermée que par un verrou intérieur. Emilie l'ouvrit, et heureuse de sa liberté, comme un jeune cheval laissé un instant à lui-même, elle se mit à courir dans la campagne du côté où existait la voie ferrée d'après les informations qu'elle avait prises. Elle rencontra bientôt une jeune paysanne qui allait aux champs.

– Le chemin de fer, dit-elle, n'est pas loin, je crois ; ayez la bonté de m'en indiquer exactement la route. Oh ! que vous seriez aimable si, moyennant une récompense, vous pouviez m'y conduire !

– Volontiers, madame, dit la jeune fille, je vais travailler au champ de mon père, et je suis libre d'y aller un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Et voilà Emilie cheminant avec son guide. Elle marchait d'un grand courage, et bientôt nos voyageuses arrivèrent. Emilie prit son billet et récompensa généreusement sa conductrice. Le train ne tarda pas trop à partir et pendant qu'on croyait encore Emilie endormie dans sa chambre, elle volait comme une flèche vers la ville où elle comptait bien retrouver Jules. A l'arrivée, elle se fit conduire provisoirement dans un hôtel modeste, puis elle s'occupa, sans perdre un instant, de s'informer de ses amis.

Hélas ! Jules était sorti de prison et l'on ne savait ce qu'il était devenu. Emilie envoya un commissionnaire à l'appartement qu'ils avaient occupé rue de Varenne. Le concierge dit qu'il était sans nouvelles de Monsieur comme de Madame ; que le dédit de leur appartement ayant été donné, et

leur terme payé, l'appartement avait été livré à un nouveau locataire, et que le reste de leur mobilier et de leurs effets avait été entreposé dans une chambre alors vide, en attendant qu'ils le fissent réclamer.

Emilie dut alors écrire au concierge pour retirer ses effets personnels. Elle ne donna pas son adresse, dans la crainte qu'elle ne fût communiquée à Lucien de Vigné. Puis elle envoya chez Engler. Autre contrariété bien vive ! Engler avait quitté sa chambre déjà louée à une autre personne. Il était entré, en qualité de commis, chez un libraire dont on donna le nom et l'adresse à Emilie. Elle y courut. Engler venait de partir en voyage pour les affaires de son patron ; mais il devait revenir dans huit ou dix jours au plus.

Madame, lui dit d'un ton bienveillant un jeune commis qui remarqua son angoisse, le patron n'aime pas trop que nous recevions des visites de dames. Mais vous pourrez vous renseigner sur M. Engler au café des Deux-Pierrots, près du Châtelet. C'est là que nous allons tous les soirs, et je dirai à M. Engler, dès son arrivé, qu'une dame est venue le demander. Le maitre du café est un digne homme. Vous pouvez vous présenter chez lui sans crainte, .et y faire donner votre heure à M. Engler.

Emilie remercia beaucoup le jeune homme et se retira heureuse de penser qu'elle pourrait bientôt retrouver Engler qui, certainement, lui donnerait des nouvelles de Jules.



La fuite.

Dès lors, tout son temps se passa à parcourir Paris, à pied ou en omnibus, en cherchant partout d'un œil inquiet celui dont l'image remplissait son cœur.

Un jour, le hasard la fit rencontrer par Gourdon ; elle ne le vit point ; mais celui-ci ne cessa plus de s'occuper d'elle.



# LIVRE SEPT

h ! qu'ils sont à plaindre les délaissés de la fortune, que la nature a doués d'un cœur fier et sensible et qui, déclassés, ne possèdent aucune espèce d'industrie, aucun moyen d'existence d'un emploi facile ! S'ils savaient au moins raboter, comme l'Emile de J.-J. Rousseau !

Le marquis sort de prison et va se trouver dans cette situation douloureuse. Ce qui doit l'accabler particulièrement, c'est le souvenir de sa faute et de son bonheur passé ; je le plains bien franchement.

Très-jeune, après de grands malheurs de famille et après un coup de tête qui m'avait momentanément privé de toutes ressources, j'ai connu un délaissement pareil au sien, j'en ai savouré l'amertume, j'errais dans les rues comme une âme en peine ; je me sentais impropre à tout ; j'enviais tout le monde ; je regardais, en passant, d'un œil jaloux, l'heureux épiciier qui brûlait son café sur la porte de sa boutique.

Ah ! me disais-je, quelle riante condition sociale ! Il a un gîte assuré celui-là. Il ne se dit jamais, avec une tristesse profonde : Où dînerai-je ?

Sans état, sans instruction spéciale, ne pouvant tirer aucun parti d'études trop vite interrompues et que ma paresse avait fort mal utilisées, j'entrevois l'avenir avec effroi...

Oui, oui, Jean-Jacques avait raison : tout homme oui est capable d'exercer un état manuel, peut au moins s'en servir dans l'infortune, pour se recueillir et attendre..

Cher lecteur, pardonnez-moi de m'être, un moment, mis en scène : il y a quelque plaisir à parler de soi ; mais il ne faut pas trop en user, dans la

crainte de se rendre insupportable à ses auditeurs... ou à ses lecteurs.

J'ai fait une fable là-dessus et, par amour-propre d'auteur, j'en conviens, je ne puis résister au plaisir de la citer ici. Je ne la crois pas trop mal tournée ; mais je voudrais qu'elle fût un peu plus courte. N'importe, la voici :

## LA CAUSERIE DES OISEAUX.

Parler un peu de soi, sans doute est bien permis :  
On y trouve un plaisir extrême.  
Pourtant malheur à qui parle trop de lui-même !  
Il est bientôt à charge à ses meilleurs amis.  
Dans le feuillage d'un grand chêne  
Quelques oiseaux causaient, et le chanfre des bois,  
Le rossignol, disait : – J'ai tiré quelquefois,  
Sans prétention ni grand'peine,  
Un certain parti de ma voix.  
J'ai vu jusqu'au chasseur barbare  
S'arrêter, et, faveur bien rare !  
Tourner vers moi des yeux sympathiques et doux.  
Il était attendri, du moins je le suppose.  
Je me suis cru parfois bon chanteur ; mais je n'ose  
M'en trop enorgueillir. Voyons, qu'en pensez-vous ?  
– Oh ! vous chantez très-bien ; pourtant soyez modeste.  
(Pourquoi dire cela ? le talent l'est toujours.)  
– Qu'est ceci ? cria le paon. Peste !  
Le beau talent de donner cours  
Aux éclats d'une voix légère !  
Tout comme vous, je sais le faire.  
Mais étaler aux yeux charmés  
Des diamants, sur soi comme à plaisir semés,  
Sur sa robe tout un parterre :  
Voilà ce qui n'est pas commun.  
– Vraiment, dit le cygne, chacun  
A sa part de beauté ; quelquefois le grand monde  
M'admire, lorsque fendait l'onde,  
Où je trace en passant un sillon argenté,  
Je ressemble au léger navire  
Qui se joue avec grâce, et, sur l'humide empire,

S'élance avec rapidité.  
– Voilà vraiment un beau mérite,  
Dit le paon, mérite emprunté !  
Ressembler au navire et sur l'onde aller vite,  
Triste rôle ! Il faut être soi.  
On peut me pardonner, à moi,  
Un peu de vanité, lorsque, faisant la roue,  
Je me promène et je me joue  
Dans un jardin et près de fleurs  
Dont mon ardent plumage efface les couleurs.  
Pauvres fleurs qui sèchent d'envie !  
Un pigeon se lança. – Si j'osais, à mon tour,  
Dire mon sentiment : le bonheur de la vie  
N'est pas d'être admiré ; le vrai bien c'est l'amour ;  
On est heureux pourvu qu'on aime.  
– Ne sais-je point aimer de même ?  
Dit le paon. Pauvre ami ! jamais  
Je ne semble plus beau que quand j'aime et veux plaire :  
L'arc-en-ciel est moins riche en couleurs, et je fais  
Pâlir tous les trésors que possède la terre.  
Les hommes d'exprimer leur admiration,  
Et moi de redoubler....  
Son amour-propre extrême  
De l'auditoire avait lassé l'attention.  
Les oiseaux avaient fui, tous, sans exception.  
La vanité jamais ne perd l'occasion  
De se louer elle-même.



## LE BILLET CONSOLATEUR

Reportons-nous un peu en arrière.

Engler était retourné chez Emilie le surlendemain du jour où il y avait rencontré Dorothee. Il n'y avait trouvé personne, la femme de chambre en étant déjà sortie et Emilie volant alors, en chemin de fer, vers Ledein.

Le jour suivant, sous un prétexte quelconque, il demanda la clef de l'appartement ; elle lui fut remise, et il se posta en observation devant la croisée de Laurette. Hélas ! personne ne parut. Déjà, depuis quelques jours, il était privé du bonheur de voir la jeune fille, et il se livrait à mille conjectures. Il redescendit tristement, rendit la clef au concierge, et comme il allait sortir, celui-ci le rappela.

– Monsieur, monsieur, je n'y pensais pas ; cette lettre est peut-être pour vous. *Monsieur Enger, chez M. le marquis d'Algue, son ami.*

– Ce n'est pas tout à fait mon nom ; mais certainement la lettre est pour moi.

– Prenez-la donc ; elle doit être d'une femme : des pattes de mouche trempées de larmes !

Le concierge était facétieux.

Le cœur d'Engler battait bien fort ; il lut :

« Monsieur le comte de Tolly et sa fille vont quitter aujourd'hui même leur demeure actuelle et Paris. Si l'on ne s'est pas trompé sur les sentiments de M. Enger, ce départ l'affligera vivement ; mais le retour à Paris sera prompt. Il en saura l'époque précise ainsi que la nouvelle adresse du comte, s'il veut bien passer de temps à autre chez le concierge de notre demeure présente.

Celle qui laisse trop bien lire dans son cœur. »

« LAURETE. »

Engler éprouva la joie la plus vive. Ces quelques lignes, dictées par la confiance et l'amour, lui rendaient l'espérance et le courage.

– Ah ! dit-il, songeons maintenant d'une façon sérieuse à gagner notre vie, à marcher à la fortune. Aimé de Laurette, j'ai le bonheur en perspective. Oui, oui, repoussons les amorces d'une vaine gloire, et travaillons à m'acquérir, par un travail productif, les moyens d'épouser celle que j'aime.

Et il se mit sur-le-champ en quête d'une place.

Toutefois l'absence d'Emilie le préoccupait beaucoup ; il ne savait comment se l'expliquer.



## LE LIBRAIRE

Il ne suffit pas de dire, pour rentrer dans la bonne voie : je vais travailler avec courage. Hélas ! ne travaille pas qui veut, sans trop sortir de la sphère où l'on a vécu et des habitudes de sa vie. Souvent, en restant à peu près dans le milieu qu'on occupait, vivre de son labeur est bien difficile.

Engler, après de nombreuses démarches et de vaines sollicitations, eut l'idée de s'adresser à M. Olagnon, le libraire qui s'était fait le vendeur de son poème. Il s'y rendit.

– Cher monsieur, je suis décidé à renoncer à la poésie, qui nourrit si mal ses adeptes. N'auriez-vous point un petit emploi chez vous ? ou n'en sauriez-vous point chez l'un de vos confrères ? Je vis de peu, et je me contenterais des plus modestes émoluments.

Enfin ! enfin ! dit M. Olagnon. Vous devenez raisonnable ; vous renoncez à *tirer des lettres de change sur la lune*. Je vous en fais mon compliment. Je m'intéresse à vous, et je vous embrasserais volontiers pour cette sage détermination.

Eh ! mon ami, que vaut cette gloire après laquelle courent les poètes ? Une petite jouissance de vanité, pendant leur vie : plaisir mille fois trop

acheté, et plus rien du tout après leur mort ; car en vérité, qu'importe à un mort, bien enfermé dans sa bière, que ce soit de lui qu'on parle ou de son voisin ? Je n'ai jamais rien compris à la passion des poètes. Mais vous vous mettez à la raison, et ce n'est pas trop tôt !

Voyons, vous êtes bien décidé à travailler, là, de toutes vos forces, avec énergie ?

– Oui, bien décidé, dit Engler. On sera content de moi, j'en réponds.

– Voyageriez-vous pour la librairie ?

– Pourquoi pas, si les voyages ne sont pas trop lointains, et si je puis revenir fréquemment à Paris, que j'aime beaucoup.

– Eh bien ! nous voilà d'accord. Je vous prends chez moi. Vous remplacerez un voyageur que je viens de perdre : ça vous va-t-il ?

– Admirablement.

– C'est entendu. Vous n'aurez que cinq à six villes principales à voir : Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Lille et les villes intermédiaires. On voyage vite en chemin de fer. En deux tournées, l'une au midi, l'autre au nord, l'affaire sera faite. Après chaque tournée, vous rentrerez à Paris, pour y mettre en ordre et expédier les ouvrages ou les livraisons demandées. Moyennant cela, vous aurez un bon appointements et plus tard, jeune homme, si je suis content de votre aptitude et de votre zèle, un intérêt dans mes bénéfices ! Enfin, pour ouvrir une porte d'or à vos espérances (vous voyez que moi aussi, je parle quelquefois en poète), j'ai trois filles à caser : vous me plaisez, et l'on ne sait pas ce qui peut arriver.

Engler remercia beaucoup le libraire (quoiqu'il y eût une autre porte d'or à ses espérances), et il fut convenu qu'il entrerait le lendemain même chez son patron pour s'y préparer à un premier voyage.

Quelques jours après, Engler était sur la route de Lyon. 11 n'avait point écrit au marquis ; car, dans l'ignorance où il était du sort d'Émilie, il n'aurait fait qu'accroître la douleur de son ami, en lui annonçant la disparition de celle qu'il aimait tant. Engler devait revenir dans huit ou dix jours ; mais il ne se rendait pas compte des difficultés de sa mission, et son voyage se prolongea beaucoup plus.

Revenons maintenant auprès de Jules, que nous avons forcément un peu délaissé.



## LE DERNIER JOUR DE PRISON

Le jour de la délivrance approchait pour le marquis ; il devait sortir le lendemain de prison. Dans les dernières semaines qui venaient de s'écouler, privé des visites d'Emilie, ignorant tout à fait ce qu'elle était devenue, Jules avait souffert beaucoup. Il allait enfin être libre et pouvoir aller aux renseignements.

On lui annonça une visite et il put la recevoir en pleine liberté.

C'était M. Rogon, le propriétaire du fatal portefeuille, cause de la condamnation du marquis. M. Rogon s'approcha vivement de Jules, et lui prit la main.

– Monsieur le marquis, permettez-moi de vous adresser mes félicitations. Vous m'avez remboursé intégralement. Madame la marquise m'a remis les 31,000 francs brave homme. Vraiment, le tribunal a été trop sévère qui m'étaient encore dus, et de votre part, a-t-elle eu bien soin de me dire, sur le produit de propriétés vendues à la hâte. C'est magnifique, c'est sublime ! Vous êtes un envers vous : vous aviez trouvé un portefeuille, vous vous en

êtes servi dans un besoin d'argent qui ne souffrait aucun retard ; mais vous entendiez le rendre, c'est évident, et vous en aviez les moyens. Le tribunal aurait dû comprendre tout cela. Enfin, monsieur le marquis, vous serez bientôt libre. Venez me voir ; j'aurai l'honneur de vous présenter à madame Rogon, qui vous estime infiniment. J'aurais dû vous rendre visite plus tôt ; mais une affaire importante m'a éloigné quelque temps de Paris.

Le marquis tombait des nues. N'ayant pas revu Émilie depuis bien longtemps, depuis la veille de la restitution des 31,000 francs, il ignorait complètement ce qui s'était passé ; mais il comprit qu'il fallait paraître tout savoir. Il balbutia quelques remerciements et promit à M. Rogon une visite, qu'il comptait bien ne pas faire.

Lorsqu'il fut seul, il se livra à mille conjectures. Emilie avait-elle retrouvé son père, ou plutôt avait-elle été retrouvée par lui ? Ce père était riche ; peut-être en avait-elle obtenu les 31,000 francs ; mais pourquoi n'en recevait-il ni visite, ni lettre ? En d'autres moments il supposait qu'Engler était parvenu à emprunter la somme ; mais le silence d'Engler était égal à celui d'Emilie.

Un abandon, ou l'infidélité de la jeune femme ne lui vint point à l'esprit. Il s'en savait si tendrement aimé Il en avait reçu tant de preuves d'amour ! La supposition à laquelle il s'arrêta fut que, retrouvée par son père, Emilie en avait obtenu qu'il rembourserait M. Rogon, à la condition qu'elle reviendrait en province et ne reverrait plus son séducteur.

– Ah ! dit-il, cette condition, elle ne saurait la tenir ; nos destinées sont pour toujours liées l'une à l'autre, et bientôt je recevrai de ses nouvelles. Elle m'écrit rue de Varenne ; et peut-être même s'échappera-t-elle pour revenir me rejoindre à Paris.



## CHOIX D'UN DOMICILE

Voilà le marquis sorti de prison

A peine osait-il lever les yeux sur les passants ; il lui semblait que chacun devait lire sur sa figure la triste expiation qu'il venait de subir.

Il envoya un commissionnaire chez le concierge de son ancien domicile pour s'informer de madame la marquise. Hélas ! on ne savait pas ce qu'elle était devenue, et, comme nous l'avons déjà dit, la fin du terme étant arrivée, on avait mis à part le reste de ses effets, afin que l'appartement fût libre.

Jules se confirma dans la pensée qu'Emilie avait été emmenée par son père. Mais, ne voulant point, par fierté, se montrer rue de Varenne, et d'un autre côté, nourrissant l'espoir du retour d'Emilie, il résolut de ne rien retirer de ce qui lui restait encore de son ancien mobilier.

Il courut chez Engler... Autre douleur ! Engler était en voyage depuis plus de huit jours...

Il se mit, désolé, à parcourir les rues de Paris, mais les plus éloignées de son ancien domicile et les plus solitaires. Il songeait à se trouver un petit logement bon marché, garni ou non.

En traversant le quartier Mouffetard, il vit, dans la rue du Petit-Banquier, une maison basse, sans boutique, ayant de vieilles persiennes fermées avec

un écriteau portant ces mots : *Belle chambre au 2<sup>me</sup>, sur le derrière, à louer présentement.*

Il demanda à la voir. Un vieux concierge, à l'air honnête et bon, l'introduisit dans la pièce. On y arrivait par un escalier propre, mais dégradé ; elle était mansardée, assez grande, et donnait sur un petit jardin, orné de statues mutilées, et où végétaient quelques arbres rabougris, qui semblaient regretter un temps où plus de soins leur faisait un sort plus prospère. Deux petites croisées éclairaient la chambre. Jules la trouva charmante.

– Cette mansarde me convient, dit-il ; de quel prix est-elle ?

– De quatre-vingt-dix francs par an ; mais je dois vous dire que, dans ce quartier, le trimestre se paye d'avance.

– Tenez, voici dix francs de denier à dieu, dit Jules. Je retiens la chambre que je meublerai. Avant ce soir, vous aurez le montant du terme.

– Monsieur, dit le concierge, vous me semblez un galant homme, et je suis charmé que cette chambre vous convienne, car nous tenons beaucoup à n'avoir ici que d'honnêtes gens. Et d'autant plus, que le propriétaire m'a écrit de province qu'il viendra bientôt lui-même habiter son rez-de-chaussée et son premier étage, par suite de réparations urgentes à faire dans son château. C'est un homme distingué, monsieur ; un homme titré ; mais qui a eu des malheurs. Qu'est-ce qui n'a pas de malheurs aujourd'hui ?

– Je suis du nombre des infortunés, dit Jules. Vous avez raison, on échappe difficilement au malheur ; mais cela n'est pas d'aujourd'hui seulement.

– Hélas ! monsieur, reprit le concierge, moi qui vous parle, j'ai eu une grande part des misères humaines. Peu d'hommes ont plus souffert que moi et d'une façon plus étrange. Mais il faut éviter de trop parler de soi.

La conversation changea d'objet

Jules, outre un peu d'argent, possédait quelques bijoux qu'Emilie avait refusé de vendre. Il courut les offrir à un bijoutier dont il était connu, et il en tira une petite somme, assez importante dans sa position.

En revenant dans le quartier Mouffetard, il entra chez un brocanteur. Il s'y trouvait un mobilier bien modeste et à bon marché, acheté la veille, dit

le marchand, d'un gentilhomme qui partait pour la province ; un peu de linge en faisait partie. C'était bien l'affaire de-Jules.

Le brocanteur persuada au marquis d'y ajouter un Corrège et un Michel-Ange (authentiques, dit-il) à 5 fr. la pièce, et le tout fut porté rue du Petit-Banquier. Mais ces acquisitions firent une forte brèche à la bourse de Jules, qui ne savait guère compter.

Voilà le marquis bien installé dans son appartement, où tout fut mis en ordre par lui-même. Le soleil couchant dorait la chambre en l'égayant. Jules ouvrit sa fenêtre. De lumineux rayons rajeunissaient les arbres rabougris du jardin, qu'encombraient des herbes parasites, parmi lesquelles brillaient quelques fleurs, venues on ne sait comment. Un peu de vie semblait être rendue aux statues mutilées. Des oiseaux se disputaient sur les arbustes et sur les murs de clôture à demi effondrés. On entendait au loin les bruits de la grande ville. Tout cela avait un charme mélancolique que ressentait vivement le marquis. Puis, il n'était plus en prison !...

– Ah ! se disait-il, si j'avais auprès de moi mon Emilie, comme je serais heureux dans ce réduit !

Il fit retirer de Sainte-Pélagie le linge et les vêtements qu'il y avait laissés et qu'on avait obligeamment gardés et tenus à sa disposition.

Bientôt il devint le favori du concierge, qui l'engageait à se promener souvent dans le jardin – si triste aujourd'hui, mais qui avait dû assister jadis à bien des scènes joyeuses.

Rien n'humiliait Jules dans ce quartier lointain, dont la médiocrité générale lui laissait moins sentir sa misère.



## INFORTUNE CONJUGALE PEU RISIBLE

Jules remarqua que le concierge avait un vif désir de lui confier ses souffrances passées. Elles devaient avoir été bien cruelles, car elles avaient laissé des traces profondes sur la belle figure du vieillard. Il ne riait jamais, et quelquefois les bras croisés, il semblait absorbé dans ses souvenirs douloureux.

Le marquis, porté à la pitié par ses propres malheurs, voulut aller au-devant des désirs du vieillard et il lui dit :

– Je vous vois sans cesse rêveur ; vous semblez souffrir ; voyons, racontez-moi vos chagrins ; j’y prendrai beaucoup de part, et cela soulagera votre cœur.

– Oh ! très-volontiers, monsieur ; mes peines débordent, et comme vous avez toute ma confiance, quoique je vous connaisse depuis peu de temps, ce sera un grand adoucissement pour moi de vous les confier....

J’exerçais l’état de chapelier, et à force d’économies, faites quand j’étais simple ouvrier, j’avais pu monter une petite boutique, un petit magasin, si

vous voulez, où je ne faisais pas trop mal mes affaires.

J'avais dans mon atelier, pour les travaux d'aiguille, une jeune ouvrière fort jolie. J'éprouvai le plus grand désir de m'en faire aimer ; mais comme j'étais ambitieux, que je rêvais un mariage qui me mît à même de mener mes affaires en grand, je ne songeais nullement à épouser mon ouvrière, que cependant je croyais sage. Elle ne l'était pas ; et pour faire tourner à son profit mon amour pour elle qu'elle avait deviné et, en même temps, tirer parti de ses désordres mêmes, elle tendit des pièges à ma faiblesse. Nous devînmes amant et maîtresse, et bientôt elle m'annonça qu'elle serait mère... J'ai toujours pensé qu'un honnête homme ne saurait abandonner son enfant, et je fis taire mes rêves d'ambition pour épouser ma maîtresse. Il nous vint un fils, qu'un parent éloigné de ma femme (c'est elle qui lui donnait cette qualité) venait souvent voir et caressait beaucoup. C'était un homme entre deux âges, riche relativement à nous. Il vivait de ses rentes, était veuf depuis très-peu de temps, et s'appelait Barnouf. Mes affaires marchaient à merveille, et j'aurais été tout à fait heureux, sans une circonstance étrange. Souvent la nuit ma femme rêvait tout haut et me demandait pardon. Elle semblait s'accuser d'un crime. Le nom de Claude, qui était celui de mon fils, mêlé à des paroles incohérentes, ainsi que le nom de l'homme riche dont j'ai parlé, éveillèrent en moi des soupçons d'autant plus cruels que j'adorais toujours ma femme. Elle tomba malade ; et, près de mourir, poussée par ses remords, elle me dit que Claude, notre enfant, ne m'appartenait pas, et elle me supplia de lui pardonner son crime. Je le fis, mais en exigeant des aveux complets

Ce coup fut terrible pour moi. Claude avait onze ans ; je l'aimais avec tendresse et il semblait me le rendre. C'était un délicieux enfant. Je pleurai beaucoup, mais je l'aimais toujours.

Ma femme mourut. Quelques jours après les funérailles, M. Barnouf vint et voulut caresser l'enfant.

– Sortez d'ici, misérable, m'écriai-je, en le colletant, vous avez empoisonné ma vie, respectez du moins ma douleur !

– Ah ! dit-il, la moitié de ma fortune est à vous si vous voulez me donner Claude, cet enfant chéri.

– Non, répondis-je, votre argent serait le prix du crime, je n'en veux point. Claude est à moi ; éloignez-vous, si vous tenez à la vie.

Et je le poussai rudement dehors. Je m'étais contenu, car j'avais envie de le tuer. Il n'osa plus revenir, mais je le voyais rôder autour de ma boutique, sans trop en approcher, l'air profondément triste, et cherchant à voir l'enfant.

Je dis un jour à Claude :

– Tu connais cet homme ; il est riche, il te demande et te donnera la moitié de sa fortune si tu veux me quitter et m'oublier.

– Non, non, me répondit-il, jamais je ne te quitterai, père, je ne veux aimer que toi.

Cette réponse me fit le plus grand bien ; mais je restai mélancolique, je négligeai mes affaires, et ne fis plus que rêver.

Un jour que j'étais sur le devant de ma boutique, je vis un rassemblement.

– Qu'est ceci ? demandai-je à un homme du quartier.

– Oh ! peu de chose ! c'est un fou qui fait des siennes. Il a pris dans ses bras un enfant que nous connaissons tous, et il soutient qu'on le lui a dérobé. La mère veut le lui arracher ; l'enfant crie ; de là le rassemblement.

Un sergent de ville emmena le fou qui passa devant moi. C'était Barnouf, l'auteur de mes souffrances ; il me vit et ne me reconnut pas. Ses yeux étaient égarés, la douleur l'avait rendu fou. « Ah ! dis-je, voilà bien cette fois la justice divine ; on ne saurait la méconnaître ici : après le crime, viennent les remords, puis la folie. » Je n'eus plus de haine contre le malheureux ; mais je demeurai sans courage.

Quelques années après, j'étais en faillite, et Claude s'engageait. Il est sous-officier maintenant et passera bientôt officier. Il m'écrit souvent d'Afrique, et m'appelle toujours son père ; c'est ma seule consolation.

Cette histoire avait touché le marquis ; ses yeux s'étaient mouillés.

– En effet, dit-il, le malheur est partout maintenant, mais un fils vous reste ; chassez la douleur ; ce fils est bien à vous. Un enfant appartient bien plus à celui qui l'a élevé et qui l'a toujours aimé et caressé, qu'à un père longtemps inconnu, et cela en dépit de ce qu'on appelle la voix du sang.



## VAINES TENTATIVES

Il fallait vivre, et ce qui restait d'argent au marquis était peu de chose.

Jules avait reçu une bonne éducation. Il pouvait se placer comme professeur, enseigner le grec ou le latin, ou se charger d'autres fonctions plus humbles dans un collège. Il possédait aussi quelques talents d'agrément. Il connaissait le dessin, la peinture ; il savait un peu de musique et pouvait enseigner le maniement de l'épée.

Il fit quelques tentatives dans ce but ; malheureusement elles n'aboutirent pas. On prit son nom, son adresse qu'il ne donna qu'en rougissant. On lui demanda s'il avait déjà professé quelque part. Il avoua que non ; mais, à coup sûr, on serait content de lui. Il n'obtint que quelques vagues promesses ; il ne récolta que des espérances.

Il eut ensuite l'idée de courir dans tous les bureaux de journaux pour y solliciter un emploi quelconque. Il savait l'italien, l'anglais ; il pourrait faire quelques traductions, quelques articles au besoin ; il se contenterait d'un emploi bien modeste, bien inférieur.

– Nous n'avons besoin de personne ; nous avons du monde de reste.

Et cette fois, on ne lui demanda pas même son adresse.

Jules songea à aller voir un jeune artiste musicien, qu'il avait souvent reçu chez lui au temps de sa prospérité, et auquel il avait toujours montré une bienveillance particulière. C'était un lauréat du Conservatoire, de beaucoup de talent comme violoniste, et de plus, compositeur de mérite.

Mais soit paresse, soit défiance de ses forces, ce musicien, à l'époque où Jules l'avait connu, n'avait encore produit ou du moins mis au jour aucune partition remarquable. Il visait particulièrement alors à une place de chef d'orchestre dans quelque théâtre de Paris ou de province. En attendant, il jouait dans les concerts, et donnait des leçons de violon. Ses élèves étaient nombreux. Jules pensa que ce jeune homme, qui voyait beaucoup de monde, pourrait peut-être le caser quelque part. Il connaissait sa demeure et il y courut.

– Monsieur, lui dit le concierge, M. Chantepie (c'était le nom de l'artiste, nom assez drôle pour un musicien) n'habite plus la maison. Depuis près de trois mois, il a été nommé chef d'orchestre à Anvers et il nous a quittés. Mais on m'a certifié qu'il était revenu à Paris, et pas plus tard qu'hier, un de ses anciens élèves, qui demeure ici, l'a vu à Bougival, où il dirige un orchestre, dans une salle de danse de second ordre. Allez à Bougival, vous êtes, je crois, sûr de le trouver là.

Le marquis n'y pouvait rien comprendre : ce jeune homme d'une si grande espérance, chef d'orchestre à Bougival, dans un établissement de second ordre, c'était impossible ! Cependant il se dit : Puisque je suis lancé, allons à Bougival !



## LE LAURÉAT

Il prit le chemin de fer et, à son arrivée s'étant informé de M. Chantepie, il le trouva en effet dans un logis plus que modeste.

Quand Jules entra dans la chambre, Chantepie, qui se disposait à sortir, faisait un peu de toilette.

– Eh ! mon ami, dit Jules, je vois que la fortune ne vous a guère été plus favorable qu'à moi. Votre étoile, comme la mienne, me semble avoir bien pâli.

– Cela est vrai, cher marquis, que je suis charmé de revoir : je dois le dire d'abord... Que voulez-vous ? il y a souvent des hauts et des bas dans la vie ; nous le savons tous les deux par expérience. J'ai été appelé à Anvers pour remplacer un chef d'orchestre mort ; et deux mois après mon installation, avant que j'eusse touché un sou d'appointement, mon directeur tombait en faillite. Je suis revenu bien vite à Paris, et maintenant, faute de mieux, pour réaliser les rêves de gloire que nourrissait le pauvre lauréat, au lieu de vivre dans la compagnie intime des rois de théâtre, des reines et des héros, au lieu de guider les pas cadencés des nymphes, des sylphides et des willis, je fais danser, aidé d'un piston, d'une petite flûte et d'un tambourin, des ouvriers en goguette, des soldats ayant la permission de dix heures, des paysannes endimanchées (la fleur de notre clientèle féminine) et des cocottes de bas étage. Il faut de la philosophie dans ce monde. Mais, c'est l'heure de mon dîner ; faites-moi l'honneur de le partager : nous parlerons de notre riant passé, et nous saisisons au vol les espérances fugitives d'un meilleur avenir.

Le marquis accepta.

Ses amis savaient tous quelle part Gourdon avait prise à sa faute, et il la rejetait tout entière sur l'usurier. Du reste, on ne revint pas sur ce passé.

Le dîner, qui fut pris dans un cabaret-restaurant, eut le charme bien mélancolique de l'un de ces derniers jours d'automne, où les feuilles tombent une à une jusqu'à la dernière et où l'on songe qu'il faudra traverser un long hiver avant d'en revoir de nouvelles.

On parla beaucoup d'Emilie, et Jules dit qu'elle s'était retirée pour quelque temps dans sa famille.

Mais il ne put s'empêcher de répéter tout bas trois vers du Dante, dont voici le texte :

Nessun maggior dolor  
Che ricordasi del tempo felice  
Nella miseria,

et dont voici la traduction libre : Le souvenir du bonheur passé ne fait qu'augmenter la douleur de la misère présente.

Après le dîner, le lauréat dit à Jules : Voici l'heure de mon bal ; venez avec moi. C'est aujourd'hui dimanche, nous aurons du monde. Du reste, vous ne resterez avec nous que le temps que vous voudrez. Notre bal, qui n'est pas de premier ordre, même à Bougival, ni des plus élégants, à beaucoup près, est du moins composé, le dimanche surtout, d'éléments très-variés et très-pittoresques.

Jules suivit le lauréat, qui le fit entier dans le bal sans payer.

La petite flûte, le tambourin et le cornet à piston étaient déjà en place sur leur estrade.

Le chef d'orchestre alla les rejoindre après avoir serré la main à Jules. Ce dernier s'assit sur un banc, et se mit à observer les couples qui déjà se promenaient nombreux sur le plancher. Ils offraient, comme l'avait dit M. Chantepie, un monde très-mêlé. C'étaient des ouvriers, quelques-uns sans état, qui avaient momentanément quitté la blouse et la casquette, mais dont la tenue, quoique un peu soignée, n'était certes pas irréprochable. Ils accompagnaient et protégeaient des femmes d'une tournure assez équivoque.

Ces dames en coudoyaient d'autres un peu plus distinguées, quoique de mise fort excentrique, et d'apparence légère aussi. A leur suite venaient de jeunes hommes empressés, qui s'harmonisaient tout à fait avec elles par le costume et les manières.

Depuis, on a appelé ces messieurs des petits-crevés ; mais ceux-ci n'étaient pas de première volée. Ça et là se trouvaient des femmes de chambre élégantes, des ouvrières endimanchées, et de jeunes paysannes coquettes ; et la plupart d'entre elles souriaient avec gaîté à leurs amis, commis, jeunes bureaucrates, rapins ou cabotins. Puis on y voyait des dames, artistes spéciales, mais de catégorie inférieure, et payées pour attirer les curieux par leur danse d'une extravagance étudiée, et fort peu décente.



## LE JOUEUR DE TAMBOURIN

De l'intérieur de la salle les regards du marquis remontèrent à l'estrade des musiciens. L'un d'eux en descendait avec précipitation. C'était le tambourin qui portait son instrument en bandoulière. Il s'avança rapidement vers Jules :

– C'est moi, monsieur le marquis ; je vous ai aperçu de là haut, des nuages où j'étais ; vous me reconnaissez bien ? je suis votre pays, le musicien de Carpentras.

– Oui, oui, je vous reconnais parfaitement, dit le marquis, en rougissant un peu, et en tendant la main au violoniste.

– Vous le voyez, dit celui-ci, je n'ai pas encore trouvé ma voie, mais il fallait vivre. Un artiste distingué de Carpentras, tambourin à Bougival, à 40 sous par soirée ! et sans autres profits ! Que voulez-vous, j'avais une peur horrible des sergents de ville ; mais il n'y a rien de perdu. Je parviendrai bien à me faire connaître, et je passerai promptement premier violon quelque part, à l'Opéra ou ailleurs, et ma fortune sera faite.

– C'est très-bien à vous d'espérer, dit le marquis ; il y a tant de charme dans l'espérance ! La vôtre se réalisera, je n'en doute pas.

– Ah ! si j'avais seulement mon stradivarius !

En attendant, mon infidèle court toujours. Impossible à moi de la rejoindre.

L'artiste allait continuer, lorsqu'un vigoureux coup d'archet du chef d'orchestre, sur son pupitre, rappela le tambourin qui se hâta de quitter le marquis.

Celui-ci, après le premier quadrille dansé avec beaucoup d'entrain par le public, songeait à dire adieu à ses amis et à se retirer, lorsque l'entrée dans le bal de deux personnages fort excentriques attira son attention.



## UN BOHÊME EN GOGUETTE

C'était un homme de trente ans environ, donnant le bras à une femme dont le laisser-aller et la mise d'une élégance exagérée étaient bien faits pour attirer les regards. Son cavalier, qui portait des vêtements légèrement frippés, avait certainement une tournure distinguée ; malheureusement il s'y mêlait souvent des mouvements de rapin et de cabotin. L'expression de sa figure, d'ailleurs régulière et spirituelle, indiquait clairement le sommeil du sens moral. L'ensemble de sa personne manquait d'unité et trahissait une existence très-cahotée. C'était Henri de Roselm, une ancienne connaissance du marquis, qui le reconnut sur-le-champ et s'éloigna bien vite pour n'en être point vu. Du temps de la prospérité de Jules, Henri de Roselm, qui

venait souvent rue de Varenne, avait plusieurs fois emprunté au marquis de petites sommes qu'il n'avait jamais songé à rendre, cas assez ordinaire. Il appartenait à une très-honorable famille d'une grande ville de province. Conformément aux idées pieuses de cette famille aristocratique, le jeune homme avait d'abord montré un vif désir d'entrer au séminaire ; mais sa fantaisie satisfaite, il avait promptement jeté la soutane aux orties, en exprimant alors l'envie d'appartenir au barreau. Sa famille ayant consenti à ce changement de front, il s'était fait recevoir avocat, après les études nécessaires, et comme tel il obtint quelques succès. Mais il se lassa bientôt de défendre la veuve et l'orphelin, et grâce aux amis de son père, il fut nommé substitut du procureur impérial dans la ville qu'il habitait.

Un an après, de fortes étourderies l'avaient forcé à donner sa démission. Il était venu alors à Paris et les lettres avaient été son refuge. A une instruction solide unissant beaucoup d'esprit, il avait écrit des livres d'histoire, au point de vue légitimiste et d'une exactitude contestable, mais d'un bon style et où les faits étaient groupés d'une façon très-pittoresque. Ces livres lui avaient valu un peu de gloire littéraire, quelque argent et toute une brochette de croix étrangères, car ils concernaient particulièrement les pays voisins où régnaient encore les principes chers à la famille de l'auteur.

Cependant, cédant de nouveau à son inconstance naturelle, il laissa bientôt la plume de l'homme de lettres pour prendre le pinceau du peintre, puis le ciseau du sculpteur, déjà maniés souvent par lui dans sa première jeunesse pour son agrément. Dès lors, une partie de son temps se passa à chercher des modèles, et l'autre à ébaucher des tableaux et des statues qu'il ne finissait jamais. Ainsi, de Roselm possédait à la fois une place dans le monde des hommes sérieux, ecclésiastiques ou magistrats, une place dans le monde des salons, et une troisième dans celui des lettres et des arts. Il disait quelquefois, en se posant en maître Jacques : – Voulez-vous parler au séminariste ? j'ai là ma soutane ; à l'avocat ? je cours prendre ma toque ; au magistrat ? ma robe n'est pas loin ; à l'homme de lettres ? ma plume a suivi ma montre, qui est au mont-de-piété ; à l'artiste ? voici ma blouse et mes outils.

Mais, hélas ! il fréquentait aussi un quatrième monde, trop riant, où il avait fortement compromis sa fortune et un peu sa santé. A l'époque de sa présence à Bougival, c'est ce quatrième monde qui l'absorbait tout entier. Son arrivée empêcha le marquis de partir ; il voulut voir son ami à l'œuvre.

## UN EMPRUNT FORCÉ

De Roselm, dès la première contredanse, prit place avec sa compagne dans un quadrille où bientôt ils se livrèrent à une danse tellement échevelée, que le sergent de ville dut intervenir et les prier de vouloir bien se modérer ; ce qu'ils ne firent qu'à moitié, tout en accusant le pouvoir d'attenter à la liberté du plaisir. Evidemment ils avaient bien diné.

La brochette de croix que portait de Roselm les protégeait ; mais ils durent se faire jeter à la porte avant la fin du bal.

Jules remarqua que les bottes vernies de son ami manquaient de quartier et offraient des déchirures en plus d'un endroit ; son chapeau semblait attester plus d'une lutte fâcheuse. Sa redingote était décousue par-ci par-là, et ses gants, jadis blancs, avaient décidément changé de couleur.

Après le quadrille, Jules eut la mauvaise chance d'être aperçu d'Henri de Roselm, qui courut à lui.

– Oh ! mon cher ami, que je suis heureux de vous revoir ; on m'avait dit sur vous un tas de choses invraisemblables, et fausses puisque vous voilà.

– Le plaisir de cette rencontre est assurément bien partagé, dit le marquis fort embarrassé.

– Vous ne savez pas, je suis toujours le même, de la dernière étourderie. Je suis venu ici presque sans argent, par distraction ; et j'ai avec moi une femme très-distinguée, du plus haut monde, mais la plus grande *licheuse* de la terre ; prêtez-moi cent francs, je vous les rendrai demain sans faute.

– Hélas ! mon ami, dit Jules, voilà tout ce que je possède en ce moment – et il ouvrit son porte-monnaie, qui contenait dix francs environ.

– Eh bien, mon cher marquis, puisque vous ne pouvez pas me prêter cent francs, prêtez-moi cent sous ; madame la duchesse et moi, nous ferons comme nous pourrons.

Jules lui remit les cent sous.

– Je vous les rendrai demain, vous pouvez y compter.

Et Henri de Roselm courut rejoindre sa compagne, sans même demander à Jules son adresse.

Celui-ci se rapprocha de l'estrade, et de la main dit adieu à ses amis de l'orchestre qui allaient commencer un nouveau quadrille. Il se disposait à sortir de la salle, lorsqu'en passant derrière le cordon de curieux qui enserrait les danseurs, il entendit de Roselm dire à sa compagne : – Je vous avais bien promis de trouver quelqu'un au bal pour nous payer à souper. J'ai aperçu une tête que je croyais être de cent francs, mais elle n'était que de cent sous. N'importe, nous souperons.

Puis de Roselm s'élança pour exécuter un *cavalier seul* fort extravagant, que la galerie applaudit beaucoup.

Et Jules quitta le bal, en regrettant la déconfiture du lauréat et la diminution de sa fortune personnelle.



## LE VIEUX LITTÉRATEUR

Le lendemain, en cherchant dans sa tête les moyens de se tirer d'embarras, Jules se rappela qu'un littérateur de son pays, M. Dagasse, était

venu il y avait quelques mois solliciter sa souscription pour une ou deux actions d'un journal politique à fonder, et dont tous les éléments étaient déjà rassemblés.

Ce littérateur habitait depuis longtemps Paris, où il publiait fréquemment de la prose ou des vers. Ce n'était pas un écrivain de premier ordre, sans doute ; cependant, ancien professeur de rhétorique dans son pays, il possédait une grande érudition, beaucoup de facilité et faisait très-convenablement les vers. Mais, en véritable méridional, son imagination s'exaltait sur presque toutes choses, et il dépassait habituellement le but.

Jules n'avait jamais refusé d'acheter les livres du vieil auteur, qui les colportait en personne ; mais il n'avait pu s'engager pour une ou plusieurs actions du journal projeté, puisque lui-même, alors, se trouvait dans une position très-embarrassée.

– Plus tard, nous verrons ; je ferai tout le possible, car je désire vraiment vous obliger. Mais d'abord, voyez ailleurs.

Le littérateur, plein de confiance, lui avait dit ;

– Je reviendrai bientôt ; à l'honneur de vous revoir, monsieur le marquis.

Si le projet de journal s'est réalisé, dit Jules, je trouverai là de l'occupation. Voyons mon compatriote.

Jules connaissait le libraire chez qui se vendaient les livres de M. Dagasse, et il s'y rendit sur-le-champ pour savoir où celui-ci demeurerait.

L'ancien protégé de Jules avait son logis dans le haut du quartier Saint-Jacques, rue de la Butte-aux-Cailles, ce qui n'annonçait pas une grande prospérité.

Arrivé chez le vieux professeur, le marquis le trouva occupé, dans le plus modeste réduit et dans une toilette qui ne brillait pas par l'élégance, à donner une leçon de grammaire à une jeune demoiselle.... la fille de son concierge.

En entendant quelqu'un entrer, – car Jules, ayant trouvé la porte entr'ouverte, n'avait pas frappé, M. Dagasse se leva. Son gilet, jadis blanc et frangé sur les bords, se détachait sur une cravate passée du noir au rouge et que laissait à découvert une redingote presque sans col et montrant la corde. Un pantalon vieux, large et lustré par le temps se prélassait sur des

souliers tordus et aux talons inégalement usés. Il n'est pas bien sûr que le professeur eût des bas.

En dépit de ce dénûment., sa figure, sous de longs cheveux blancs, exprimait une forte résignation et offrait l'empreinte d'une ardeur vive encore et d'une sorte de jeunesse morale.



## LE JOURNAL AVORTÉ

Eh bien ! dit Jules, qui n'avait déjà plus d'espérance, mon cher homme de lettres, et votre projet de journal ?....

Quoi ! c'est vous, monsieur le marquis. Ah ! quel honneur de vous recevoir chez moi ! Vous le voyez, ce n'est pas ici le logis de l'opulence. Mais asseyez-vous, de grâce.

La jeune fille, à ce mot de marquis, s'était retirée par discrétion, en ouvrant de grands yeux. Jules prit la chaise qu'elle venait de quitter ; il n'y avait pas à choisir.

Eh bien ! dit-il de nouveau, après avoir serré la main à M. Dagasse, et votre projet de journal ?

Eh ! monsieur le marquis, dit le vieillard avec un accent qui trahissait fortement son origine, j'avais recueilli des promesses pour le placement de toutes mes actions, dans le faubourg Saint-Germain surtout ; oui, pour

toutes ! Mon capital était donc assuré : j'avais préparé mon outillage, combiné mes moyens de paraître brillamment. Nous allions avoir un journal modèle, qui, en combattant pour le trône et l'autel, eût fait chanceler le nouveau pouvoir. Nos armes étaient prêtes, c'est-à-dire nos plumes...

Cachant l'audace de nos desseins, je suis allé alors demander humblement l'autorisation nécessaire...

Mais le pouvoir a pris des informations ; il a su à quels rudes athlètes il allait avoir affaire, et il a tremblé ! Menacé dans son existence, il n'a écouté qu'une lâche pusillanimité, et l'autorisation m'a été refusée. Raisonnant à son point de vue, il a bien fait, car il était perdu. Nous le terrassions ; nous faisons une révolution nouvelle, mais cette fois tout entière au profit des bons principes.

Ce n'est pas en vain, monsieur le marquis, que nous sommes de la patrie de Mirabeau, de la belle Provence, du glorieux bourg de Pertuis. Nous avons la volonté, la force, la passion, et comme Archimède, nous soulèverions le monde, si nous avions un point d'appui. Mais ce point d'appui nous a manqué.

Le marquis ne put s'empêcher de sourire, en voyant chez son compatriote tant de confiance en lui-même. Mais le journal projeté était encore une espérance déçue !

– J'ai repris mon ancien train de vie, dit le vieux professeur. Je donne des leçons à droite et à gauche, aux riches et aux pauvres, et je fais ainsi profiter la société de mes modestes talents. Puis, je compose des livres, dans lesquels je suis obligé de modérer ma fougue, afin de ne point m'attirer les rigueurs d'un pouvoir ombrageux et pusillanime, d'un pouvoir qui se dit fort et qui tremble toujours. Tenez, monsieur le marquis, voici un ouvrage que je voulais vous porter demain : c'est de la poésie, mais écrite avec une puissance d'imagination !... Cela ne coûte qu'une bagatelle, 3 francs ; et puisque vous êtes assez bon ordinairement...

Le marquis prit le livre et donna trois francs. Il ne lui restait plus après cela que cinquante sous pour toute fortune.

Il dit adieu à son vieux compatriote, et se retira plus triste que jamais.

Dans la soirée, sur le reste de son argent, il paya un commissionnaire pour aller de nouveau aux informations rue de Varennes. Hélas ! on n'y avait encore reçu aucune nouvelle de madame la marquise... qui ne revint de Ledein à Paris que quelques jours plus tard.

## LES AUMONES DU COUVENT

Toutes les espérances du marquis s'étaient envolées, et il n'avait plus d'argent.

Un jour, n'ayant rien mangé depuis la veille, il se promenait tristement dans son quartier : il repassait dans son esprit tous ses malheurs et s'abandonnait aux plus sombres résolutions. Cependant il ne put s'empêcher de remarquer de pauvres gens qui allaient et venaient avec des pots, tantôt pleins, tantôt vides. Une vieille femme passa à côté de lui, en mangeant une soupe dans un pot à peu près semblable à ceux qu'il voyait circuler. L'odeur en sembla délicieuse au marquis.

– D'où tirez-vous cette soupe ? demanda-t-il poliment à la vieille femme.

– Monsieur, c'est du couvent des pères Capucins ; vous le voyez là-bas. On y fait tous les jours des distributions de soupe aux pauvres du quartier, et ma foi, j'en profite comme les autres. Eh ! monsieur, si nous n'avions pas ces bons pères, il nous faudrait mendier et l'on nous mettrait en prison : le monde est sans pitié maintenant.

Ces mots ne furent pas perdus pour Jules ; il n'avait plus même un sou pour acheter un pot pour la soupe ; mais il se promit d'entrer au couvent dès que la nuit serait venue, car il ne pouvait se décider à y aller en plein jour.

Vainement le cœur est brisé et l'on rêve de mourir ; s'il se présente la moindre planche de salut, on ne peut s'empêcher de la saisir, à moins que la dernière espérance de bonheur ne soit tout à fait envolée.

Jules rentra chez lui. Il dissimula de son mieux tout ce qui pouvait, dans ses vêtements, faire soupçonner son ancienne prospérité, puis il attendit le soir.

La nuit, • impatientement attendue, étant arrivée, Jules sortit et alla frapper timidement à la porte du couvent. Un vieux capucin, à la figure noble et ornée d'une grande barbe, vint lui ouvrir.

– Que voulez-vous, mon ami ? dit-il.

Jules, à l'accent du père, comprit avec bonheur, qu'il avait encore affaire à un méridional. Il semble qu'il soit naturel d'espérer plus d'intérêt d'un homme né dans la même province que soi, et cela est vrai, surtout pour un provençal.

– J'ai su, répondit Jules, que vous accordiez des secours aux malheureux ; je suis du nombre de ceux qui souffrent, et j'ai frappé à votre porte.

Le vieux moine le regarda attentivement et vit qu'il n'avait pas devant lui un malheureux ordinaire.

– Qui êtes-vous ? dit-il. Parlez, vous pouvez vous confier à moi.

– Eh bien ! répondit Jules, avec des larmes dans les yeux, je suis le marquis d'Algue, dont le père avait un château près de Pertuis, en Provence. Vous devez connaître ce pays, car vous êtes provençal ; je l'ai vu à votre accent.

– Eh quoi ! dit le moine, vous avez pu descendre à cet excès de misère ! Il vous faut demander, ici, la soupe ou le pain des pauvres !

– Oui, mon Père ; et voilà où conduisent l'orgueil du rang survivant à la fortune, l'oisiveté, l'amour d'un luxe insensé, et des passions que vous ne sauriez comprendre.

– Je suis un ancien dragon, dit le père ; j'ai porté les épaulettes d'or, et ma jeunesse ne fut certainement pas exempte d'orgueil ni d'erreurs ; il m'est donc défendu de manquer d'indulgence. Mais de même que nous ne recevons pas d'argent, de même nous n'en donnons pas. J'ai donc peu de chose à vous offrir ; vous n'accuserez que la rigueur de notre règle.

A ces mots, le père capucin s'éloigna un moment ; puis il revint avec un gros pain blanc.

– Mettez cela sous votre redingote, dit-il, et venez tous les jours à la même heure. Il y aura tous les jours ici un pain semblable pour vous, jusqu'à ce que votre position soit changée, ce qui ne tardera pas, je l'espère.

Jules, après avoir remercié beaucoup, serra la main du moine, qui lui dit, comme le lauréat : – Du courage, mon ami ; le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre, homme.

Puis Jules se hâta de se rendre dans sa chambre. Il y trouva un vieux fromage délaissé et quelques noix oubliées, et il fit un repas délicieux

Sans courage le matin, le soir il se coucha plein d'espérance.

On crie beaucoup contre les couvents, ces demeures souvent hospitalières, qui du reste sont assez rares à Paris. Mais les couvents ne valent-ils pas mieux que les dépôts de mendicité ? Ils secourent sans châtier !... Détruisez les abus, mais ne supprimez qu'à bon escient.

Jules revit Emilie en songe... – Elle reviendra, se dit-il au réveil, et nous connaîtrons encore de beaux jours.

Mais, hélas ! il n'avait plus seulement quelques sous pour envoyer aux informations rue de Varennes.

Reposons-nous ; au livre prochain le marquis aura sans doute de meilleures chances ; car tout n'est qu'heur et malheur dans ce monde.

# LIVRE HUIT

ouce amitié, tu es le sentiment qui nous donne le plus de bonheur. Heureux qui te fait naître et qui t'éprouve ! Tu doubles la vie ; il n'est pas de situation que tu n'embellisses, de malheur que tu ne diminues de moitié. Ne me parlez pas de l'amour, ce sentiment égoïste que l'inquiétude empoisonne presque toujours et que suit la haine de si près...

J'en étais là de ce petit monologue, lorsqu'un de mes amis, M. Bataille est entré chez moi, et a vu ces lignes.

– Comment, me dit-il, vous faites une espèce de dithyrambe à l'amitié ! Y pensez-vous ? Le sujet est rebattu, usé. On a dit là-dessus des choses admirables. Relisez le *de Amicitia* ; impossible de ne pas rester bien au-dessous de ce morceau magnifique.

– Cher ami, m'écriai-je, je me garderai bien de vouloir lutter avec le latin que j'estime beaucoup, quoique ne le sachant guère... Je m'arrête donc. Je dirai seulement que c'est à l'amitié que le marquis va devoir un terme ou du moins de grands adoucissements à sa misère

Mais, j'y pense, cher lecteur ; j'ai fait une fable sur l'amitié qui n'est pas excessivement longue et qui vaut peut-être mieux que ma prose, qu'on vient d'interrompre. J'ai grande envie de vous l'offrir ; car je suis un peu comme Jean Pochard, qui aimait beaucoup à se parer de ses œuvres....

Ma foi, je me risque ; voici ma fable, ami lecteur. Vous pouvez ne pas la lire, si vous redoutez trop l'ennui ; ou si vous trouvez malséant que je vous accable de mes vers.

# UNE JEUNE FILLE QUI SE NOIE

Un jeune homme se promenait ;  
Il était morose et venait,  
Tout près des bords fleuris d'une large rivière,  
Fuir ses ennuis à sa manière...,  
Ou plutôt les envenimer ;  
La solitude ne sait guère  
Donner le baume nécessaire  
Aux douleurs qui la font aimer ;  
Mieux vaut tâcher de se distraire.  
Quel bon médecin que le temps !  
Enfin, tout plein de ses tourments,  
Notre homme regardait à peine  
Une grande et riante scène.  
Cependant il crut voir, dans les flots, s'agiter  
Un être humain. Bien vite il s'avance, il se jette  
Dans le gouffre ; rien ne l'arrête,  
Et celle que les flots étaient près d'emporter,  
Jeune fille imprudente, est par lui déposée  
Sur le sable, tout épuisée.  
– Je me baignais, dit-elle, un rapide courant,  
Sans vous eût terminé ma vie.  
Me pourrai-je acquitter au gré de mon envie ?  
Je suis libre et mon cœur... mais vous semblez souffrant.  
– Vous m'offrez le bonheur... Non, c'est trop tard, mon âme  
Ne peut plus l'obtenir des bienfaits d'une femme.  
– Ah ! si vous saviez qui je suis  
Vous m'estimeriez davantage.  
Ecoutez-moi bien : je m'engage  
A terminer tous vos ennuis.  
Pour rendre heureux celui que j'aime,  
Je ne saurais offrir rien de plus que moi-même ;  
Mais son bonheur est assuré.  
Il m'aimera, bon gré, mal gré :  
Sans jamais demander, je donne ;  
Quoi qu'on me fasse, je pardonne :  
Ennui, plaisirs, espoirs, pleurs, j'en prends la moitié,  
En doublant les plaisirs, en guérissant les peines ;  
Je n'offre que des fleurs pour chaînes :

En un mot, je suis l'Amitié...  
Le moyen de ne pas accueillir ce langage ?...  
L'Amitié pour épouse ! Ah ! le divin ménage !  
Et ce bonheur n'est pas le mien !...  
En vain je vais cherchant de rivage en rivage.  
Hélas ! je ne découvre rien.



## LE PHOTOGRAPHE

Le lendemain de la visite au couvent, comme le marquis suivait la rue Mouffetard, il vit devant une boutique un écriteau où se trouvaient ces mots : *On demande un bon ouvrier photographe.*

Jules s'était beaucoup occupé de photographie autrefois pour son plaisir, et il n'y réussissait pas trop mal.

– Bon, dit-il, je trouverai peut-être là de l'occupation. Il entra dans la boutique, et, parlant au maître :

– Monsieur, je viens de lire votre écriteau, et je me présente pour remplir l'emploi proposé. – Vous connaissez notre art ? – Oui, monsieur. – Chez qui avez-vous pratiqué ? – Je me suis occupé de photographie comme amateur. – Ah ! comme amateur ! c'est-à-dire que vous êtes inexpérimenté ! Les amateurs ! drôles de gens qui croient en savoir bien long ! Non,

monsieur, ce n'est pas un amateur qu'il nous faut ; c'est un artiste véritable ; vous ne sauriez donc nous convenir.

Jules allait se retirer, un peu confus, lorsqu'une femme d'un aspect agréable sortit de l'arrière-boutique. Elle s'avança en observant beaucoup le marquis. – Mon ami, dit-elle au photographe, il me semble que tu te hâtes un peu de congédier monsieur ; il y a de véritables artistes parmi les amateurs. Ce jeune homme a l'air intelligent et te conviendrait peut-être. –

Ce que femme veut, Dieu le veut, répliqua le mari. Ma femme est physionomiste et je dois m'en rapporter à elle. Toutefois, monsieur, avant de prendre place dans notre maison, quels renseignements nous donnerez-vous sur votre compte ? – Je ne puis guère vous en donner, dit le marquis ; j'ai connu de meilleurs jours, et maintenant je gagne ma vie comme je peux. – Aie ! Aie ! quelque libertin ! – Pourquoi cela, dit la femme ; ne voit-on pas tous les jours de grandes fortunes s'écrouler sans désordres ? Restez, monsieur, mon mari essayera votre savoir-faire, et j'espère que l'épreuve vous sera favorable.

Jules, charmé, s'inclina. – Après tout, dit le mari, pour commencer il pourra faire le trottoir à la place d'Antoine. Vous comprenez le rôle, jeune homme ? Vous arrêtez les passants et vous leur dites : – Entrez, on vous photographiera ; il y a du talent chez nous, et ce talent n'est pas trop cher. Ils entrent et les affaires marchent. Le marquis avait changé de couleur.

– Y pensez-vous ! s'écria la dame. Non, non, cet emploi ne saurait convenir à monsieur. D'ailleurs Antoine s'en tire fort bien, et peut encore le continuer.

– Mais, patronne, dit Antoine là présent, et qui n'avait pas perdu un mot du dialogue, je crois...

– Allons, allons, taisez-vous, repartit la dame (en fronçant le sourcil, mais sans perdre entièrement sa bonne grâce), on sait mieux que vous ce qui vous convient ; et ne boudez pas, ajouta-t-elle, en se radoucissant tout à fait et en donnant un petit soufflet à Antoine, resté de fort mauvaise humeur.

– Monsieur, dit-elle à Jules, vous êtes maintenant de la maison, vous aurez trois francs par jour, comme votre prédécesseur, et en sus le déjeuner que vous prendrez à midi avec nous.

Jules balbutia quelques remerciements.

– Vous convenez à ma femme, dit le mari, je n’ai plus rien à objecter. Oh ! c’est qu’elle a du coup d’œil, du jugement, ma femme. Allons à l’ouvrage !... Et il indiqua à Jules quelques petits travaux préparatoires à faire... Sa femme suivait des yeux le nouvel employé et semblait prendre plaisir à le voir ; mais Antoine le regardait de travers.

La dame que nous venons de mettre en scène pouvait avoir de 34 à 36 ans, peut-être 40. Elle était d’une taille moyenne, et possédait un embonpoint très-appétissant. Il y avait du charme dans son regard, un peu trop expressif peut-être ; le son de sa voix trahissait une sensibilité très-vive. Sa bouche, un peu grande, laissait voir des lèvres roses et de jolies dents ; son nez légèrement retroussé avait un aspect pittoresque et spirituel, et ses joues, malgré les nombreux printemps écoulés, brillaient encore d’un frais coloris. Somme toute, la dame, sans être bien jeune, ni très-jolie, ne manquait certainement pas de moyens de plaire.

La journée se passa fort bien ; le mari, homme de cinquante-cinq ans environ, tout grisonnant, d’un teint coloré et d’humeur joviale, fut aimable pour Jules, afin de ne pas déplaire à sa femme, qui le dominait entièrement. Mais le marquis remarqua, à une foule d’indices, que le petit Antoine, jeune homme de 22 ans, et qui n’en montrait guère que 19, le détestait déjà cordialement.

La bourgeoise, au contraire, fut pleine d’attention pour Jules qu’elle regardait sans cesse. Elle dit tout bas à son mari : – C’est un homme très distingué, sois-en sûr ; je m’y connais.

– Comment vous appelez-vous ? demanda le photographe. – Jules d’Algue, répondit le marquis.

Ce nom plut beaucoup à la dame. – Tu vois, il doit être noble.

– Allons, dit-elle à Jules, j’espère que vous resterez longtemps chez nous.

Jules fit dans la journée quelques portraits qui, grâce à la dame, ne furent pas trouvés trop mal. Du reste, les prix de cet établissement étant des plus modérés, la clientèle ne s’y montrait pas très-difficile.

La nuit venue, Jules retourna chez lui, bien heureux enfin d’avoir trouvé à gagner quelque chose.



## LE PIÉGE A LOUP

Quelques jours se passèrent sans incidents graves. Jules était fort bien avec le mari et encore mieux avec la dame, qui semblait rechercher toutes les occasions de se rapprocher de lui et qui ne lui parlait que d'une voix très-émue. Jules lui montrait une grande politesse, mais avec un peu de réserve, le souvenir d'Emilie et celui de ses dernières souffrances ne l'abandonnant jamais. Antoine seul, dans la maison, était de mauvaise humeur et bougonnait sans cesse. Il ne mettait plus aucun empressement à attirer les passants, et même il rudoyait la pratique.

Un soir que Jules était rentré chez lui et la dame absente, le patron gronda fortement Antoine, qui, disait-il, avait depuis quelque temps perdu cinquante pour cent de sa valeur d'employé.

– Eh bien ! patron, dit Antoine, voulez-vous savoir pourquoi ? – Oui, je le veux.

– C'est que la bourgeoise en tient pour le nouveau venu, et cela me fait de la peine pour vous, qui êtes un brave homme, un homme de mérite. – Que, diable ! viens-tu me chanter là ? – Je vous dis, patron, que si vous n'y prenez pas garde, vous en porterez.

– Hein ! moi en porter ! – Oui, patron. Eh ! que diable, je ne suis ni sourd, ni aveugle ; votre femme est toujours là, qui se frotte à votre protégé.

L'autre jour, je l'ai entendue qui lui disait : Oh ! qu'une femme aimée de vous aurait de bonheur ! Hein, patron, c'est chaud ces mots-là. J'en ai bondi ; et si vous n'en êtes pas blessé là, cela me fera de la peine.

– Comment ! tu veux que ma femme songe à tromper un homme tel que moi, un artiste ! C'est impossible. Et en faveur de qui ? d'un vagabond, d'un va-nu-pieds que j'ai recueilli, qui n'a pas le sou !

– Vagabond ! va-nu-pieds, tant que vous voudrez ! les femmes ne regardent pas à cela, lorsqu'elles ont le cœur pris ; je suis jeune, mais, patron, je les connais déjà pas mal, croyez-le.

– Encore une fois, c'est impossible !

– Impossible ! impossible ! Ecoutez, patron ; demain, faites semblant de sortir, ou plutôt sortez, mais ne restez que dix minutes dehors et rentrez par la porte de l'arrière-boutique, en ayant bien soin qu'on ne vous entende pas. Vous vous placerez derrière l'un de ces paravents qui servent de fond à nos photographies ; ils sont pleins de trous et vous laisseront tout voir parfaitement. Moi, je me tiendrai sur le trottoir, non pour attirer les passants, mais pour les empêcher d'entrer. De la sorte, les deux tourtereaux se croiront seuls, et vous me direz ensuite qui avait tort, de vous ou de moi.

Le photographe, après force exclamations, accepta la proposition ; mais toute la soirée il fut d'une humeur massacrant ; cependant, pour ne pas se trahir, il accusa un violent mal de tête.



# UNE NOUVELLE PUTIPHAR

Le lendemain, Antoine s'occupa de réaliser son projet. On a deviné que la jalousie le faisait agir. Avait-il, malgré sa jeunesse, quelques droits acquis ? C'est ce que l'histoire ne dit point ; mais doué de beaucoup d'énergie naturelle, il avait juré de mettre obstacle aux succès de son rival... en photographie.

Tout se passa comme le désirait Antoine. Le maître étant sorti, resta dix minutes dehors, rentra à pas de loup par l'arrière-boutique laissée entr'ouverte, et se glissa, sans avoir été surpris, derrière un paravent d'où il pouvait tout voir et tout entendre. Antoine faisait le trottoir comme à l'ordinaire, ou plutôt montait la garde dans la rue. Une pratique se présentait-elle ? – Le maître est absent, disait-il.

Déjà la bourgeoise était auprès du marquis, qui s'occupait à préparer des plaques.

– N'êtes-vous point las de travailler ? lui dit-elle ; asseyez-vous et causons.

– Causons, madame, si cela peut vous être agréable, mais permettez-moi de poursuivre mon travail. – D'où vient, dites-moi, votre profonde mélancolie ? de vos malheurs et d'un amour contrarié peut-être ? – Oui, madame, c'est bien cela, de mes malheurs, et de l'amour. – Vos malheurs ! nous tâcherons de vous les faire oublier ; votre amour ! ne pourrait-il s'effacer par un autre ? – Hélas ! je crois cela impossible.

– Une femme qui vous aimerait, qui vous aimerait en dépit d'elle-même, qui aurait pour vous l'affection la plus vive, la plus désintéressée, ne saurait-elle ramener la sérénité dans votre cœur ?

– Ce n'est pas seulement l'amour joint à mes malheurs qui fait mon tourment ; le remords y tient une large place ; mes torts passés sont tels que je ne pourrais, sans la plus lâche ingratitude, oublier un instant une personne que j'ai séduite, enlevée à sa famille, et dont j'ignore la destinée ;

ce qui remplit mon cœur d'angoisses. – Vous avez des torts, dites-vous ; ce sont ceux de l'amour. Quels torts sont plus excusables ? quelle existence en est exempte ? Vous ignorez la destinée de votre amante ; elle vous a oublié sans doute et se rit de vos inquiétudes. Ne vous créez pas des devoirs imaginaires... Il est inutile de feindre, je... je vous aime ; je veux vous faire oublier vos chagrins, je veux vous rendre au bonheur.

– Il me serait bien doux de répondre à vos bons sentiments, madame ; mais cela m'est impossible, mon cœur n'est plus libre. Je vous l'ai dit, l'amour, les chagrins, le remords, l'inquiétude le remplissent tout entier et d'une façon si douloureuse, que j'ai songé plusieurs fois à en finir avec la vie. Cherchez un autre cœur plus digne de vous qui puisse être sensible à votre amour, reconnaissant de votre affection et la partager, comme elle mérite de l'être.

– C'est de vous seul que je veux être aimée. Dès le premier instant que je vous ai vu, vous m'avez charmée. Un je ne sais quoi de noble et de touchant, que j'ai remarqué en vous, vous a tout de suite ouvert mon cœur, qui désormais restera fermé pour tout autre. Ne soyez point cruel, laissez-moi vous aimer, laissez-moi vous ramener au bonheur ; cela ne vaut-il pas mieux que de songer à en finir avec la vie ?

Et l'ardente bourgeoise. mit la main sur l'épaule du marquis ; et s'en rapprochant encore, elle ajouta tout bas et en effleurant sa joue : Voulez-vous me faire mourir, moi ?

Le marquis fort embarrassé se tut ; mais le photographe crut que sa femme embrassait Jules ; et jetant à bas le paravent il s'écria : – O femme légère et perfide, c'est ainsi que vous avez souci de l'honneur de votre époux ! c'est ainsi que vous l'aimez ! lui, qui vous adorait, lui, homme de talent, que tout le monde honore ! Oh ! désespoir, ingratitude ! vous me sacrifiez à un drôle, à un polisson, à un sans-le-sou ! (Et s'adressant à Jules) : Sortez d'ici, misérable, sortez à l'instant. Je vous ai payé hier, je ne vous dois rien.

Le marquis prit son chapeau sans répliquer. – Restez, monsieur, dit la bourgeoise en lui barrant le passage. Je vous ordonne de rester. – Et moi, madame, j'ordonne qu'il s'en aille. – Il restera, monsieur ! Eh ! quoi, vous interprétez de cette sorte les paroles que m'ont inspirées les souffrances de

ce jeune homme ! vous les attribuez à un amour coupable ! mais l'ignoble paravent, derrière lequel vous vous cachiez, change donc le sens des mots, dénature donc les objets ?...

– Comment, madame, vous osez... Jules interrompit le photographe. – Monsieur, madame, dit-il, ne voulant pas être pour vous un sujet de discorde et d'ennuis, je vous demande la permission de me retirer...

– Non, monsieur, dit la bourgeoise... Mais Jules gagna la porte sur-le-champ, et la dame, après s'être écriée : Oh ! mon Dieu ! tomba à demi évanouie sur une chaise, et son excellent mari courut à elle pour ranimer ses sens.

A vingt pas de la boutique, Jules entendit Antoine qui lui criait : – Meilleure chance une autre fois, camarade, meilleure chance ! – Le marquis ne put s'empêcher de sourire du triomphe d'Antoine, et en rêvant à son nouvel isolement, il se mit à parcourir tristement Paris, en regardant de droite et de gauche s'il ne découvrirait point d'écriteau propice. Mais on n'a pas deux fois la même bonne chance.....



# LA FOLIE

Le lendemain, Jules, dans son désœuvrement et sa tristesse, eut l'idée d'aller revoir, au Champ-de-la-Croix, le pauvre joueur, qui se plaisait à expier là ses fautes.

Il se rendit à ce champ funèbre. La croix y était toujours, mais personne ne priait devant-elle. Il resta quelques instants rêveur, puis il interrogea une pauvre femme qui passait.

– Ah ! ce monsieur qui ne parlait à personne et priait toujours à cette place ! Oh ! maintenant, il ne sort plus de chez lui, où il vit comme un ours. On lui porte comme autrefois ses repas du village, mais l'on ne sait pas s'il a bien encore toute sa raison. Du reste, il fait toujours l'aumône quand les pauvres frappent à sa porte.

Ces paroles piquèrent la curiosité du marquis ; il se rendit à la maison du joueur. Après un instant d'hésitation, il tira la sonnette, et le solitaire vint bientôt ouvrir la porte. Celui-ci s'attendait sans doute à trouver un mendiant, car déjà il prenait son porte-monnaie, lorsqu'en regardant bien, avec des yeux un peu égarés, il reconnut le marquis.

– C'est vous, monsieur ; ah ! venez, vous connaissez mon histoire et j'ai de bonnes nouvelles à vous donner.

Jules, ravi de cet accueil, suivit le solitaire et entra dans son modeste logis.

– Vous ne savez pas : elle vient me voir ici maintenant ; elle en personne, mon Adèle, un ange, avec des ailes ! Oh ! que mon sort est changé ! Elle vient tous les jours, tantôt à une heure, tantôt à une autre. De sorte que je ne sors plus ; je l'attends ; je l'espère sans cesse. Dès qu'elle arrive, je la vois, je la touche, je me mets à ses genoux, j'embrasse ses mains, je lui dis les mots les plus tendres. Elle me sourit, me prodigue des consolations... Elle a plaidé ma cause en haut et l'a gagnée. Elle m'a dit un mot que je

connaissais déjà, mais qui, dans sa bouche et à moi appliqué, m'a causé bien de la joie : *Vous avez beaucoup aimé et tout vous sera pardonné.*

Elle m'a dit que je n'avais plus que quelque temps à vivre ici-bas et qu'ensuite j'irais la rejoindre au ciel, où nous serons éternellement heureux. Elle m'a aussi parlé de ma mère, qui me pardonne, m'attend, mais ne vient pas me voir, je ne sais pourquoi. Mon Adèle m'aime bien davantage, elle.

Voyez ces fleurs qui embaument la chambre, je les ai cueillies pour quand elle viendra. Je soigne beaucoup mon jardin et j'arrose souvent mes fleurs, afin d'en avoir toujours de fraîches pour elle. Oh ! oui, je suis bien heureux, maintenant...

Mais veuillez m'excuser ; j'ai voulu seulement vous faire part de mon bonheur. Je ne saurais vous garder longtemps ; elle va venir peut-être, et votre présence pourrait l'effaroucher.

Le marquis, attendri jusqu'aux larmes, ne répondit rien. Il sortit de la chaumière, reconduit poliment par le solitaire, et après lui avoir serré la main, il s'éloigna..., heureux et attristé de cette folie.



## UN INVENTEUR

Quelques jours se passèrent sans incidents dignes de remarque, mais toujours bien tristement. Il ne restait plus au marquis que 6 fr. 50 de ses économies de photographe.

Sa blanchisseuse vint ; une grosse femme que lui avait procurée le concierge et qui n'aimait guère à faire crédit à des pratiques pauvres.

Le marquis, sous l'inspiration de sa position personnelle et pour ne pas rester muet en recevant son linge, lui dit :

– Vous travaillez beaucoup, madame, votre position doit être heureuse.

– Monsieur, répondit-elle, le métier ne serait pas mauvais si nous n'avions pas tant de non-valeurs. Il faudrait que nous fussions toujours payées comptant ; et encore n'achèterions-nous pas des châteaux ; mais les mauvais payeurs nous ruinent.

Le marquis regarda sa note en pâlisant... 0 bonheur ! elle ne s'élevait qu'à 6 fr. 23. Il paya et resta avec 25 centimes.

La blanchisseuse partie, Jules sortit pour voir si, d'aventure, il ne trouverait pas quelque argent à gagner.

Il se promena longtemps sans résultats, et bien tristement. Enfin, comme il passait dans une rue assez fréquentée, il entendit un homme, vêtu moitié en saltimbanque, moitié en bourgeois, qui disait à un jeune garçon :

– Tu es un imbécile, tu ne trouveras jamais d'occupations plus lucratives, et en même temps qui te donnent moins de peine !

– Soit, dit le garçon, mais j'en trouverai de plus agréables. Je suis payé, patron, nous sommes quittes. Adieu, maintenant ; bonne chance avec un autre employé !

Le maître se mit à hausser les épaules en bougonnant.

– Monsieur, dit Jules, de quelles occupations s'agit-il ? Je pourrais peut-être m'en charger ; car je suis sans ouvrage à présent.

– Entrez donc, répondit M. Lesbrousse, le maître du logis ; je vais vous expliquer la chose, qui vous conviendra, j'en suis sûr, car elle est simple comme bonjour.

Le marquis entra dans une petite boutique qui sentait énormément la fumée. – Sachez, mon ami, que j'ai résolu un problème très-difficile ; à l'aide de ces petits instruments étalés sur la table et pour lesquels j'ai pris un brevet d'invention, on peut braver la fumée la plus intense, sans la moindre crainte d'asphyxie. On se met l'instrument dans la bouche ; il communique, à l'aide d'un étroit conduit de caoutchouc, avec cette boîte

légèrement bombée que vous voyez là et qu'on place sur son dos. Elle est si ingénieusement construite qu'on pourrait la cacher sous son paletot, sans qu'il y parût.

Une fois l'appareil entier mis à sa place, tout est dit : la fumée est vaincue. Essayez et prenez cet instrument qui est tout neuf. Laissez-moi le mettre en communication avec sa boîte de ferblanc... Voilà qui est fait... Maintenant entrons dans mon laboratoire.

Dans le cabinet que le maître avait décoré du nom de laboratoire et que fermait une porte vitrée, régnait une épouvantable fumée. A peine y voyait-on et pouvait-on respirer un instant.

Cette fumée était obtenue, dit le maître, avec de la paille humide brûlant dans un poêle dont le tuyau était à demi bouché.

Le marquis restait sur le seuil, effrayé.

– Allons, entrez, et ne craignez rien ; asseyez-vous tranquillement sur cet escabeau et voyez si vous n'y respirerez pas tout à votre aise.

– Essayons, dit Jules.

– Il s'assit, et en effet il respira facilement. Il en convint avec le maître.

– Eh ! bien, mon ami, vous pouvez gagner 3 francs 50 par jour, simplement en démontrant, par l'exemple, l'excellence de mon système. Restez là, je vais faire le boniment ; les gens entreront, ils vous verront à travers la porte vitrée ; je vendrai mon mécanisme, et après quelques heures de captivité, qui auront leurs entr'actes, vous toucherez vos 3 fr. 50 et serez libre. Mais avant cela, vous dînez avec moi ; car vous êtes un homme comme il faut, j'en suis sûr.

Jules avait tressailli. L'occupation projetée n'était rien moins que séduisante ; mais il avait 3 fr. 50 c. en perspective, et Jules se dit : Essayons pendant un jour.

– « Plus d'asphyxie ! » se mit à crier maître Lesbrousse devant sa boutique. « Grâce à un instrument que j'ai inventé et qui se vend ici, on peut vivre très-agréablement dans l'atmosphère la plus enfumée.

Valeureux pompiers ! munissez-vous tous de ce mécanisme ingénieux qui vous est indispensable. Ramoneurs, fumistes, poëliers, forgerons, vous aviez besoin que je travaillasse pour vous... Amateurs d'estaminet et de

tabagie, cafetiers et cabaretiers, vous » pourrez désormais fumer et voir fumer, sans être » enfumés vous-mêmes. Femmes sensibles, les fumoirs » de vos époux ne vous seront plus interdits.

Nul n'est exempt d'incendie dans sa maison. Mon instrument est donc nécessaire à tout le monde et particulièrement à messieurs les concierges, qui doivent être toujours les premiers au feu.



## Un inventeur.

L'entrée est libre, venez voir fonctionner l'instrument, il ne se vend que 2 fr. 75 c. J'y perds 25 c. ; mais je me sauve sur la quantité. Des boîtes de ferblanc y sont jointes. Elles se vendent séparément et au même prix. Total, 5 fr. 50 pour sauver sa vie. Allons, entrez, il ne sera pas nécessaire que vous pénétriez jusque dans le sanctuaire enfumé. A l'aide de la glace d'une porte vitrée, vous y verrez mon commis qui, grâce à l'invention, y passe 48 heures de suite sans en être fa» tigué. »

Beaucoup de personnes entrèrent et virent le malheureux marquis assis sur sa chaise, comme un pauvre. martyr. Du moins son amour-propre était à l'abri. Impossible de le reconnaître vu la fumée.

– Respirez-vous facilement ? lui criait-on.

– Oui, répondait-il sans mentir.

Mais il souffrait beaucoup de ses yeux qui pleuraient, et il maudissait tout bas l'insuffisance de l'invention.

L'inventeur vendit un certain nombre de ses instruments et de ses boîtes... A la fin de la journée, un diner frugal fut apporté du dehors, et le marquis, fumé comme un jambon de Mayence, y fut convié. Pendant le repas, il eut à sourire plusieurs fois des discours du maître, qui se posa comme un mécanicien ingénieux ayant dans l'esprit une foule d'inventions, lesquelles rendraient d'immenses services à l'humanité. Jusqu'à ce jour, dit-il, il n'avait pas obtenu de grands succès ; mais le génie avait toujours beaucoup de peine à percer<sup>4</sup>.

Enfin, le marquis reçut ses 3 fr. 50. Il promit de revenir le lendemain... ce qu'il lui fut impossible de faire, vu le souvenir des souffrances de la veille.

## UNE RENCONTRE

Comme, le jour suivant, il errait dans les rues de Paris, sans savoir à quel parti s'arrêter, il aperçut dans le quartier Montmartre, rue des Jeûneurs, un

jeune homme qui fixa son attention. 11 portait un tableau, et de temps en temps, tout en poursuivant sa route, il semblait regarder ce tableau avec admiration, avec bonheur ; puis il faisait des gestes de mécontentement.

– Voilà un refusé, se dit Jules.

Les traits du jeune homme ne lui étaient pas inconnus, et à force d’y songer, il crut reconnaître dans ce personnage un ancien camarade de lycée, perdu de vue depuis plus de six ans. Six ans changent bien un jeune homme. Celui-ci avait été un des meilleurs amis de Jules. C’était le petit-fils d’un ancien colonel du premier Empire, le baron Guinard.

Le marquis en avait été dépassé dans la rue, et quand il voulut l’atteindre, c’était trop tard. Il le vit entrer de loin dans une maison de la rue des Jeûneurs, et il se hâta de s’y rendre.

Il demanda au concierge s’il connaissait dans la maison un nommé Guinard.

– Un barbouilleur, un peintre ?

– Je ne sais... mais un peintre peut-être, car il portait un tableau.

– Un grand, maigre, boutonné jusqu’au cou et dont on ne voit jamais le linge ?

– C’est probablement cela.

– Au cinquième, corridor à droite, porte à gauche. Il y a une bobine à la sonnette.

Jules se hâta de monter au cinquième étage, tout heureux de l’espoir de retrouver un ancien camarade.

Ayant aperçu sur un morceau de carton cloué à une porte, ces mots : *Guinard, peintre*, le marquis sonna, et une jeune femme, d’un aspect très-convenable, vint lui ouvrir.

– Monsieur Guinard, s’il vous plaît ?

– Entrez, monsieur, il est là.



## LE PEINTRE GUINARD

Le peintre, dès son arrivée, s'était remis au travail, après avoir échangé son chapeau (un peu bosselé) contre un blanc casque à mèche, et son paletot (légèrement fripé) contre une blouse toute maculée de couleurs.

Il achevait un paysage, et il dit à Jules, sans trop le regarder :

– Que désirez-vous, Monsieur ?

– C'est bien lui, dit Jules avec émotion. – Tu ne me reconnais pas ?... Guinard ouvrit de grands yeux, puis s'écria : « Tiens, c'est le marquis ! » Il se leva vivement et embrassa Jules, en disant :

– Quel bonheur de te revoir ; mais comme tu es changé !...

– J'ai eu bien des malheurs, mon ami ; mais je vois, en observant ton intérieur modeste, que la fortune ne t'a guère plus favorisé que moi.

– Que veux-tu ? mon père est mort pauvre. Moi, je me suis fait peintre, et la peinture n'enrichit guère, même avec du génie... du moins jusqu'au jour brillant de la gloire... qui luira bientôt pour moi, je n'en saurais douter ; mais viens que je te présente à ma femme.

Madame Guinard était rentrée dans une petite pièce voisine, qui formait avec l'atelier tout l'appartement du jeune ménage.



## Le Baron Guinard

– Louise, je te présente un vieil ami du lycée de Lyon, un de mes condisciples les plus aimés, le marquis d’Algue.

A ce mot de marquis, Louise fit un grand salut respectueux.

– Tu me diras que, pour un marquis, sa toilette manque un peu de fraîcheur, si ce n’est d’élégance. Mais que ne dirait-on pas de la mienne ? Il n’en est pas moins un véritable marquis, comme je suis un véritable baron. Seulement, son titre remonte aux croisades, tandis que le mien ne date que du premier Empire. N’importe...

– Laissons tous ces vains titres, dit Jules ; ta fortune et la mienne ne nous permettent guère de nous en parer. Appelle-moi Jules tout court, et je t’appellerai simplement Camille, comme autrefois.

– Vous êtes un ancien ami de mon mari, dit Louise ; ce titre suffit pour que vous soyez toujours le bienvenu chez nous.

Elle était très-jolie, et le marquis s’inclina charmé.

– Allons, reviens dans mon atelier, dit le peintre ; nous y causerons de notre passé si plein d’espérances et du présent qui ne les a pas toutes réalisées.

Ils causèrent longtemps. Jules avoua qu’il était complètement sans ressources ; mais il ne raconta pas tout.

– Ecoute, dit Camille Guinard, nous allons dîner ensemble au restaurant. J’ai là, dans ce coin, un chef-d’œuvre, que je tiens caclié de ma femme, pour les grandes occasions. C’est un paysage dont, tout à l’heure, un ignoble marchand a osé, est-ce possible ! ne m’offrir que vingt francs. Il en vaut cent fois plus, mais que veux-tu ? je n’ai pas encore un nom. Influencés par mes rivaux, des journaux sans pudeur me le refusent... Ce n’est que du temps perdu : ce nom viendra. En attendant, je vais accepter les 20 francs proposés. Nous les mangerons ensemble, et tout en buvant une vieille bouteille de vin, nous verrons ce qu’il y a de mieux à faire pour toi ; le vin porte conseil.

Jules voulut se refuser à ce sacrifice : cela fut impossible.

– Tu ne sais pas que j’ai, en outre du talent, la fécondité, sœur du génie, et qui ne marche pas toujours avec lui. Allons, viens.

– Femme, dit-il après avoir repris son paletot, sous lequel il cacha son chef-d’œuvre, le marquis me paye à dîner... Allons, ne fais pas la mine ; je reviendrai de bonne heure, je te le promets.

Il l’embrassa, prit le marquis sous le bras, et ils partirent.

Chemin faisant, il raconta à Jules qu’ayant perdu son père dans leur pays, et ne sachant trop que faire, il était venu à Paris où, après bien des hésitations, n’écoutant plus que les inspirations de son génie, il s’était fait peintre, en utilisant les immenses dispositions pour le dessin qu’il avait montrées dès son enfance. Dans ce but, il était entré comme élève chez un peintre célèbre.

Une fois bien en possession de son état, étant devenu amoureux d’une jeune blanchisseuse, sa voisine, la charmante Louise, il l’avait épousée. C’était une femme adorable, à laquelle il ne connaissait qu’un défaut.

– Et lequel ?

– Elle a trop d’ordre. Oui, mon ami, trop d’ordre, mais la perfection n’existe nulle part.



## LES INSPIRATIONS DE L'AMITIÉ

Nous allons, en quelques lignes, achever le portrait du peintre Guinard. Grand, mince et maigre, il avait le front haut, un peu étroit, le nez long et le menton court ; le tout se balançant comme un lys sur un cou d'une longueur peu commune, et que serrait tout entier, en dépit de la mode, une cravate épaisse et mise sans art. Au moral, repoussant les noirs soucis et chassant les légers nuages, il ne cherchait que le côté agréable de la vie, sans toutefois sortir de la médiocrité de sa position. De douces images, filles de l'espérance, voltigeaient sans cesse devant ses yeux et se reflétaient sur son visage. Une grande exagération de sa valeur artistique, et trop de facilité à se ruiner en promesses, faisaient ombre à ce tableau moral. Il faut y joindre l'insouciance des intérêts matériels et un goût un peu trop prononcé pour la bouteille ; mais ce dernier défaut, lorsque Guinard s'y livrait, ne faisait qu'augmenter sa bonne humeur et sa bienveillance habituelle.

Chez le marchand, Guinard découvrit son tableau.

– Le voilà ce chef-d'œuvre dont vous avez osé ne m'offrir que vingt francs ! Je vous en demandais cinquante ; eh bien ! je vous le laisse pour trente. Etes-vous content ?

– Impossible à moi d'en donner plus de vingt.

– Oh ! le juif ! le Shylock !

– La saison n'est pas favorable à la vente. Tout le monde est à la campagne. Je regorge de tableaux ; vous ne sauriez faire boire un âne qui n'a pas soif.

– L'image est juste et la raison excellente. Eh bien ! donnez vos vingt francs, et rendez grâces à Dieu de ce que j'en ai besoin pour une sainte cause. Je n'en saurais dire davantage.

Le marchand donna la somme, et Guinard l'empocha en disant :

– Un chef-d'œuvre pour vingt francs ! 0 temps ! ô désolation !

Puis les deux amis se rendirent chez le restaurateur (dans un coin modeste où le vin était excellent). Et, tout en dînant, le peintre s'efforça de rendre l'espérance à Jules.

– Ne t'inquiète de rien ; je te trouverai quelque bon petit emploi, mais pour attendre seulement ; car il faut qu'avant peu tu puisses reprendre l'éclat de ton rang par le moyen d'un riche mariage, ou par une ambassade,

une préfecture, que sais-je ?... Mais, j'y pense, ne pourrais-tu pas, pour vivre jusqu'au jour peu éloigné où ta fortune se relèvera, entrer comme clerc d'huissier dans une étude où j'ai travaillé moi-même, avant de me lancer brillamment dans la peinture ?... Mais oui, c'est cela. Je te ferai entrer dans cette étude, ce qui te vaudra 60 à 80 francs par mois, pour commencer. Je connais l'employé préposé à l'embrigadement des clercs ; c'est l'un de mes amis, et je réponds du succès.

Jules, que le malheur avait rendu facile à contenter, fut ravi de ce projet, et remercia beaucoup son ami.

– Qu'aurai-je à faire ? dit-il.

– Des courses et des copies, pas autre chose.

Et, après le dîner, qui sembla délicieux au marquis, car depuis longtemps il dînait assez mal, ils se mirent en route pour le bureau des embrigadements de clercs d'huissiers, lequel devait être encore ouvert. Mais Guinard chancelait un peu.

## LE BUREAU DES HUISSIERS

Ils arrivèrent bientôt au bureau des huissiers, dans une maison du faubourg Montmartre. Un employé, petit vieillard grisonnant, y lisait son journal, devant un pupitre noir, dans une salle enfumée.

Guinard s'approcha vivement de lui.

– Cher ami, dit-il, vous me reconnaissez sans doute ; je suis Guinard, le baron Guinard (soit dit sans vanité), autrefois clerc d'huissier, aujourd'hui peintre, et, j'ose le dire, peintre distingué. Je vous amène un ami qui a besoin d'une place de clerc, comme celle que j'occupais, en attendant mieux. Vous nous la procurerez, moyennant quoi, cher ami, je vous le dis tout bas, je vous ferai cadeau d'un paysage à se mettre à genoux devant, et qui plus tard vaudra plus que son pesant d'or, soyez-en sûr.

– Je vous remets très-bien, monsieur Guinard, monsieur le baron ; je sais que vous êtes devenu un peintre de talent, et c'est avec un grand plaisir que

je vous rendrai le service que vous me demandez.

– Tu m’as compris, dit Guinard (qui n’était jamais long à tutoyer les gens, lorsqu’il était en pointe de vin.) Apprends donc qu’il s’agit d’obliger le marquis d’Algue (je le dis entre nous, ne le répète pas), un marquis portant un des plus vieux noms de la belle Provence. Ainsi, tu as sous tes yeux le premier Empire et la Restauration bras dessus bras dessous et tendrement unis, comme les deux doigts de la main.

L’employé s’inclina, et dit à nos sollicitateurs :

– Justement, un clerc sort de votre ancienne étude pour aller en province recueillir un riche héritage. On me l’a fait savoir tout à l’heure, et je vais tout de suite écrire au patron pour faire entrer monsieur à la place du partant. Il sera bien recommandé, je vous le promets.

– Tu es un brave homme, reprit Guinard ; aussi au ’ lieu d’un tableau, tu en auras deux : tu peux y compter.

Jules exprima toute sa reconnaissance à l’employé. Celui-ci prit la plume sur-le-champ, et il remit sa lettre à Jules. Guinard, dans son enthousiasme, embrassa l’employé en lui renouvelant sa promesse de deux tableaux... au moins ! Puis nos amis quittèrent la salle.

De là ils allèrent au café pour célébrer le succès de l’entreprise, et après y avoir fait une assez longue pause, Guinard s’écria :

– Il est temps que je remonte chez moi ; ma femme va me faire une scène terrible. Trop d’ordre, mon ami, trop d’ordre !

Et les deux amis se séparèrent en se promettant de se revoir bientôt. Jules se coucha moins triste. Il avait retrouvé un ancien, un véritable ami. Il se voyait par avance en possession d’un petit emploi qui allait le sortir de la misère...

Sous l’influence d’un bon dîner, il envisagea sans effroi l’avenir, et se berça de l’espérance qu’il recevrait au premier jour des nouvelles de son Emilie.



## LE CAPITAINE DE DRAGONS.

Jules ne put pas remettre la lettre le jour suivant à l'huissier, ce jour-là se trouvant un dimanche. Ni Guinard ni lui n'y avaient songé : artistes et gens sans occupations ne se préoccupent guères, par avance, du jour consacré au repos.

Le marquis ayant trouvé l'étude fermée et en ayant compris la cause, consacra sa journée, après l'office (il était resté pieux malgré ses fautes), à se promener et à rêver dans les rues de Paris.

Dans la soirée, près de la rue des Deux-Moulins, il rencontra son ami, le père capucin, et bras dessus, bras dessous, ils se rendirent au couvent. Le Père voulut remettre un pain à Jules ; mais celui-ci, qui avait à peine touché aux 3 fr. 50 de M. Lesbrousse, exprima le désir d'ajourner à la soirée suivante à profiter de cette faveur.

Le père capucin était d'une nature ouverte et sympathique. Près de lui, malgré son air sérieux, on se sentait à l'aise et disposé à un peu de familiarité, de sorte que le marquis, enhardi par le ton amical du moine, se risqua à lui demander par quelles circonstances extraordinaires le capitaine de dragons avait pu se transformer en père capucin.

– Venez dans ma cellule, dit le moine. C’est aujourd’hui dimanche, j’aurai le loisir de vous satisfaire. L’histoire est fort triste ; mais comme elle est déjà très-ancienne, je puis, sans trop de douleurs, vous en faire le récit. A mon âge, on trouve même un peu de charme à revenir sur les événements et les émotions de sa jeunesse, quoique souvent il s’y soit mêlé de vives souffrances.

Dans la cellule, le Père prit bientôt la parole : – J’appartiens à une famille distinguée de la province. Mon père, ancien officier ; approuva mon dessein de suivre la même carrière que lui, et mes études spéciales finies, j’entrai sous-lieutenant dans un régiment de dragons. Vers cette époque, j’eus la douleur de perdre mon père et j’héritai de son titre de comte. Au bout de quelques années, je passai capitaine dans le même régiment.

Nous étions en garnison à Cambrai, très-bien accueillis dans la ville et reçus dans la meilleure société. J’allais particulièrement, en compagnie de plusieurs de mes camarades, dans une maison fort agréable, où se trouvait une jeune fille ravissante. Elle était belle, spirituelle, aimable, mais rieuse, capricieuse et légère au possible. Très gâtée dans sa . famille, elle y vivait de la vie d’une jeune anglaise, c’est-à-dire laissée en pleine liberté.

Je ne tardai pas à en devenir passionnément amoureux, et un jour qu’elle me donnait le bras à la promenade, j’osai lui ouvrir mon cœur. – Quoi ! vous m’aimez, monsieur le comte ? répondit-elle. Oh ! n’en faites rien, je vous en prie ; nos caractères s’accordent mal ; je ne vous conviens nullement. Vous êtes la raison, je suis la folie. Je vous causerais mille tourments. Je suis coquette, inconséquente, romanesque. Oh ! de grâce, cherchez une compagne d’une tête moins folle que la mienne ; je vous estime infiniment, mais je crois que nous ne sommes pas faits l’un pour l’autre.

Je ne voulus rien admettre de tout cela et je persistai à aimer de toute mon âme Eudoxie (c’était son nom). Cependant je dus reconnaître, à la manière dont elle accueillait mes camarades, qu’elle ne me trompait pas beaucoup sur son caractère.

Parmi eux, se trouvait un jeune capitaine du nom de Saint-Brié. Fils d’un haut fonctionnaire, il avait dû à la faveur son rapide avancement. C’était un

jeune homme très-bien de figure, gai, aimable ; mais inconséquent, courant après toutes les belles, et d'une extrême indiscretion, dès qu'il avait un verre de Champagne dans la tête. J'avais bien remarqué son empressement auprès d'Eudoxie, mais jamais il ne m'était venu dans l'esprit que ce jeune homme put plaire à la jeune fille ; car, je croyais qu'en amour, on aimait les contrastes dans le caractère.

Un jour que nous donnions un diner de corps à des officiers d'un régiment de passage, nous bûmes beaucoup et les têtes s'échauffèrent. On nous demanda si les femmes de la ville étaient aimables et si nous en étions bien vus. Vous devinez que ce fut alors un concert de révélations plus ou moins véridiques, sur le mérite de ces dames et sur les succès obtenus auprès d'elles : chacun raconta son histoire amoureuse. Mais Saint-Brié hochait chaque fois la tête et semblait dire : J'ai mieux que cela à vous raconter.

Son tour venu, Saint-Brié s'écria : Messieurs, j'aurais une multitude d'aventures galantes à vous raconter, mais il en est une qui efface toutes les autres par le charme et l'éclat, et que je vous raconterais, si je ne craignais pas de faire un peu de peine au comte de..., notre camarade, ici présent... Et il me regardait en souriant.

– Je ne saurais avoir aucun rôle dans les anecdotes que vous pouvez raconter, répondis-je ; ainsi ne vous gênez point pour moi. – Cependant, répliqua l'étourdi, je croyais, il m'a semblé... – L'anecdote, l'anecdote ! s'écria-t-on de tous les côtés de la salle.

– Eh bien, messieurs, cette nuit, je dois voir l'étoile du berger, dans le jardin d'un hôtel, auprès d'une personne adorable, d'une haute famille que vous connaissez tous, que vous fréquentez même. – Nommez-la, nommez-la. – Non, messieurs ; mais en cherchant bien, vous devinerez... Et il me regardait de nouveau, d'un air moqueur.

Je compris qu'il voulait parler d'Eudoxie, et, plein de jalousie et de colère, je lui dis : – Monsieur, si je ne me trompe point sur la personne que vous cherchez à compromettre ainsi, je vous tiens pour un lâche calomniateur.

Ce fut alors un silence général. Au bout d'un moment, Saint-Brié, devenu plus sérieux, me répondit : – Le mot est dur, monsieur le comte ; mais ce qui vous engagera peut-être à le retirer, c'est un billet que je possède, et que voici. Il sortit alors un papier de sa poche et le lança jusqu'à moi. Je le saisis d'une main crispée... Je connaissais l'écriture d'Eudoxie, le billet était bien d'elle ; en voici à peu près les termes : – Oui, je vous aime ; mais je tremble ; nous nous ressemblons trop l'un et l'autre, pour ne pas être bientôt malheureux l'un par l'autre. Cependant venez cette nuit au jardin, la, porte en sera ouverte à minuit. J'y serai ; venez, pour rassurer mon cœur.

Je froissai le billet avec rage et le jetai à la figure de Saint-Brié. – Monsieur, lui dis-je, je retire en effet le mot de calomniateur ; mais Je le remplace par celui de fat et d'homme indiscret, jusqu'à l'oubli complet de l'honneur.

– Monsieur le comte, demain je vous enverrai deux de mes amis pour vous prier de retirer encore ces nouvelles insultes.

– Je n'ai plus rien à retirer, monsieur ; mais si une explication peut vous sembler nécessaire, à quoi bon attendre ? Vos amis et les miens sont là, la ville est déserte à cette heure, je vous propose une explication immédiate.

– Et je l'accepte, monsieur le comte. \*

Nous nous levâmes au milieu de la stupéfaction générale, et nous sortîmes, suivis de quelques amis qui se partageaient en deux camps. Un duel eut lieu sous un bec de gaz : l'issue en fut fatale à mon adversaire ; je le vis tomber et mourir.

Plein de douleur, je me retirai immédiatement chez moi, j'écrivis à mon colonel pour le supplier de m'accorder un mois de congé, et, sans attendre sa réponse, je partis pour mon pays ; j'allai pleurer auprès de ma mère.

Au bout d'un mois, je revins au régiment ; j'adorais toujours Eudoxie, je ne l'accusais que d'étourderie. J'aurais tout pardonné, tout oublié. Hélas ! dès mon arrivée, j'appris qu'elle s'était retirée dans un couvent, bien résolue à prendre le voile... par amour pour Saint-Brié sans doute.

Ce nouveau coup fut terrible. Je donnai sur-le-champ ma démission d'officier. J'avais à Paris un parent, supérieur dans un couvent de moines.

J'y courus, et le jour même où Eudoxie prenait le voile, je prononçais mes vœux.

Le temps a adouci ma douleur. J'ai compris que nul bonheur durable n'est possible dans ce monde, et je ne rêve plus que le bonheur éternel.

Le marquis prit les mains du comte et les serra avec force, en signe de sympathie. Bientôt il se retira en disant : Hélas ! dès qu'on cherche à fouiller dans une vie, c'est toujours le malheur qu'on y trouve.



## LES TRANSFORMATIONS LITTÉRAIRES

Le lendemain de bonne heure, comme Jules se rendait chez l'huissier, il vit un homme qui gesticulait, frappait de la main avec force sur un manuscrit, en relisait quelques passages, puis se remettait à faire des gestes qui avaient un caractère très-marqué de grand mécontentement.

Cette pantomime attira l'attention de Jules, qui ne put s'empêcher de dire en souriant : – Allons, encore un refusé !

Ayant bien regardé l'individu il crut le reconnaître, mais sans se rappeler où ils s'étaient rencontrés. De son côté, l'homme aux gestes aperçut le marquis, le regarda fixement et s'avança vivement vers lui.

Eh quoi ! monsieur le marquis, c'est vous que j'ai le plaisir de rencontrer !

Monsieur, j'ai certainement l'honneur de vous connaître ; mais je ne saurais dire...

– Je suis l'employé de Mazas, le poète d'opéra-comique. Ne vous en souvient-il plus ?

– Au contraire ; pardonnez-moi ; mais tant de choses se sont passées depuis.

– Oui, je le sais. Je me suis inquiété de vous ; c'est la haine qui vous a frappé. Depuis, vous avez pu rendre tout l'argent du portefeuille ; on me l'a dit aussi. Cela vous réhabilite entièrement. N'importe, vous avez dû souffrir beaucoup. Mais, monsieur le marquis, croyez-le bien, il y a de grandes peines pour tout le monde. Tenez, moi qui vous parle, j'ai ma large part de déceptions et de misères. Il m'a été impossible d'arracher à leur torpeur ces musiciens profondément engourdis. Enfin, de guerre lasse, je me suis décidé, afin de pouvoir me passer d'eux, à changer la forme de l'une de mes œuvres les mieux réussies. D'un opéra-comique, j'ai fait un roman de mœurs aux situations fortes et aux observations profondes. La transformation a été très-heureuse. J'ai créé quelque chose qui, par le genre, tient de Gil-Blas et de Manon-Lescaut, quelque chose de plus vrai que Balzac, qu'on a trop vanté.

Le marquis ne put retenir un sourire à l'expression de cette vanité sans détour, mais le poète, plein de son sujet, ne vit rien.

Il reprit :

– Eh bien ! monsieur le marquis, cette œuvre remarquable à tous les points de vue, n'a été pour moi qu'une nouvelle source de déceptions et de déboires.

– Est-ce possible ! dit Jules par politesse.

– L'histoire en est fort intéressante, comme étude de mœurs ; laissez-moi vous la raconter. Je ne serai pas long. De quel côté allez-vous ?

– Je vais rue de la Verrerie.

– Je vous accompagne.

Le poète prit le bras du marquis, et tout en marchant, il entama le récit de ses mésaventures.

Mon roman était fini. J’avais mis au jour une œuvre vraiment originale, avec des situations et un style à la Shakspeare, quoique toujours vrai. Plein d’espoir ; bien plus, certain de la réussite de ma démarche, je me décidai à porter le manuscrit à un libraire-éditeur en réputation.

– Monsieur, lui dis-je, je vous apporte un ouvrage d’un succès assuré, - une œuvre digne d’aller avec vos plus belles publications et jé viens vous prier de vouloir bien en être l’éditeur.

Le libraire prit le manuscrit d’un air dédaigneux. Il le feuilleta, en regarda particulièrement le titre et le nom de l’auteur, puis me le rendit d’un air froid en disant :

– Monsieur, je ne saurais éditer ce livre, qui ne porte pas un nom d’auteur connu.

– Mais, monsieur, cet auteur se fera connaitre et c’est justement ce livre qui doit donner, à lui la gloire, et à vous le profit.

– Monsieur, j’en suis désolé, mais il me faut à *moâ* des *noms faits* ; je n’en accepte pas d’autres.

– Mais, monsieur, ce livre va frapper tout d’abord le public ; va l’enlever.

– Monsieur, pour que ce livre eût du succès, il lui faudrait autre chose qu’une sorte d’incognito, ou mieux, pour parler franchement, autre chose que l’obscurité de l’auteur. Tâchez de vous faire un nom d’une façon quelconque, puis nous verrons pour le livre.

– Monsieur, ai-je répondu, vous ressemblez à ce père qui disait à son fils : Je ne te permettrai de te mettre à l’eau que quand tu sauras nager. Vous me demandez un nom, et vous me refusez le moyen de le faire !

– Je désire, monsieur, que vous soyez plus heureux autre part. Pour *moâ*, je n’ai rien de plus à vous dire.

Je me retirai désolé de mon insuccès et blessé de l’outrecuidance de mon homme.

J'ai passé ensuite trois nuits sans dormir. Enfin, avec la permission de mon directeur, je suis sorti de nouveau ce matin et me suis rendu chez un autre libraire, éditeur plus raisonnable, m'avait-on dit.

Monsieur le marquis, vous ne croirez jamais la proposition saugrenue que m'a faite cet éditeur. – Votre roman, m'a-t-il dit, me coûtera 800 francs environ de déboursé, pour 1,000 exemplaires. Eh bien ! faisons-le imprimer à compte à demi, c'est-à-dire donnez-moi quatre cents francs et j'édite l'ouvrage.

– Puis, ai-je répondu, nous partagerons le produit de la vente ?

– Mais non ; ce produit sera pour moi entièrement. Il me couvrira de mes déboursés d'abord, payera la mévente d'un certain nombre d'exemplaires, de mes *déchets*, en d'autres termes ; et à la rigueur, très-éventuellement, me procurera un léger bénéfice, indispensable.

– Eh ! quoi, monsieur, vous feriez des conditions aussi dures à une œuvre qui est appelée à avoir dix éditions successives !

– J'ai des frais généraux très-considérables, monsieur.

Je suis parti, car j'allais, je crois, étrangler le bourreau ; et me voilà. Que faire à présent ? Quand je vous ai rencontré, je songeais presque à transformer mon roman en mélodrame, ou, si l'on veut, en drame à la façon du jour, afin de ne plus avoir besoin ni de musicien, ni d'éditeur.

– Mais il vous faudra un directeur !

– C'est vrai ; mais songez donc qu'une telle œuvre, si fortement travaillée, ferait la fortune d'un théâtre. Il est impossible qu'un directeur soit assez crétin pour ne pas le comprendre.

– J'ai entendu dire, reprit Jules, qu'il était très-difficile d'obtenir une heure d'audition, seulement, d'un directeur, pour lui lire une pièce de théâtre.

– Je lui lirai de force la mienne ; il faudra qu'il l'entende ; et cela fait l'enthousiasme le gagera, j'en suis certain, et l'œuvre sera sauvée. Je m'en tiens à ce projet ; adieu, monsieur le marquis.

– Bon courage, et bonne chance.

Ils se séparèrent et le marquis, en souriant de nouveau, reprit la route de l'étude de M. Rondelet, rue de la Verrerie, chez lequel il arriva bientôt.

# L'HUISSIER

Il fut introduit dans le cabinet de l'huissier, et se présenta, la lettre de recommandation à la main.

Bien enveloppé dans une vaste robe de chambre et à demi enfoui dans un large fauteuil, M. Rondelet, homme grave, de cinquante ans environ, était occupé à rédiger, un exploit. Il prit la lettre de son employé d'un air digne et se mit à la lire.

Jules put alors l'observer à son aisé. Sa figure, mince et anguleuse, n'avait peut-être jamais souri. Sa robe de chambre, largement entr'ouverte, laissait voir un corps fluet et des jambes immenses qui allaient se perdre sous son bureau. Il sembla au marquis que toute la personne du maître huissier formait une parfaite antithèse avec son nom de Rondelet.

La lecture finie, l'huissier toisa lentement le marquis, puis il lui fit signe de s'asseoir.

– Vous êtes un homme distingué, me dit la personne qui vous recommande ; nous ne manquons pas ici d'hommes distingués, qui n'en sont pas de meilleurs clerks pour cela. Voyons ; avez-vous une sérieuse envie de travailler ?

– Oui, monsieur ; je travaillerai de toutes mes forces.

– Avez-vous une bonne écriture ?

– Elle est du moins très-lisible.

– Vos jambes sont-elles solides ?

– Elles sont excellentes.

– C'est bien. Vous ne me semblez pas de force musculaire et d'énergie à aider, dans certains cas particuliers et extraordinaires, aux arrestations ; c'est une spécialité chez nous. Mais mon maître clerk vous donnera des occupations plus usuelles.

Il sonna ; quelqu'un vint.

– Appelez Monsieur Bellemain.

Le maître-clerc arriva bientôt. C'était un homme jeune encore, à l'air calme, à la figure honnête.

– Je vous recommande monsieur ; c'est un apprenti clerc. Il porte un grand nom, me dit ce billet ; mais cela m'importe peu : je n'attache aucune importance à de vains titres. Ma philosophie plane au-dessus des considérations vulgaires. Vous le mettrez au fait de sa tâche, et vous direz au caissier de lui compter 60 francs par mois. C'est un commencement, monsieur. Si je suis content de vous, dans quelque temps, votre appointement pourra s'élever jusqu'à 80 francs.

Puis il se remit à écrire.

M. Bellemain introduisit Jules dans l'étude ; il lui assigna sa place, et, pour commencer, il lui donna un acte à copier, qu'il accompagna de quelques recommandations spéciales. Il ajouta (par bonté sans doute) :

– Il arrive souvent que nos clercs ont besoin d'argent avant la fin du mois ; ils peuvent alors demander un à compte au caissier, contre leur reçu et sur mon visa.

Puis il regagna son bureau.



## L'ÉTUDE

Il y avait quinze à vingt clercs dans cette étude, qui était l'une des principales de Paris.

A peine assis, comme Jules regardait furtivement autour de lui, il eut une chance des plus heureuses : il aperçut son ami de la prison, le sous-préfet, qui, penché sur son acte à copier, ne l'avait pas vu entrer.

Jules, dès qu'il fut bien sûr que M. Bellemain ne le verrait pas, se leva de sa place et courut vers son ami qui, de surprise, fit un bond sur sa chaise. Ils se serrèrent la main et s'embrassèrent sans prononcer une parole. Il y avait dans leurs yeux de la joie et de la mélancolie en même temps. Ainsi, deux amis se retrouvent, tout meurtris, sur la plage aride, après un grand naufrage. Ils se séparèrent promptement pour ne pas éveiller l'attention. Jules se mit au travail ; mais, tout en copiant son acte, il ne pouvait s'empêcher de jeter, de temps en temps, un coup d'œil autour de lui et d'observer ses nouveaux camarades.

Tous les âges se rencontraient dans cette étude d'huissier. Il s'y trouvait même quelques têtes déjà blanchies. Sur la plupart des figures, les unes rêveuses et mélancoliques, les autres plus fortement accentuées, on pouvait lire les déceptions de la vie, et les ravages des passions. Cependant, il se trouvait aussi dans l'étude les têtes ingénues et riantes de quelques jeunes gens, qui n'avaient fait qu'un saut de la maison paternelle à l'étude de M. Rondelet ; mais ces derniers formaient une classe à part, avec laquelle frayaient peu les autres clercs.

Le clerc qui travaillait à la droite de Jules lui dit tout bas :

– Vous avez de la chance ; vous entrez ce matin, et ce soir vous pourrez prendre votre part d'un punch splendide que va nous payer le clerc auquel vous succédez. Vous y viendrez, n'est-ce pas ?

– Je ne sais si je dois...

– Il le faut ; cela vous liera avec nous tous, et demain vous compterez parmi les anciens.

C'était un tout. petit homme de 25 ans environ, à la figure douce et intelligente. Ses camarades l'appelaient l' *invisible*. Jules remarqua que ce jeune homme fredonnait sans cesse, et que de temps en temps, il suspendait

ses travaux de copiste pour noter clandestinement sur un papier de musique l'air qu'il venait de fredonner. Evidemment, c'était un compositeur.

De l'autre côté de Jules, se trouvait un grand coquin de clerc, très-laid et très-vif, et qui formait une sorte d'antithèse avec l'*invisible*. Il était toujours en mouvement, et on l'appelait le *chimiste*.

Tous, dans cette étude, avaient leurs sobriquets, beaucoup plus en usage que leurs noms véritables, et tires tantôt d'un travers, tantôt d'une défectuosité physique, d'une anecdote ou d'un mérite spécial.... Cela se voit souvent dans les réunions d'hommes où règne un peu de jeunesse et de gaité.

Ces sobriquets, sans méchanceté, étaient dans l'étude acceptés par tous.

Jules écrivit tout la matinée ; puis, sur les deux heures il fut chargé de porter des citations dans différents quartiers de la ville. A son retour à l'étude, une députation de clercs vint l'inviter officiellement à passer la soirée au café des *Deux-Pierrots*, près du Châtelet, pour y prendre sa part du punch annoncé.

Jules remercia et accepta la partie.

## EMPRUNT MODESTE ET TROUVAILLE

En rentrant chez lui, à la sortie de l'étude de l'huissier, Jules songeait tristement qu'il ne possédait pas un seul denier, et il tremblait d'avoir quelques dépenses à faire au café des *Deux-Pierrots*, où il avait promis de se rendre le soir.

En proie à cette inquiétude, il entra timidement chez le concierge, et lui dit :

– Je suis placé maintenant, et bientôt (j'en ai reçu l'assurance), je pourrai prendre un à-compte sur mon traitement. Seriez-vous assez bon, en

attendant, pour me prêter dix francs, si cela vous est possible ? Je vous les rendrai exactement, je vous le promets.

– Comment, monsieur ! mais vous m’honorez beaucoup en me faisant cette demande.

Et le brave homme s’empressa d’apporter les dix francs.

Jules fit quelques provisions à l’aide de cet argent ; mais comme il fallait le ménager, il se rendit, la nuit venue, au couvent, où son ami, l’ancien capitaine de dragons, lui donna un pain, en l’invitant de nouveau à venir tous les jours en prendre un.

Le voilà donc bien en mesure de pouvoir attendre une huitaine, avant de demander un à-compte sur son traitement ; ce qu’il n’eût pas osé faire plus tôt.

Après un repas très-frugal, pris avec moins de tristesse qu’à l’ordinaire, Jules s’occupa de sa toilette, afin de paraître convenablement au café des *Deux-Pierrot*

Les petits bonheurs marchent toujours par troupes.

Tout semblait sourire au marquis depuis la veille ; et comme il cherchait quelque chose dans le pêle-mêle de ses vêtements, il retrouva un étui de maroquin à lui appartenant et qui renfermait une épingle à diamant. C’était un présent d’Emilie, égaré parmi les effets de Jules, et qu’il croyait à jamais perdu.

Ravi de cette trouvaille, il s’écria : – Oh ! non, mon Emilie ne saurait m’en vouloir si je fais argent de ce bijou qu’elle me remplacera quelque jour elle-même.

L’esprit ouvert en ce moment à l’espérance, Jules regardait le retour d’Emilie comme certain.

Il courut donc chez le joaillier dont il était connu, pour lui vendre le bijou retrouvé. L’argent qu’il allait en retirer lui permettrait de rembourser le concierge et d’attendre un peu plus un à-compte sur son appointement.

Le joaillier était un homme à l’aspect bizarre, à l’air mélancolique, ni jeune, ni vieux, et d’un âge très-difficile à préciser.

– Quel âge avez-vous ? lui avait dit un jour le marquis en riant. – J’ai trente-six ans, répondit M. Levieux, (c’était son nom), mais je sais que j’en

montre bien davantage.

Sa figure était déjà ridée, son œil manquait de vivacité et sa voix de force ; mais il n'avait pas de cheveux blancs.

L'affaire du bijou fut promptement terminée. Et comme le joaillier allait payer le prix de l'achat, la porte du magasin s'ouvrit et donna entrée à un jeune homme de vingt-cinq ans environ, très-bien de figure et d'une excellente tenue. Le nouveau venu, sans se préoccuper de la présence du marquis, dit sur-le-champ au joaillier : – Père. prête-moi donc 20 francs ; je voudrais aller au théâtre et je suis entièrement à *sec* ; je te les rendrai demain sur mon appointment.



Monsieur Levieux dans son atelier

– Les voici, répondit le joaillier ; je te les donne ; mais ménage-les : l'ordre et l'économie sont des vertus bien nécessaires.

– Merci, père, dit le jeune homme ; et il partit, enchanté de n'être plus à sec.

Jules était tout ébahi : un fils de 25 ans à un père de 36 à 37, ce n'était pas ordinaire, et il ne put s'empêcher d'en faire la remarque au joaillier.

– Il y a là-dessous toute une histoire, dit M. Levieux. Avez-vous une demi-heure à me donner ? je vous expliquerai l'énigme et je le ferai avec plaisir ; car l'histoire renferme plus d'un enseignement.

– Je vous écoute, répondit Jules. Il est huit heures et quart seulement et je n'ai rendez-vous que pour neuf heures.

– Voici d'abord votre argent ; asseyez-vous maintenant, les vieillards aiment à raconter, et je ne suis et n'ai jamais été qu'un jeune vieillard.

Le marquis prit un siège et M. Levieux commença son récit.



## LE JEUNE VIEILLARD.

Mon père, à 67 ans, était encore garçon. Mais ayant remarqué que ses héritiers naturels, c'est-à-dire ses petits-cousins, portaient à sa santé un intérêt beaucoup trop vif et d'une nature peu bienveillante pour lui, il résolut de se marier.

Il connaissait une vieille demoiselle de 45 ans environ, femme de beaucoup de mérite, mais très-malheureuse, et il l'épousa. Je suis né de cette union et j'en porte la marque de fabrique, si je puis parler ainsi.

On ressemble à ses parents, par la figure, l'âme, le corps, mais en les prenant tels qu'ils étaient à l'époque de la procréation de l'enfant. C'est une théorie que je crois juste, et il en résulte à mes yeux que les enfants les plus favorisés sont ceux qui doivent la vie à la jeunesse et qui sont nés au milieu de circonstances heureuses, lesquelles peuvent appartenir à toutes les conditions et sont quelquefois refusées à la richesse.

Pour moi, je n'ai jamais été, dans mes jeunes années, qu'un jeune vieillard : laborieux, prudent, économe à l'excès, et surtout, surtout, d'une méfiance qui passait toutes les bornes. On aurait pu croire que j'avais été trompé avant de naître, et que je possédais trop bien déjà l'expérience des hommes.

Après la mort de mes parents, je continuai l'état de mon père qui était orfèvre et joaillier, sans posséder une grande fortune cependant. Il n'avait qu'une modeste boutique qui resta la mienne.

Un jour il se perdit dans mon atelier un diamant d'une grande valeur qu'on m'avait donné à monter en épingle et que, j'avais laissé je ne sais comment, sur mon établi. Il me fallut le payer. On comprendra ma fureur et la violence de mes soupçons.

J'avais chez moi un ouvrier tout jeune, charmant, de la figure la plus heureuse, grand amateur de femmes et très-apprécié des cocottes, quoiqu'il n'eût point d'argent à leur donner. Amour ou rivalité, elles se le disputaient. Mes soupçons tombèrent sur lui. Je connaissais son existence dissipée, irrégulière. Je le dénonçai et le fis arrêter. Il se détendit vaillamment ; mais lui seul avait vu le bijou, avait pu le dérober, et malgré ses protestations, ses larmes même, comme toutes les apparences, toutes les circonstances étaient contre lui, il fut condamné à deux ans de prison.

Dès lors, mes dispositions à la méfiance redoublèrent. La vie était insupportable auprès de moi. Je pris des habitudes tout à fait outrageantes ; et quand un ouvrier, près de quitter le travail, et après avoir retourné ses

poches, m'avait montré ses deux mains, je lui aurais volontiers dit comme l'avare de Molière : *Et l'autre*.

Aussi, pour se venger, un jour que j'étais absent et que j'avais oublié mon trousseau de clefs, l'un des ouvriers, qui certainement, n'avait guère le sens moral, fit une râfle complète de mes bijoux les plus portatifs et fila en Belgique.

Je n'essayerai pas de vous peindre ma rage. Je dénonçai le traître. On se mit à sa recherche et, au bout d'un mois, on l'arrêtait, en compagnie d'une femme légère, avec laquelle il avait mangé les sept huitièmes de son vol.

J'étais presque ruiné. Dégoûté de mon état, qui me créait de si grands ennuis, je résolus de le quitter, ou du moins de ne plus l'exercer qu'en chambre et sans aide. Je sous-louai mon magasin, mon atelier, et en déplaçant mon établi, pour l'emporter, j'entendis tomber quelque chose qui avait dû se glisser entre le bois et le mur. Je le ramassai ; c'était le diamant perdu depuis un an. Jugez de mon désespoir, j'avais fait condamner un innocent ! je courus chez le juge, je fis réviser l'affaire et rendre la liberté à mon infortuné commis, que je serrai dans mes bras.

– Vous serez mon fils, lui dis-je, et nul autre que vous n'aura des droits à ma fortune.

Je l'adopterai, aussitôt que j'aurai l'âge voulu par la loi ; il portera mon nom, et déjà il ne conserve contre moi aucun ressentiment de son malheur. Vous venez de le voir.

Nous vivons ensemble. Je l'aime comme un vieillard aime son petit-fils. Et pendant qu'insouciant et léger, après s'être placé dans le commerce, il court encore les belles que séduit sa charmante figure ; moi, je me suis remis aux affaires, animé du désir de lui laisser après moi une position indépendante.

Voilà mon histoire, monsieur le marquis. Laissez-moi maintenant en tirer l'enseignement annoncé ; il est double.

D'abord, n'écoutez jamais vos premiers soupçons. Attendez et observez, pour ne pas vous exposer à de mortels regrets.

Deuxième moralité : Mariez-vous jeune, et vous aurez des enfants vraiment jeunes.

Cette conclusion fit sourire le marquis. Il causa encore quelques instants avec le joaillier au sujet du récit qu'il venait d'entendre, puis il quitta le magasin pour rejoindre ses amis au café des *Deux-Pierrots*.

## L'HOMME AUX TROIS PAINS

Le marquis sortait à peine de chez le joaillier, lorsqu'il entendit un boulanger qui criait : *Au voleur !* en poursuivant un homme, qui lui emportait un pain. Celui-ci fut bientôt arrêté. Sa figure maigre, malade, ses vêtements en mauvais état, tout dénotait en lui la misère.

– Ah ! dit-il, ayez pitié de moi, ne me faites pas mettre en prison, j'en sors ; et, si j'y rentre, mes deux enfants mourront bientôt de faim.

– Ah ! tu sors de prison, misérable, dit le boulanger ; mais rien ne peut donc te servir de leçon ? pas plus tôt libre, tu te remets à voler, au lieu de travailler ; paresseux, canaille, infâme !

– Hélas ! monsieur, je ne suis pas un voleur de profession. J'ai perdu ma femme, puis je suis tombé malade, et je n'ai plus pu travailler. Un peu remis, mais faible encore, j'ai mendié et l'on m'a mis en prison. Quand j'en suis sorti, au bout de quelques jours, mes enfants, qu'avaient un peu soutenus les gens du voisinage, me demandaient de nouveau du pain ; et, n'osant plus mendier, je me suis fait voleur : voilà mon histoire, monsieur.

– Bon, bon, c'est bien ce qu'il faut dire ; tous ces voleurs sont de petits saints à les entendre, mais je ne me paie pas de tels contes. Allons, allons, en marche chez le commissaire de police !

La foule ne savait trop que penser, ni pour qui prendre parti.

– Monsieur, dit le marquis, ayez pitié de cet homme ; il a l'air honnête. Je vais vous payer le prix de son pain ; rendez-lui la liberté.

– La liberté ! ma foi, non. Il faut de la sévérité, des exemples ! les voleurs et les mauvais payeurs nous ruinent. Ce n'est pas le prix du pain que je veux, mais le châtiment du voleur. En prison, en prison !

Un homme, accouru avec la foule, avait entendu cette fin du dialogue.

– Lâchez cet homme, dit-il avec force ; voler un pain, ce n'est pas voler. Il y a des voleurs véritables, ailleurs et presque partout, partout !

– Ne parlons pas politique, dit le boulanger (qui supposait une allusion à des désordres attribués au monde officiel d'alors), celui qui vole un pain doit voler autre chose ; et si l'on ne punit pas les voleurs, tout est perdu dans le commerce.

– Ah ! de grâce, reprit le même homme sur un ton plus doux, lâchez ce malheureux ; ne soyez pas cruel ; ramenez-le dans votre boutique ; je vous payerai le pain qu'il a pris et deux autres pains encore pour ses deux enfants ; et de plus, comme je suis du quartier, je vous donnerai ma pratique, moi qui paie tout comptant.

– Oui, oui, dit la foule, lâchez cet homme, voici les sergents de ville, ne le faites pas arrêter.

– Eh bien ! dit le boulanger, j'y consens, puisque tout le monde le veut. Venez donc dans ma boutique payer les trois pains ; mais vous me donnerez votre pratique.

– C'est convenu.

Le pauvre voleur était ravi. Devenu libre, il suivit son protecteur. Les sergents de ville vinrent, et on leur dit que c'était une querelle apaisée.

Mais le marquis resta un instant plongé dans une profonde rêverie ; le protecteur chaleureux, l'homme qui payait les trois pains, c'était sa connaissance de Sainte-Pélagie, le voleur monomane ; il l'avait reconnu à la clarté du gaz.

– Ah ! se dit-il, quelle que soit la destinée de cet homme dans ce monde, il lui sera beaucoup pardonné dans l'autre. Il fait le mal ; puis, saisi de remords, il répare ce mal au plus vite, et, ce qui est bien mieux encore, son cœur s'ouvre à la pitié et le pousse à des élans de charité admirables. O bizarrerie de la nature humaine !

Après ces mots, un sourire subit vint effleurer les lèvres du marquis ; il se rappela avoir remarqué que l'habit de cet homme était très-collant, et de forme à ne pouvoir comporter de grandes poches.

Il avait tenu sa parole, et brûlé sans nul doute sa grande redingote d'excursion.

Le marquis poursuivit sa route.

Cher lecteur, faisons une halte ici, en attendant les confessions du *café des Deux-Pierrots*, qui vont venir et qui rempliront une forte partie de notre deuxième volume, sans laisser toutefois perdre entièrement de vue les héros de cette véridique histoire. Ces confessions, qui touchent à nos mœurs actuelles, sont très-nombreuses, mais toujours sincères ; elles vous intéresseront, j'en ai l'espérance.

FIN DU PREMIER VOLUME.



*Ouvrages du même auteur :*

---

## THÉÂTRE POLITIQUE

*se composant de*

### CONSTITUANTE

*La Mort de Mirabeau, drame en 5 actes et en vers*

### CONVENTION

*La Mort de Danton, drame en 3 actes et en vers*

### DIRECTOIRE

*Un Thé chez Barras, comédie en un acte et en vers*

### GOUVERNEMENT CONSTITUTIONNEL

*La Bataille électorale, comédie en 5 actes et en vers*

---

## FABLES

*4 volumes avec vignettes et 150 dessins aux-fortes et gravures.*

*Les mêmes - 20 gravures et vignettes.*

*Les mêmes - vignettes seulement.*

---

## POÈME :

*Anges et Démon ( La chute de Byzance ) 2 volumes.*

*1<sup>re</sup> édition, vignettes.*

*2<sup>e</sup> édition, vignettes et 28 dessins*

---



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Dérailés et déclassés , par  
Alexis Rousset... Paris et la  
province. [Nouvelle édition] \_  
Lyon, V. Giraud, impr., 1873***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96916627>

## **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses

partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)

## Notes

1 M. Ch. Farine, a publié sur l'Algérie :

*A travers la Kabylie*, un fort vol. avec illustration ;

*Deux Pirates au xvi<sup>e</sup> siècle*, id., id. ;

*Le Coupeur de routes*, esquisses de mœurs arabes.

2 Antony Rénal (Claudius Billiet) a publié plusieurs romans, des volumes de critique littéraire et de revue de salon, de nombreuses traductions espagnoles, des pièces de théâtre et plusieurs volumes de poésies.

3 Il y a peut-être erreur dans les notes de Paul Beaucourt. (Voir notre avant-propos) sur le nom du théâtre et celui de la pièce, car les Italiens ne sont pas ouverts ordinairement dans la belle saison.

4 M. Lesbrousse et son fumoir ont été revus à la grande exposition universelle de 1867.

# Table des matières

1. Page de titre
2. AVANT-PROPOS
3. LIVRE PREMIER
  1. LE COMMIS DE L'USURIER
  2. MONSIEUR GOURDON
  3. JULES D'ALGUE
  4. LA TÉLÉGRAPHIE SENTIMENTALE
  5. INTERVENTION MATERNELLE
  6. LE RETOUR DU MARQUIS
  7. LA FEMME DE CHAMBRE
  8. CHUTE D'UN ANGE
4. LIVRE DEUX
  1. LE RÉCIT
  2. ÉMILIE
  3. REMORDS ET PROJETS
  4. L'HOMME A REDOUTER
  5. LE CHAMP DE LA CROIX
  6. LE JOUEUR
  7. LE CHATIMENT
  8. LE PORTEFEUILLE
  9. LA SAISIE
  10. LE MAUVAIS ANGE
  11. LES CAPITULATIONS DE CONSCIENCE
5. LIVRE TROIS
  1. COMBINAISON ÉGOISTE
  2. LA VOISINE D'ÉMILIE
  3. COMTESSE DOROTHÉE
  4. DOROTHÉE A LAURETTE
  5. AUX TUILERIES

6. LE VICOMTE LUCIEN DE VIGNÉ
7. LE MARQUIS ET LA VOISINE
8. DIPLOMATIE FÉMININE
9. LE BILLET DOUX
10. LES LACHES INSINUATIONS
11. LES INVITÉS
12. LES COUPLETS DE LA FETE
13. LA GLACE ROMPUE
14. LE CALME APRÈS L'ORAGE
6. LIVRE QUATRE
  1. CURIOSITÉ BIENVEILLANTE
  2. LE PÈRE ET LE FILS RIVAUX
  3. L'ARRESTATION
  4. LES CONSOLATIONS PERFIDES
  5. LE JUGE D'INSTRUCTION
  6. A MAZAS
  7. LE POÈTE D'OPÉRA COMIQUE
  8. VISITES A MAZAS
  9. L'AVOCAT POLITIQUE
  10. A LA CONCIERGERIE
  11. LA CONDAMNATION
7. LIVRE CINQ
  1. A SAINTE-PÉLAGIE
  2. LE SCULPTEUR ANDRÉ
  3. L'ENTREVUE
  4. UNE LIAISON SYMPATHIQUE
  5. A SAINT-LAZARE
  6. LA MÈRE ET LA FILLE RIVALES
  7. LES DEUX SOEURS
  8. LE VOLEUR MONOMANE
  9. L'ABSINTHE
  10. UN FILS A SAINT-LAZARE
  11. LES SUITES DE SAINT-LAZARE

12. CHEZ MADAME LEBLANC
13. LE RÉVOLTÉ
14. LE CAISSIER DU COMMISSAIRE
15. L'HOMME POLITIQUE
16. LE MUSICIEN VAGABOND

8. LIVRE SIX

1. UN POÈTE EN PRISON
2. LA CHANSON
3. ENCORE UN PRISONNIER
4. LES DOCTRINES FUNESTES
5. CONSÉQUENCES DES DOCTRINES FUNESTES
6. L'OUBLI COMPROMETTANT
7. GRANDES RÉOLUTIONS
8. L'HOMME DUR
9. LA TENTATRICE
10. LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE
11. LE DINER
12. AU CHATEAU
13. LES FÊTES
14. LA FUITE

9. LIVRE SEPT

1. LA CAUSERIE DES OISEAUX.
2. LE BILLET CONSOLATEUR
3. LE LIBRAIRE
4. LE DERNIER JOUR DE PRISON
5. CHOIX D'UN DOMICILE
6. INFORTUNE CONJUGALE PEU RISIBLE
7. VAINES TENTATIVES
8. LE LAURÉAT
9. LE JOUEUR DE TAMBOURIN
10. UN BOHÈME EN GOGUETTE
11. UN EMPRUNT FORCÉ
12. LE VIEUX LITTÉRATEUR

13. LE JOURNAL AVORTÉ
14. LES AUMONES DU COUVENT

10. LIVRE HUIT

1. UNE JEUNE FILLE QUI SE NOIE
2. LE PHOTOGRAPHE
3. LE PIÉGE A LOUP
4. UNE NOUVELLE PUTIPHAR
5. LA FOLIE
6. UN INVENTEUR
7. UNE RENCONTRE
8. LE PEINTRE GUINARD
9. LES INSPIRATIONS DE L'AMITIÉ
10. LE BUREAU DES HUISSIERS
11. LE CAPITAINE DE DRAGONS.
12. LES TRANSFORMATIONS LITTÉRAIRES
13. L'HUISSIER
14. L'ÉTUDE
15. EMPRUNT MODESTE ET TROUVAILLE
16. LE JEUNE VIEILLARD.
17. L'HOMME AUX TROIS PAINS

11. Notes

12. À propos de cette édition numérique